CHRONOLOGIE

1589

23 septembre.
Jehan Proust, noté dans les *Archives historiques du diocèse de Chartres* (p. 155) de l'abbé J. Marquis (1904) parmi les personnalités de la ville d'Illiers.

1609

8 novembre.
Le nom de Proust noté dans les archives d'Illiers (*ibid.*, p. 182).

1621

Gilles Proust noté dans les archives d'Illiers (*ibid.*, p. 261).

1633

3 août.
Le roi Louis XIII, à Meaux, par lettres patentes, octroie à Robert Proust la charge d'élu en l'élection d'Illiers, charge tenue précédemment par Gilles Proust.

1636

Robert Proust, noté dans les archives d'Illiers (*ibid.*, p. 263).

1824

5 février.
Naissance à Paris, 7e arrondissement, d'Adèle Berncastel, fille de Nathanael Berncastel et de Rose Silny, sœur d'Amélie et d'Ernestine Berncastel. Elle sera la grand-mère maternelle de l'écrivain.

2 décembre.
Mariage d'Adolphe Crémieux et d'Amélie Silny.

1827 ?

Mariage de François-Valentin Proust et de Catherine-Virginie Torcheux.

1828

11 août.
Naissance à Illiers de Françoise-*Elisabeth*-Joséphine Proust, fille de François-Valentin Proust et de Catherine-Virginie Torcheux († 1886).

1829

21 mars.
Naissance à Castelnaudary (Aude) de Casimir Bessière († 1892).

1830 ?

Naissance d'Ernestine Berncastel, sœur d'Amélie et d'Adèle Berncastel.

1830-1848

Nathé Weil, électeur et garde national sous Charles X et Louis-Philippe.

1834

18 mars.
Naissance à Illiers d'Achille-*Adrien* Proust, fils de François-Valentin Proust, marchand épicier, et de Catherine-Virginie Torcheux. Il sera le père de l'écrivain.

1836

22 octobre.
Naissance de Gustave Neuburger, fils aîné d'Abraham Neuburger et de Rebecca Oppenheimer, dont la seconde fille Louise épousera Henri Bergson.

1840

17 août.
Naissance de Léon Neuburger, frère de Gustave Neuburger. Il épousera Claire Weil, cousine germaine de Jeanne Proust.

1842

Adolphe Crémieux, avocat à Nîmes depuis 1811, élu député d'Indre-et-Loire (Chinon).

1844

29 juin.
Louis Weil se marie à Hambourg avec Emilie Oppenheim.

1845

6 décembre.
Mariage de Nathé Weil et d'Adèle Berncastel.

1846

11 mars.
Naissance de Jenny Weil, fille de Moïse Baruch Weil et d'Amélie Berncastel.
Adolphe Crémieux réélu député d'Indre-et-Loire.

1847

Mai.
Mariage d'André-Charles-*Jules* Amiot, propriétaire, et de Françoise-*Elisabeth*-Joséphine Proust.

26 octobre.
Naissance à Paris, 3e arrondissement, de *Georges*-Baruch-Denis Weil, fils de Nathé Weil et d'Adèle Berncastel. Il sera le frère unique de Jeanne Proust.

9 novembre.
Naissance à Beauvais d'Hélène Weil, fille de Moïse-Baruch Weil, architecte, et d'Amélie Berncastel.

1848

29 janvier.
Naissance à Oran (Algérie) de *Gaston*-Arnold-Marie Thomson.
Adolphe Crémieux nommé ministre de la Justice.

1849

21 avril.
Naissance à Paris de *Jeanne*-Clémence Weil, fille de Nathé Weil et d'Adèle Berncastel. Elle sera la mère de l'écrivain.

26 mai.
Naissance de Laure Lazarus, fille de Joseph Lazarus et d'Adèle Baruch Weil ; elle sera la belle-mère d'Henri Bergson.

17 décembre.
Naissance de Claire Weil, fille de Moïse-Baruch Weil et d'Amélie Berncastel.

1851

20 mai.
Mariage de Samuel Mayer et d'Ernestine Berncastel, sœur de Mme Nathé Weil.

1852

24 avril.
Naissance à Flers-de-l'Orne d'Emile-*Daniel* Mayer, fils de Samuel Mayer et d'Ernestine Berncastel, cousin germain de Jeanne Weil.

1853

27 janvier.
Naissance d'Amélie Oulman, qui épousera l'oncle maternel de l'écrivain.

24 février.
Naissance d'André Amiot, fils de Jules Amiot et de Françoise-Elisabeth Proust, neveu d'Adrien Proust.

24 février.
Naissance de Raphaël-Georges Lévy, fils de Benjamin Lévy et de Jenny Bamberger. Sa sœur épousera Daniel Mayer, cousin germain de Jeanne Weil.

Juillet.
Adrien Proust reçoit le certificat d'aptitude ès sciences physiques.

1855

22 mai.
Naissance à Toulouse de *Jean*-Charles-Marie Cruppi, qui épousera une cousine de Jeanne Weil.

2 octobre.
Mort à Illiers de François-Valentin Proust, grand-père paternel de l'écrivain.

1859

18 octobre.
Naissance à Paris d'*Henri*-Louis Bergson, second fils de Michel Bergson, compositeur, et de Katherine Levison.

Naissance d'Henriette Peigné-Crémieux, fille d'Alfred Peigné et de Mathilde Crémieux.

Naissance de Marguerite Lévy, fille de Benjamin Lévy et de Jenny Bamberger.

1862

29 décembre.
Adrien Proust soutient sa thèse de doctorat devant la Faculté de médecine de Paris : *Du pneumothorax essentiel sans perforation* (Paris, Gignoux, 1862, gr. in-8°).

1863

Naissance au Havre de Louise Crémieux, fille de Gustave Crémieux, petite-fille d'Adolphe Crémieux.

Le docteur Adrien Proust, au concours de 1863, est nommé chef de clinique.

Décembre.
Le docteur Proust est envoyé, avec Camille Barrère et le docteur Paul Brouardel, comme délégué à la Conférence sanitaire internationale de Venise.

1892

Janvier ?
Naissance d'Adèle Weil, fille de Georges Weil, frère de Mme Proust.

7 janvier.
Mariage d'Henri Bergson et de Louise Neuburger, fille de Gustave Neuburger et de Laure Lazarus; Marcel Proust est le garçon d'honneur.

8 janvier.
Marcel prend ses inscriptions à la faculté de Droit.

Janvier.
La Conférence sanitaire internationale de Venise se termine par le triomphe du principe proposé depuis dix années par MM. Brouardel et Proust : le contrôle du canal de Suez.

Janvier.
Publication du *Devoir présent* de Paul Desjardins (cf. *Swann*, I. 120).
Marcel se lie avec Fernand Gregh.

Janvier ?
Fondation de la revue mensuelle *Le Banquet*, par Fernand Gregh, Marcel Proust, Robert Dreyfus, Louis de La Salle, Daniel Halévy, Jacques Bizet et Horace Finaly.

15 février.
Séance du Comité consultatif d'hygiène; le docteur Proust donne un rapport sur l'état sanitaire à l'étranger. (*Débats* du 16.)
Les Proust invitent Fernand Gregh à dîner à la maison.

1er mars.
Publie dans *Le Banquet* un compte rendu de *Les petits souliers*, par Louis Ganderax.

4 mars.
Marcel prend ses inscriptions à la faculté de Droit.

6 mars.
Mort de l'amiral Jurien de la Gravière (cf. G : II, 498, 499, 547).

Mars ?
Marcel chez les Heredia, où il rencontre Henri Barbusse; il lui demande des vers pour *Le Banquet*.

Mars ?
Marcel chez la princesse Mathilde, où il admire la comtesse de Mailly-Nesles habillée en rouge. En rentrant chez lui, il écrit *Cydalise* (PJ 72-74).

Avril.
Marcel publie dans *Le Banquet*, *Cydalise* et trois autres *Etudes*, avec le compte rendu d'un livre anonyme par Edouard Delessert.

Printemps ?
Marcel se lie avec Robert de Flers.

21 avril.
Mort de Mme Samuel Mayer, née Ernestine Berncastel, sœur de la grand-mère maternelle de Marcel.

Mai.
Marcel publie dans *Le Banquet* de nouvelles *Etudes* (portraits de Mme Straus et Mme A. de Chevigné, modèles de la duchesse de Guermantes), et une attaque signée « Laurence » contre *L'Irréligion d'Etat* et le socialisme.

6 mai.
Marcel prend ses inscriptions à la faculté de Droit.

9 mai.
Mort de Casimir Bessière, à Paris, mari d'Hélène Weil, cousine germaine de Mme Proust.
Réunion chez Léon Yeatman en l'honneur de Maurice Barrès, jeune député de Nancy; Fernand Gregh et Marcel Proust parmi les invités.

25 mai.
Marcel publie dans *Littérature et critique* un compte rendu d'un livre de voyage par le comte de Cholet, son ancien lieutenant à Orléans, un modèle du

« Madame de Luzy » dans l'*Etui de nacre*.
Fernand Gregh esquisse le portrait de Marcel « Fabrice a besoin d'être aimé », en réponse à celui que Marcel avait fait de lui.

29 septembre.
Vente par M. et Mme Arthur Baignières de leur propriété « Les Frémonts », à Trouville-sur-mer, que M. Horace de Landau acquiert pour les Hugo Finaly au prix de 152 000 francs. M. de Landau fait cadeau à Marcel Proust d'une canne somptueuse, en remerciement de sa part à l'acquisition. Proust décrira « Les Frémonts » sous le nom de la Raspelière.

2 octobre.
Mort d'Ernest Renan.

Novembre.
Marcel publie dans *Le Banquet* deux *Etudes : 1° La Mer,* dédiée à Louis de La Salle; 2° *Portrait de Madame* *** (il s'agit de Mme Guillaume Beer; voir TxR 59); et 3° un compte rendu de *Tel qu'en songe,* par Henri de Régnier.

5 novembre.
Marcel passe un examen à l'école de Droit; ira ensuite à une fête du XVIIIe siècle chez Mme Laure Hayman.

7 novembre.
Henri Bergson dîne chez le docteur Proust; Fernand Gregh est le seul autre invité.

12 novembre.
Marcel prend ses inscriptions à la faculté de Droit.
Marcel s'inscrit pour la troisième année à l'Ecole libre des sciences politiques.

13 novembre.
Anatole France, dans *Le Temps,* rend compte des *Chauve-souris* de Robert de Montesquiou.
Marcel prend des leçons de droit avec Pierre Lavallée chez M. Monnot.

19 novembre.
Scandale du Panama; suicide du banquier le baron Jacques de Reinach.

27 novembre.
Le docteur Proust appelé devant la Chambre des députés comme commissaire du gouvernement lors d'une interpellation sur les systèmes d'égouts.
Mlle Madeleine Adam remarque Marcel chez la baronne James de Rothschild.

Décembre.
Mort de Mme Houette, marraine de Marcel Proust.
Marcel écrit pour Robert de Billy une *Chanson sur Robert.*

31 décembre.
Marcel chez les Finaly.

31 décembre.
Le docteur Proust nommé commandeur de la Légion d'honneur.

Second semestre 1892 ou premiers mois 1893.
Inscrit dans un album sous le titre *Marcel Proust par lui-même* ses goûts et préférences. Les prosateurs qu'il préfère : Anatole France et Loti; les poètes : Baudelaire et Vigny. (Cf. *Confidences de Salon, Revue Illustrée,* XIV, (1892) p. 335.)

1893

Naissance de Jean-Louis Cruppi.

1893 ?
Chez Mme Arman de Caillavet, Anatole France présente Marcel à Ugo Ojetti.

Janvier.
Ayant assisté aux débats parlementaires simulés des étudiants de l'Ecole des sciences politiques, Marcel en fait le compte rendu satirique pour *Le Banquet.*

6 janvier.
Marcel assiste à une réunion de philosophes avec conférence de Charles Secrétan.

6 janvier.
Donne sa photographie à Robert de Flers.

10 janvier.
Marcel dîne chez Pierre Lavallée.

1. φ Coll. Mante-Proust. *Mère*, 7-8 (n° III). Lettre que je date d'après l'allusion à l'incendie de Salies. Voir la note suivante.

2. Il s'agit d'un incendie qui détruisit l'établissement thermal de Salies-de-Béarn dans la nuit du mercredi 5 au jeudi 6 septembre 1888. Voir *la France de Bordeaux et du Sud-Ouest* du vendredi 7 septembre 1888, et *le Figaro* du 9 septembre 1888. Nous devons à M. Robert Convert, secrétaire général de la mairie de Salies-de-Béarn, nos remerciements pour les détails sur cet incendie qu'il a bien voulu fournir.

3. Mme Albert Hénocque était en effet une demoiselle Eiffel. Voir le *Paris-Hachette, Annuaire complet commercial, administratif et mondain* de 1900 (Hachette et cie), « Adresses mondaines », p. 122. — Les travaux sur la tour Eiffel devaient être achevés le 31 mars 1889.

4. Peut-être un morceau de musique du compositeur allemand Karl Binder (1816-1860), auteur d'opéras, d'opérettes et d'une parodie de *Tannhäuser*.

5. Monge. Il s'agit de l'Ecole Monge, école d'enseignement secondaire que la ville de Paris avait reprise et installée boulevard Malesherbes, 145, en 1874. Gustave Eiffel, le père du jeune homme en question, fut l'architecte de la charpente métallique d'un bâtiment de l'école construit en 1876. L'Ecole Monge devint le lycée Carnot le 28 décembre 1894 (Ch. Braibant, *Histoire de la tour Eiffel*, Plon, 1964, p. 149 ; Hillairet, II, 93.)

6. Le post-scriptum est ajouté en tête de la première page. La dernière feuille manque.

10

A ROBERT DREYFUS *

[L'Isle-Adam, 7 septembre 1888] [1]

(Chiffre de Joyant, chez qui je suis à l'Isle-Adam, mais écris-moi à Auteuil où je reviens ce soir).

Mon cher ami,

As-tu voulu poliment me dire qu'Halévy me trouvait brac et toc? Je te dirai que je n'ai pas très bien compris. Je ne crois pas qu'un type est un caractère. Je *crois* que ce que nous croyons deviner d'un caractère n'est qu'un effet des associations d'idées. Je m'explique, tout

* Voir la note, page 103.

en te déclarant que ma théorie est peut-être fausse, étant entièrement personnelle [2].

Ainsi je suppose que dans la vie, ou dans une œuvre littéraire, tu vois un Monsieur qui pleure sur le malheur d'un autre. Comme chaque fois que tu as vu un être éprouver de la pitié, c'était un être bon, doux et sensible, tu en déduiras que ce Monsieur est sensible, doux et bon. Car nous ne construisons dans notre esprit un caractère que d'après quelques lignes, par nous vues, qui en supposent d'autres. Mais cette construction est très hypothétique. *Quare* si Alceste fuit les hommes, Coquelin prétend que c'est par mauvaise humeur ridicule, Worms par noble mépris des viles passions. *Item* dans la vie. Ainsi Halévy me lâche, en s'arrangeant à ce que je sache que c'est bien exprès, puis après un mois vient me dire bonjour. Or parmi les différents Messieurs dont je me compose, le Monsieur romanesque, dont j'écoute peu la voix, me dit : « C'est pour te taquiner, se divertir, et t'éprouver, puis il en a eu regret, désirant ne pas te quitter tout à fait ». Et ce Monsieur me représente Halévy à mon égard comme un ami fantaisiste et désireux de me connaître.

Mais le Monsieur défiant, que je préfère, me déclare que c'est beaucoup plus simple, que j'insupporte Halévy, que mon ardeur — à lui, sage — semble d'abord ridicule, puis bientôt assommante — qu'il a voulu me faire sentir ça, que j'étais collant, et se débarrasser. Et quand il a vu définitivement que je ne l'embêterais plus de ma présence, il m'a parlé. Ce Monsieur ne sait pas si ce petit acte a pour cause la pitié, ou l'indifférence, ou la modération, mais il sait bien qu'il n'a aucune importance et s'en inquiète peu. Du reste, il ne s'en inquiète que comme problème psychologique.

Mais il y a la question de la lettre : est-ce x — est-ce y? Tout est là. Si c'est x (ensemble des phénomènes d'amitié), la brouille n'a l'importance que d'un caprice, d'une épreuve, ou d'un dépit, et tout est dans la réconciliation.

Si c'est y — antipathie — la réconciliation n'est rien, la brouille est tout.

Oh! pardon! pour t'exposer ma théorie, j'ai pris toute

une lettre et Joyant m'appelle. A une autre fois ma lettre. Mais sur cette question tu peux assurer mes investigations psychologiques. Car tu sais bien si Halévy t'a dit (et je ne lui en voudrais pas) : ce Proust, quel assommoir!

Ou ce Proust est plutôt gentil.

Il est vrai qu'il y a la troisième solution, la plus probable :

Qu'il ne t'en a pas parlé du tout.

Je ne suis qu'un corps neutre.

Eclaircis-moi ce petit problème. Je te répondrai sur ce que tu voudras.

Trois pardons :

1° De ne pas t'avoir répondu plus tôt : mais ma mère partait et mon frère. Puis départ chez Joyant.

2° Si mal écrit et galopé à tous les points de vue : Joyant m'attend.

3° T'avoir embêté avec cela... Ça m'intéresse !...

Bien à toi.

Marcel PROUST.

1. oφ Coll. B.N. *Souv.* 37-40 ; CG IV, 175-177 (n° II). Datée sans doute d'après le cachet postal. Papier à lettres chiffré à l'initiale du prénom d'Edouard Joyant, camarade de rhétorique de Marcel Proust en 1887-1888.

2. Proust annonce ici la théorie qu'il développera plus tard sur la multiplicité du *moi*, théorie qui sera à la base de ses personnages « préparés ». Un bref passage de *Jean Santeuil* en suggère déjà quelque chose, avec des exemples (I, 115-116), ainsi que les personnages du vicomte de Lomperolles, précurseur facile à reconnaître de Charlus (III, 16-18 et 70-71), et du baron Scipion (III, 95-102).

Cette lettre de 1888 nous donne la preuve que Proust avait conçu le rudiment de sa théorie avant d'avoir rien lu de Bergson. La thèse de ce dernier, l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, ne parut qu'en 1889. Nous ignorons si Proust a fait la connaissance de Bergson avant 1891, vers le moment où s'apprêtaient ses fiançailles avec Louise Neuburger, belle-sœur d'une cousine germaine de Mme Adrien Proust. Proust, on le sait, fut garçon d'honneur à ce mariage, lequel eut lieu le 7 janvier 1892.

Sa théorie peut donc avoir été, comme il l'affirme, « entièrement personnelle ». Il nous semble toutefois que Proust exagérait quelque peu, surtout en employant l'adverbe *entièrement*. Car il est

à peu près certain qu'il a lu un article de son auteur favori d'alors où s'exprimait une idée toute pareille. Anatole France s'était érigé contre les critiques de quelques confrères qui prétendaient voir dans le personnage d'Hamlet « un amas de contradictions et non pas un être humain. » France prend la défense de la conception shakespearienne de la personnalité, s'écriant : « Qui de nous ne vous ressemble en quelque chose ? Qui de nous pense sans contradiction et agit sans incohérence ? » (*Le Temps*, 3 octobre 1886, compte rendu de *Hamlet*, reproduit dans *La Vie littéraire* d'A. France, Paris, Calmann-Lévy, 1889, pp. 1-8.) C'est le principe même du moi multiple.

Ce qui nous fait croire que Proust avait lu cet article, c'est une lettre que le jeune lycéen osa adresser, anonymement, vers le 15 mai 1889, à Anatole France, écrivant : « Depuis quatre ans, monsieur, le samedi est mon jour de fête, où *Le Temps* m'apporte la plus pure des joies. Depuis quatre ans j'ai lu, relu jusqu'à les retenir par cœur, vos livres divins. » (Voir ci-dessous, la lettre 15.)

Il semble donc probable que Proust se soit inspiré inconsciemment du moins, de cet article d'Anatole France pour la théorie de la personnalité. Il n'en a pas moins eu le mérite de l'avoir énoncée comme théorie, et de l'avoir développée par ses propres observations.

11

A ROBERT DREYFUS

[10 ? septembre 1888] [1]

Mon cher ami,

Il fait si beau aujourd'hui que j'ai des velléités de grand seigneur. Je voudrais me donner la comédie. Pour moi, c'est recevoir ou voir beaucoup de camarades, sortir de moi-même, être tranquille, ou passionné, ou extravagant, ou obscène, suivant mon envie, les dispositions mêmes de mon corps et me donner le spectacle non seulement des bêtises de beaucoup, mais de l'originalité, ou seulement du caractère de quelques-uns. J'aimerais dire [...] et à X ou Y que je suis décadent. Ne pouvant me donner ce plaisir royal aujourd'hui, je veux me compenser cela en allant en voiture aux Acacias.

1

A MADEMOISELLE PAULINE NEUBURGER
47, rue Nicolo, Passy

Auteuil, 5 sep[tembre 1880] [1]

Chère cousine,

Je te remercie beaucoup des livres que tu m'as envoyés. Celui que je t'ai rendu m'a infiniment intéressé.

Je pars demain pour Dieppe, et je suis enchanté de pouvoir m'amuser à lire.

Embrasse tes sœurs et ta mère [2] de notre part. A bientôt.

Ton petit cousin
Marcel PROUST.

1. φ Coll. Alfred Dupont. L'enveloppe porte le cachet postal : « PARIS/AUTEUIL/5 SEPT 80 ».

2. Pauline Neuburger était la fille aînée de Gustave Neuburger, directeur de la banque Rothschild, et de sa seconde femme, née Laure Lazarus. Pauline avait deux sœurs et un frère : Louise, qui devait épouser le jeune philosophe Henri Bergson, le 7 janvier 1892; Mathilde et Albert. Mme Gustave Neuburger était une cousine germaine de Mme Adrien Proust. Une autre cousine germaine de celle-ci, Claire Weil, avait épousé Léon Neuburger, frère de Gustave.

65

A FERNAND GREGH

Lundi matin [7 novembre 1892] [1]

Cher ami,

Veux-tu faire à nous tous le plaisir de venir dîner *ce soir lundi, à 7 heures précises,* seul avec M. Bergson et surtout pas en habit. Il est aussi en deuil et serait gêné par la présence d'un convive si éclatant [2].

A ce soir donc et en attendant, affectueuses amitiés.

Marcel PROUST.

1. * *RLM*, 1er janvier 1954, p. 28-29 ; Gregh 51-52. Pneumatique portant le cachet postal du *7 novembre 1892*, date qui tomba un lundi.

2. Gregh, qui préparait alors l'agrégation de philosophie, a témoigné que ce dîner intime « avait été une sorte de communion entre deux jeunes disciples et un maître » (*L'Age d'or*, pp. 154-155 et 169-170).

66

A PAUL DESJARDINS

Ce lundi matin [décembre 1892] [1]

Cher Monsieur,

Pardonnez-moi de ne pas m'être encore abonné à l'*Action morale*. J'en ai été empêché et ne tarderai plus [2].

Mais permettez-moi de vous soumettre, pour mieux être éclairé, une impression produite par la lecture du

numéro que vous avez bien voulu me donner. J'y ai lu avec stupéfaction qu'on devait recommander [3] plutôt une charité inutile et pour ainsi dire voluptueuse (exemple des parfums) qu'une charité utilitaire (utilitaire non point dans l'intention vertueuse de celui qui donne mais dans la fin appropriée à celui qui reçoit) qui laisse, y dit-on, l'âme sèche [4]. Ces paroles ne m'auraient pas étonné, si elles m'y avaient déplu, dans le *Marc-Aurèle* de M. Renan, la *Thaïs* de M. France, ou le *Jardin de Bérénice* de M. Barrès [5]. Comme ces grands artistes considèrent seulement la charité (et c'est faiblesse chez eux, à mon humble avis) d'une façon esthétique, ils n'ont garde de lui ôter ce charme de l' « inutile », la plus artistique des élégances.

Mais que dans votre revue vous laissiez écrire des choses pareilles voilà ce qui cause ma stupéfaction.

N'avez-vous banni la pure esthétique de l'art même (et c'est il me semble l'excès de votre doctrine et la confusion de deux idées) que pour la faire rentrer, où elle n'a que faire, dans la morale [6]. Et celui qui répandrait des parfums aux pieds d'un pauvre, au lieu de le vêtir, n'obéirait-il pas à la volupté artistique d'accomplir un acte si splendidement inutile plutôt qu'à la bonne volonté de faire du bien au pauvre. Et par là ce serait dans cette charité que résiderait plutôt une pensée utilitaire que dans la charité qui s'efforce à faire le plus de bien à l'objet de son amour.

Quel langage ! Et comme vous allez trouver que j'abuse du droit que vous donnez de n'avoir nulle prétention littéraire [7] en écrivant sur ces choses !

Pardonnez-moi mon indiscrétion mais vous savez l'extrême importance que j'attache à tout ce qui vient de votre admirable esprit et aussi à ce qui vient de tous ceux qui groupent autour de votre pensée et de votre cœur leurs bonnes volontés.

Daignez agréer, Monsieur, mes assurances les plus respectueusement affectueuses.

Marcel PROUST.

1. φ Coll. Mlle Georgette Girardin. Cette lettre s'adresse évidemment à Paul Desjardins ; elle doit dater du moment où ce dernier commence à faire paraître le *Bulletin* de l'Union pour

docteur en droit, secrétaire du conseil d'administration des Chemins de fer de l'Etat de 1886 à 1895. Proust l'indiquera comme « le plus vieil ami de mes parents » (lettre du 29 septembre 1919 à Mme Nahmias). Ce sont les Bénac, paraît-il, qui ont parlé de Beg-Meil à Proust et l'ont incité à y aller. Proust les évoque dans *Jean Santeuil* sous le nom de Sauvalgue : II, 171-173.

3. Bains de mer. Billets d'aller et retour valables pendant trente-trois jours avec faculté de prolongation, pendant la saison du 1er mai au 31 octobre, comportant une réduction de 40 % en 1re classe sur le réseau d'Orléans aux stations balnéaires de Quiberon, Quimper (Benodet-Fouesnant, Beg-Meil) etc. (*Annuaire de la presse française*, 17e année (1896).

279

A PIERRE LAVALLÉE

[Beg-Meil, vers le 21 ou 22 ? octobre 1895] [1]

Mon petit Pierre,

Récompense mon retard par de l'exactitude. Pardonne-moi. Sois gentil et écris-moi par retour du courrier :

Si je peux toujours venir; si tu resteras à Segrez jusqu'en novembre ou plus; s'il n'y fait pas en ce moment trop humide; s'il y a du monde avec vous; s'il y en aura. Et peut-être lundi ou mardi tu me verrais arriver... Je n'ai pas pu lire ce que tu me disais de Reynaldo. Mais j'ai compris par le reste de la phrase que c'était pour l'inviter aussi. Il en est bien touché mais malheureusement je ne crois pas qu'il puisse venir, du moins ce n'est pas sûr. Je me réjouis à la pensée que peut-être si mon bien continue (car j'ai été bien souffrant dernièrement) nous pourrons travailler l'un près de l'autre à Segrez?

Ton ami reconnaissant.

Marcel PROUST.

Si tu voulais bien au lieu de Segrez venir habiter tous les deux, soit Dieppe où est Mme Lemaire (mais ne lui en parle pas sans m'en prévenir) où la douceur de la mer

d'octobre et de la forêt d'Arques doit être exquise, ou Fontainebleau, ou la Bretagne ou le midi, ce serait encore plus délicieux. Mais je parle en égoïste à cause de ma santé. Mais si tu ne le peux pas, Segrez me sera bon aussi et bien agréable. Mais comme dans l'opéra

Réponds, réponds, réponds vite.

1. φ Coll. B.N. BMP *11* (1961), pp. 350-351 (n° LVI). Je date cette lettre d'après la carte-lettre au même qui suit.

280

MADAME PROUST A MARCEL

[Mercredi soir 23 octobre 1895] [1]

[.....]

Il doit — a dit sa belle-mère — vous envoyer son discours [2] *et mêême à Georges ! Ce « mêême » rejetait le pauvre Georges au rang des parias auxquels une fois l'an la reine lave les pieds.*

Tandis que j'écris, Dick arrive — coucher ici. — Il est en train de lire l'ordre du jour aux troupes pour le lever de demain matin [3].

Tu riais autrefois du dialogue d'un monsieur et d'une locomotive : « Vous fumez, Madame ? » Mais que dis-tu de celle qui s'embêtant à vivre toujours sur la voie est partie prendre le tramway sur la place? Ce serait aussi drôle qu'effrayant, si une pauvre malheureuse femme n'y était restée [4] *!*

Mille tendres baisers, mon chéri. J'en ajouterai encore un demain matin après le courrier.

J. P.

Dick est couché, t'embrasse et s'endort.

Jeudi matin 8 heures 1/2.

Bonjour mon chéri. Je reçois ta lettre; et me casse la

tête pour savoir ce que j'ai pu t'écrire de « spirituel »? N'importe,

« Since I am crept in favour with myself
« I will maintain it with some little cost » [5]

Ton petit frère te dit des choses tendres et moi aussi cher petit.

1. oφ Coll. Mante-Proust. *Mère* 57-58 (n° XXXIV). Papier blanc ; les deux premières pages manquent. Cette lettre est postérieure au 30 juillet 1895 (voir la note 2 ci-après) ; elle date du lendemain d'un accident qui eut lieu le 22 octobre 1895 (voir la note 4 ci-après).

2. Il est question ici d'Henri Bergson, dont la belle-mère, Mme Gustave Neuburger, née Laure Lazarus, était une cousine germaine de Mme Proust. Le discours en question est très probablement celui que Bergson prononça à la distribution des prix du concours général, le 30 juillet 1895 : *Le bon sens et les études classiques* (voir Bibliothèque nationale. Henri Bergson : Exposition du centenaire. Paris, 1959, n° 198). Ce discours fut imprimé en plaquette chez Delalain. On sait que Marcel Proust avait été garçon d'honneur au mariage d'Henri Bergson avec Louise Neuburger, le 7 janvier 1892.

3. Cf. la lettre 273, note 3.

4. L'accident dont il s'agit eut lieu à la gare Montparnasse le mardi après-midi 22 octobre 1895. Les freins de l'express de Granville n'ayant pas fonctionné, le train entra à grande allure dans la gare. La locomotive défonça le heurtoir, un kiosque à journaux en face de la sortie, le mur de façade de la gare, et faillit tomber sur la place de Rennes où stationnaient des tramways à chevaux. La « pauvre malheureuse femme » dont parle Mme Proust n'est pas la marchande de journaux de la gare, qui eut la présence d'esprit de se sauver. Une autre femme du nom de Mme Aiguillard, qui vendait des journaux sur la place, fut surprise et écrasée par le pan de mur enfoncé par la locomotive. Celle-ci resta pendant plusieurs jours suspendue avec le tender au-dessus du buffet de la gare sur la place. Il fallut trente-cinq chevaux pour la hisser et la transporter. (*Journal des débats* du mercredi matin 23 octobre 1895, pages 1 et 2 ; cf. J. Hillairet, *Dictionnaire historique des rues de Paris*, tome I.)

5. Shakespeare, *Richard III*, acte I, scène II. « Puisque j'ai conquis ma propre estime, j'entends la garder à tout prix ».

281

A PIERRE LAVALLÉE

[Beg-Meil, vendredi 25 octobre 1895] [1]

Mon petit Pierre,

Je suis honteux. Au moment où j'allais te répondre une catastrophe est survenue! J'ai été détaché de la Mazarine au dépôt légal du ministère de l'Instruction publique c'est-à-dire congés coupés etc. Enfin je puis venir à Segrez au commencement de cette semaine, soit s'il m'est impossible de ne pas faire acte de présence à Réveillon au commencement de l'autre. Au bout de huit jours Reynaldo me rejoindrait à Segrez. Et je viendrais trois fois par semaine ou deux ou quatre, je ne sais encore, pour le Ministère. Ecris-moi, tu seras bien gentil, par *retour du courrier* à Paris et dis-moi (je quitterai Paris lundi, y arrivant dimanche) jusqu'à quels lointains décembres tu pourras peut-être prolonger avec moi, et si je ne te gêne toujours pas. Je me réjouis de travailler avec toi; le mieux serait même de me télégraphier à Paris au reçu de ma lettre : puis rester jusqu'à telle date, tu peux arriver à partir de telle date.

Ton petit.

Marcel PROUST.

1. φ Coll. B.N. *CG* IV, 15-16 (n° X). Carte-lettre portant les cachets de la poste : *Fouesnant - Finistère 35 oct95; Paris Bd Malesherbes 28 oct 95; Boissy-sur-Saint-Yon, Seine-et-Oise 28 oct 95.*

6 juillet ?
Mme Proust subit « une très laborieuse opération pelvienne ». (R. Soupault, *Marcel Proust,* 1967, p. 224.) Reste presque trois mois dans la maison d'opération, rue Bizet.

14 août.
Attentat contre Labori, avocat de Dreyfus.

30 août.
Révélation du « faux » du colonel Henry ; celui-ci se suicide.

Septembre.
Sollicite des signatures en faveur du colonel Picquart.

7 septembre.
Mort de Mme Gustave Neuburger, cousine germaine de Mme Proust, belle-mère d'Henri Bergson.

9 septembre.
Mort de Mallarmé.

19 septembre.
Incident de Fachoda.

27 septembre.
Le colonel Picquart est au secret le plus absolu.

1er octobre.
Assiste avec Constantin de Brancovan à une conférence de Jaurès sur l'affaire Dreyfus.

Octobre-novembre.
Edmond Sée présente M. P. à Louis de Robert.

11 octobre.
Sur le point de partir pour la Hollande, hésite.

Octobre.
Premier voyage en Hollande; à Amsterdam pour l'exposition Rembrandt. (V, 662, 674.)

Novembre.
Visite à la maison de Gustave Moreau, léguée à l'Etat comme musée; écrit un article sur l'œuvre du peintre.

Novembre.
Chez Mme Straus, où il « pousse » Maître Ployer sur l'affaire.

23 novembre.
Méry Laurent lègue à Reynaldo Hahn sa maison et la moitié de sa fortune.

26 au 30 novembre.
Protestation en faveur du colonel Picquart dans *L'Aurore.*

11 décembre.
Au Conservatoire dans la loge officielle de Mme Félix Faure. **(L'Echo de Paris,* 13 décembre.)

31 décembre.
Demande un nouveau congé d'un an au Ministère.

1899

17 janvier.
Le Dr Proust fait un rapport sur les moyens de défense contre le choléra et la peste. (*Almanach Hachette,* p. 269.)

Février.
Anatole France lui donne un exemplaire de *L'Anneau d'améthyste.*

9 février.
Obtient un quatrième congé d'un an de son poste au dépôt légal.

16 février.
Mort de Félix Faure, président de la République.

Février.
Léon Daudet lui envoie un exemplaire de son roman *Sébastien Gouvès.*

27 février.
Assiste à une représentation du *Lys rouge,* d'Anatole France, au Théâtre du Vaudeville.

1er mars.
Chez Gaston de Caillavet après son duel avec Pierre Veber.

8 mars.
Chez Mme Charles Dettelbach, matinée consacrée à la musique de Massenet. **(La Presse,* 9 mars.)

Avril.
Les Proust cherchent un nouvel appartement.

28 avril ou 5 mai.
Départ pour Venise avec sa mère; s'installent à l'Hôtel de l'Europe (Palazzo Guistiniani). Rencontre à Venise Marie Nordlinger, sa tante, et Reynaldo Hahn. Marie Nordlinger l'aide à corriger les épreuves de la suite de son étude sur Ruskin paraissant dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

Mai.
Rencontre la princesse Hélène de Caraman-Chimay, avec qui il examine les colonnes de Saint-Jean d'Acre devant la basilique de Saint-Marc; il l'emmène à l'Hôtel de l'Europe pour la présenter à sa mère. Promenades en gondole; prend des notes et lit *Saint-Mark's Rest*, de Ruskin, dans le baptistère de Saint-Marc. *(Bible d'Amiens*, p. 245 sq., note.) Excursion à Padoue pour voir les fresques de Giotto.

Fin mai ?
Retour à Paris.

Juin.
Mme Proust souffre de rhumatisme.

Peu après le 21 juin.
Le Dr Proust se prépare à subir l'opération de la vésicule biliaire.

30 juin.
Dîne chez Weber avec Montesquiou.

1er août.
La Gazette des Beaux-Arts publie l'autre tranche de l'étude sur Ruskin.

Août.
Le Dr et Mme Proust à Evian. *(Le Figaro*, 8 août.) Désordres à Pékin. Inquiétudes pour la colonie européenne.

13 octobre.
Départ pour Venise.

15 ? octobre.
Déménagement de la famille Proust; quitte le 9, boulevard Malesherbes; s'installe 45, rue de Courcelles.

19 octobre.
Dans l'Ile San Lazzaro, signe le registre du couvent des pères Méchitaristes.

Octobre.
Retour à Paris.

23 novembre.
Exposition des *Nymphéas* de Claude Monet chez Durand-Ruel (*Le Figaro*, 23 novembre.)

26 novembre.
Mort de Méry Laurent. (*Le Figaro*, 30 novembre.)

30 novembre.
Mort d'Oscar Wilde à Paris. *(Le Figaro*, 1er décembre.)

7 décembre.
Assiste au cours d'ouverture d'Henri Bergson au Collège de France.

1901

5 janvier.
La Chronique des arts et de la curiosité publie son compte rendu de *Pays des aromates*, de Montesquiou.

11 janvier.
Robert Proust est promu médecin aide-major de deuxième classe à la réserve de l'Armée.

16 janvier.
Le Figaro publie *Histoire contemporaine : Crainquebille ou les suites d'une condamnation* [fin].

31 janvier.
Grippé depuis le jour de l'An.

7 février.
Excédé de la claustration; comptait sortir une première fois ce soir, mais attendra une visite de Lucien Daudet.

3 (ou 10) octobre.
Attend une visite d'Antoine Bibesco, qui ne vient pas.

6 (ou 13) octobre.
Devant aller à Illiers, propose à Antoine Bibesco de l'accompagner jusqu'à Chartres. Voudrait consulter *L'Art religieux* de Mâle.

Octobre-novembre.
Invite Bergson à dîner pour lui présenter Antoine Bibesco; Bergson, fatigué, s'excuse.

30 octobre.
Fait cadeau à Antoine Bibesco d'un exemplaire des *Plaisirs et les Jours;* donne un exemplaire sur Japon à Bertrand de Fénelon.

Novembre.
Adrien Proust signe l'*Introduction* à la troisième édition de son *Traité d'hygiène,* édition revue et augmentée, de 1245 pages, qui paraîtra en 1904.

5 novembre.
Première représentation de l'*Enigme,* de Paul Hervieu, à la Comédie-Française; selon Léon Daudet, M.P., qui y assistait avec lui, a failli avoir un duel avec l'auteur, qui l'accuse d'avoir ri. *(Paris vécu,* première série, page 127.)

7 novembre.
Passe la soirée avec Antoine Bibesco.

11 novembre.
Voit Antoine Bibesco, Robert de Billy et sa femme.

12 novembre.
Reynaldo Hahn, de retour à Paris, vient voir M. P. Ne peut encore lui dire la décision de Sarah Bernhardt au sujet de la pièce de Bibesco qu'il lui avait soumise à la prière de M. P.

13 novembre.
Chez Antoine Bibesco vers onze heures du soir; on n'ouvre pas.

14 novembre.
Coco de Madrazo et Reynaldo Hahn dînent chez M. P.

26 novembre.
Bibesco annonce à Proust que Gregh lui a dédié quelque chose dans la *Fenêtre ouverte.*

Décembre ?
Remet à la maison d'éditions Ollendorff sa traduction de Ruskin, la *Bible d'Amiens.*

Décembre ?
Se brouille avec Antoine Bibesco.

Décembre ?
Apprenant que Sarah Bernhardt refuse *La Lutte,* pièce d'Antoine Bibesco, M. P. écrit à ce dernier pour lui offrir d'autres débouchés.

289

A ANTOINE BIBESCO

[Novembre 1901 ?] [1]

Cher ami

Je vais vous écrire pour vous remercier de votre lettre exquise et de votre gentille invitation pour déjeuner qui est arrivée ici à six heures et demie ou sept heures. Mais je profite de ce que mon concierge part en courses pour vous faire dire que je suis malade et que si ce soir en rentrant du théâtre Antoine ou autre car je n'ose espérer que vous soyez libre plus tôt vous voulez monter chez moi (avant une heure) vous me ferez grand plaisir. Même à une heure sera encore très bien.

Ne me faites pas de compliments. J'ai beaucoup d'affection pour vous et très peu pour moi. Aussi vous me faites plus de plaisir en me disant « vous êtes en hausse » qu'en me disant des choses qui ne pourraient s'adresser qu'à mon amour-propre si j'en avais.

Votre ami

Marcel PROUST.

Je suis triste : Bergson fatigué ne viendra pas dîner. Nous reparlerons des nombreuses facilités que vous auriez de le voir avec moi chez lui ou à ses cours [2].

1. oφ Coll. U. Ill. Bib 47-48, datée « 1904 ». L'original est daté par Bibesco : *11. 01*, date confirmée, semble-t-il, par le papier, identique à celui de la lettre que nous datons du *mardi soir 12 novembre 1901*. Date vraisemblablement de *novembre 1901*.

2. Depuis un an, Henri Bergson donnait des cours au Collège de France. Marcel Proust avait assisté, le 7 décembre 1900, à son cours d'ouverture. — L'édition omet les trois derniers mots, à peine lisibles dans le manuscrit. Peut-être faut-il lire plutôt : à *vos* cours. Bibesco y assistait sans doute.

290

A ANTOINE BIBESCO

Vendredi [8 novembre 1901] [1]

Cher ami

Merci du gentil mot dont je n'ose espérer qu'il répondait de votre part à un désir, mais qui s'il ne faisait que chercher à satisfaire celui que vous supposez que j'avais, était déjà par là d'un ami. Justement dans un Pascal et un Labruyère dont je console ce soir mon regret, je trouve à diverses reprises ce mot ami, et entendu un peu dans l'un des sens de « l'un des deux » et d'« avocat ». Labruyère dit :

« Un homme en place doit aimer - - - les gens d'esprit. Il les doit adopter - - - - il ne saurait payer je ne dis pas de trop de bienfaits mais de trop de caresses (salaïste) [2] les secours et les services qu'il en tire, même sans le savoir. Quels petits bruits ne dissipent-ils pas (mais au moins me lisez-vous Bibesco car si vous ne me lisez pas ce n'est pas la peine que je me tue à copier ce merveilleux passage) quelles histoires ne réduisent-ils pas à la fable et à la fiction (c'est trop long je passe le plus beau) semer en mille occasions des fictions et des détails qui soient avantageux et tourner le rire et la moquerie contre ceux qui avançaient des faits contraires, etc., etc [3]. »

Et Pascal plus bref et plus fort (et que je suis émerveillé de trouver si au courant de ce qui se passe chez Mᵉ de Saint-Victor) [4] :

« Un ami est une chose si avantageuse même pour les plus grands seigneurs afin qu'il dise du bien d'eux et les soutienne en leur absence même (*même* est spirituel) qu'ils doivent tout faire pour en avoir. Mais qu'ils choisissent bien car s'ils font tous leurs efforts pour des sots cela leur sera inutile, etc., même s'ils (les sots) en disent

La première de la pièce de Curel avait eu lieu le 17 février 1902. Curel avait essayé de démontrer que lorsqu'on détruit dans une âme simple l'idée du merveilleux, en la désabusant on détruit en elle non seulement la foi mais la vertu.

Cette scène est consacrée presque entièrement à une discussion de la pièce de Curel. Antoine dit : « J'admets que ce drame manque parfois de goût, de précision et même d'adresse... mais il ne me semble dénué ni d'audace, ni même de clarté. » Le marquis demande : « ... quelle vraisemblance dans l'odyssée de cette guenon, du piège au Trône, en passant par le couvent... ? » (Pages 208, 210.)

5. Il s'agit de la XIIe et dernière partie (pages 237-239) intitulée : *Extrait du Druide* (*Mai 1902*). La note porte la signature : Oscar Lévy. Ce pastiche du *Gaulois*, supposé être rédigé par son directeur Arthur Meyer, apporte le dénouement de la pièce : « ... Un des plus fâcheux et heureusement des plus rares accidents qu'auront occasionnés les dernières bagarres électorales, est celui dont fut hier victime Monsieur Antoine le Quesneur, neveu du marquis d'Eréville, le sympathique député de la droite et qu'en cette qualité nos amis seront douloureusement surpris de savoir en si cruelle posture dans si mauvaise compagnie.

« C'est à la Salle Wagram que ce jeune homme a eu le crâne défoncé d'un coup de poing américain porté par une main encore inconnue à l'heure qu'il est... que les Rouges disent être la main d'un Jaune, et les Jaunes la main d'un Rouge... ces derniers avec plus de vraisemblance, les têtes chaudes des partis extrêmes accueillant avec une méfiance peut-être justifiée, les bourgeois qui viennent à eux et qu'ils estiment presque toujours de faux frères. M. le Quesneur était de ces malheureux jeunes gens de famille qui subissent le décevant mirage des idées soi-disant avancées, et mettait au service des pires ennemis de l'ordre social (particulièrement du conférencier socialiste Bastien Lucé), les biens d'éducation et de fortune que précisément cet ordre social leur a assurés. Puisse ce lamentable exemple servir d'enseignement à tous ceux que tente l'abandon des saines traditions de notre vieille France.

Oscar Lévy. »

6. Lady Déréville, l'enfant unique du marquis d'Eréville, avait épousé un cousin de la branche anglaise de sa famille parce qu'il était le dernier héritier du nom. Son mari et son fils sont morts, mais elle refuse d'épouser son cousin Antoine, ne pouvant concevoir d'appartenir à un autre homme qu'au père de son enfant.

37

A ANTOINE BIBESCO

[Le samedi 9 août ? 1902] [1]

Voici votre lettre Moschant [2]. Bergson n'a encore pas répondu et Maman veut attendre sa réponse (expliquerai de vive voix) [3]. Je vous tiendrais au courant. Peut'être sortirais-je ce soir. En tous cas je vous en avertirai bien que vous ayez déclaré ne pas vouloir me voir ce soir (en tous cas ne venez pas tantôt car j'ai été très malade et je dormirai). Si par hasard je sors ce soir j'aurais volontiers vu la P^cesse de Chimay puisque tu dis (pardon) puisque vous dites qu'elle part lundi [4] et que je ne ressortirai certainement pas dimanche. Mais je me rappelle que tu m'as parlé de Cruppis [5]. Je ne sais pas si c'est ce soir et si c'est ce soir j'avoue que cela ne m'excite pas énormément. D'ailleurs c'est peut'être un grand dîner et dans ce cas, je m'abstiendrais naturellement. Enfin je verrai et d'ailleurs ne sortirai peut'être pas du tout aujourd'hui. — Ne parle pas à Nonelef de la question de l'habit, et de rentr[er] [6] ou non chez lui avant dîner, heure où il a eu ma lettre etc. Pour des raisons que je te dirai il ne faut pas lui en parler. Mais ce qu'il faudrait c'est m'aimer un peu plus, moschant.

M. P.

1. oφ Coll. U. Ill. Cette lettre est une des premières où Proust tutoie Bibesco ; comme il semble l'écrire un samedi, elle doit dater du samedi qui précède la lettre du même au même que nous datons du *Dimanche* [*10 août 1902*] ; elle daterait donc du *samedi 9 août 1902*. Cf. la note 4 ci-après.

2. Il s'agit peut-être d'une lettre autographe de Bergson dont Proust fait cadeau à Bibesco.

3. Ms : la parenthèse est ajoutée en interligne.

4. *Le Gaulois* du jeudi 31 juillet 1902, page 4, annonce : « Prince Alexandre de Caraman-Chimay, à la Bourboule. » Si sa femme

était partie en même temps que lui, il faudrait supposer que Proust écrivait le samedi 26 juillet. Mais il est plus vraisemblable qu'elle soit partie le lundi 11 août.

5. Mme Cruppi, la femme du député de la Haute-Garonne, était une cousine de Mme Proust, étant la petite-fille d'Adolphe Crémieux, Mme Proust étant sa petite-nièce. Cf. Cor, II, lettre 254, note 3.

6. Ms : *rentré*, lapsus, pour *rentrer*.

38

A ROBERT DREYFUS

[Le dimanche 10 août 1902] [1]

Mon cher ami

Je t'ai attendu tous ces temps-ci. Maman puis Reynaldo Hahn m'avaient annoncé ta visite. Mais je crois que je vais à partir de demain changer mon régime (ce n'est pas sûr) et ne plus garder le lit le soir. Aussi tu ne serais plus sûr de me trouver. Mais ce soir dimanche en venant vers 9 heures, 9 heures 1/2, 10 heures (le plus tôt étant le mieux) tu me trouverais encore. Comme je sais que c'est très ennuyeux de se déranger inutilement j'ai voulu te prévenir et j'espère bien te serrer la main ce soir.

Bien affectueusement à toi.

Marcel PROUST.

1. φ Coll. B.N. CG IV, 188-189 (n° XIII). Porte l'inscription, de la main du destinataire : *pneumatique 10 août 1902.*

39

A ANTOINE BIBESCO

Dimanche [10 août 1902] [1]

Cher ami

J'ai télégraphié à Reynaldo que vous étiez libre *Mardi* [2]. Il m'a dit qu'il croyait que cela lui allait, qu'il me télégraphierait, qu'il me priait d'en avertir Fénelon ce que je vais faire. Si par hasard je ne vous revoyais pas avant Versailles (mais si cher ami j'espère bien vous voir ce soir) je dois vous dire que je vois au tutoyement les inconvénients suivants. Comme pour que cela n'ait pas l'air d'une comédie nous sommes obligés de le continuer pendant quelques jours, Lucien qui est en ce moment à Paris sera dans une vraie fureur. D'autre part Constantin voudra que nous fassions de même ! Enfin nous en reparlerons. En tout cas serment tombeau pas d'Adisson [3]. Que *personne* ne puisse jamais savoir, si cela a lieu que c'était une comédie, et si cela n'a pas lieu, que nous avons eu l'idée de le faire [4].

Mille amitiés admiratives

Marcel PROUST.

1. oφ Coll. U. Ill. Porte seulement la date du *Dimanche;* doit dater du *dimanche 10 août 1902.* Voir la note 2 ci-après, et la note 4.

2. Voir la lettre suivante du même au même au sujet du rendez-vous pour dîner à Versailles avec Reynaldo Hahn, Bibesco et Fénelon.

3. *Sic.* Signifie : pas de bavardage, pas d'indiscrétion. Par allusion au célèbre écrivain anglais Joseph Addison (1672-1719), un des principaux collaborateurs de la revue *The Tatler,* dont le titre signifie *le caquet, le bavard.*

4. Cf. le commencement de tutoiement dans la lettre du même au même que nous datons du *samedi 9 août 1902.*

Certes les crises dont Proust se plaint doivent être provoquées par des causes physiques. Mais une phrase qu'il écrit à ce propos dans la lettre 218 à Lucien Daudet nous donne à réfléchir : « ... je viens de lire dans Brissaud que chaque crise qu'on se redonne ainsi détraque je ne sais quoi dans l'organisme et hâte le moment final. » Or si nous nous reportons au texte de Brissaud, nous pouvons comprendre que Proust se croit menacé d'une mort peut-être imminente, car les symptômes décrits dans le livre pourraient bien s'appliquer à lui. Seulement nous savons aujourd'hui que le « moment final » ne viendra en réalité qu'environ dix-huit ans plus tard. Et alors, Proust mourra non de ses infirmités mais d'une suite de circonstances plus ou moins accidentelles. Ce n'est pas à dire que c'est un malade imaginaire, mais simplement qu'il possède une vitalité dont il ne se doute pas lui-même, et que cette vitalité permet à l'esprit par moments de dominer le corps.

Il semble que 1904 soit pour lui l'année Ruskin par excellence, celle où il accomplit le plus et où il garde encore son enthousiasme. Dans les premières semaines de l'année nous le trouvons en plein travail, occupé à mettre les dernières retouches aux épreuves de *La Bible d'Amiens*. Le 26 février il signe un contrat pour ce volume avec son éditeur le *Mercure de France*. Le lendemain il signe les premiers exemplaires du livre. Puis il s'occupe de son lancement, écrivant aux uns et aux autres pour tâcher d'obtenir des comptes rendus ou la mention du volume dans divers journaux et revues.

Il obtient ainsi d'assez bons résultats. Robert de Flers annonce l'apparition du livre en première page du journal *La Liberté*.[1] Malheureusement, comme Proust, il corrige mal ses épreuves, ce qui fait qu'il annonce, au lieu de *La Bible d'Amiens, La Bible d'Amicus*. André Chaumeix lui consacre un excellent compte rendu dans *Le Journal des Débats* du 20 mars. Un article tout aussi important, signé Georges Richet, paraît le mois suivant dans *Les Essais*. Albert Flament, sous le pseudonyme « Sparklet », parlera de la préface de Proust dans *L'Echo de Paris* du 22 mai, disant : « M. Marcel Proust, avec une rare intelligence, un sens critique qui descend très au fond des psychologies, nous trace, sans méchanceté,

le portrait d'un de « nos plus justement célèbres contemporains », qui « reconnaît avec admiration, dans l'étoffe où se drape une tragédienne, le propre tison [tissu] qu'on voit sur la *Mort* dans le *Jeune Homme et la Mort*, de Gustave Moreau, ou dans la toilette d'une de ses amies : « La robe et la coiffure mêmes que portait la princesse de Cadignan, le jour où elle vit d'Arthez pour la première fois. » « Ce contemporain, dit Flament, ressemble étonnamment à l'auteur d'*Autels Privilégiés* ». Cet article explique sans doute que Proust, quand il fera par la suite allusion à Flament, ne l'appellera plus son « ennemi ».[2] Henri Bergson louera le livre quand il le présentera à l'Académie des sciences morales et politiques.[3] Et Albert Sorel publiera à son sujet un article important dans *Le Temps* du 11 juillet. Proust, qui n'appréciait guère Sorel quand il était son élève, se confondra en remerciements.[4] Il est probable du reste que Proust a écrit une lettre de remerciements à chaque critique qui a fait mention de son ouvrage. Nous avons les lettres qu'il adresse à Georges Goyau à l'occasion d'un bref compte rendu paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, et d'un long article paru dans *Le Gaulois*.[5] Somme toute, il y avait de quoi être content.

Avant que la *Bible d'Amiens* n'ait paru, Proust a déjà commencé à traduire *Sésame et les Lys*. Pour ce travail il compte de plus en plus sur Marie Nordlinger, qui semble avoir pris la relève à Mme Proust comme traductrice principale. Vers la fin de janvier, prenant rendez-vous avec elle pour qu'elle vienne l'aider avec *Sésame*, il lui dit : « J'ai refait le commencement, changeant chaque mot [...] Seulement je crois que c'est d'un moins vilain français et laissant échapper dans ses mailles plus fines un moins grand nombre de fuyantes intentions de l'anglais. »[6] Le 27 mai, il annonce à son amie : « Notre *Sésame* paraîtra dans *Les Arts de la Vie* dès qu'il sera prêt, mais quand le sera-t-il ? Je le refais de fond en comble ! »[7] Grâce aux lettres qu'il adresse à cette jeune femme, et qu'elle va garder précieusement pendant toute sa vie, nous suivons d'assez près le cours de ce travail ruskinien. Une lettre que Proust adresse en septembre au directeur de la revue qui va publier une partie de *Sésame* nous renseigne sur les progrès de ce travail.

12 mars.
Dîne avec Montesquiou chez Mme Lemaire. Apprend que Montesquiou a fait imprimer une plaquette de l'article d'Horatio sur lui.

26 mars (au 11 juin).
La Cour de cassation poursuit son enquête, entend les anciens ministres de la Guerre, les chefs de l'ancien Etat-major et les principaux officiers.

Mars-avril.
M.P. se réconcilie avec Constantin de Brancovan.

28 ? mars.
Revoit avec plaisir Antoine Bibesco, retour d'Egypte, mais se dispute avec lui au sujet des « tombeaux » violés.

5 avril.
M.P. apprend la mort de Mme Herbelin, la tante de Madeleine Lemaire ; commence un article nécrologique qui paraîtra dans *La Chronique des arts* du 23 avril, *Une miniaturiste du Second Empire*.

8 avril.
Signature de l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre.

10 ? avril.
Chez Louisa de Mornand, M.P. la regarde lire dans son lit avant de s'endormir. Il fera des vers à ce sujet pour la remercier de lui avoir donné sa photographie.

11 avril.
La flotte russe perd son plus puissant cuirassé, 700 officiers et marins.

12 avril (ou peu après).
M.P. au Louvre avec Marie Nordlinger pour voir l'exposition des peintres français Clouet et Jean Foucquet.

17 avril.
On annonce la mort du comte Thierry de Montesquiou-Fezensac, père du poète.

27 avril.
Liquidation et partage de la succession du docteur Proust.

Avril-mai ?
M.P. demande à Marie Nordlinger de lui signaler les contresens qu'elle a remarqués dans *La Bible d'Amiens*, afin qu'il puisse les corriger dans la troisième édition.

7 mai.
Investissement complet de Port-Arthur par les Japonais.

13 mai.
Le Salon de la comtesse Potocka, signé Horatio, paraît dans *Le Figaro*.

20 mai.
200e représentation de la pièce antisémite de Donnay, *Le Retour de Jérusalem*.

22 mai.
Flament rend compte de la *Bible d'Amiens* en première page de *L'Echo de Paris*.

Entre le 18 et 24 ? mai.
Après une sortie où il rencontre Chambrun et Pillaut, il sera malade pendant quarante-huit heures, ne pouvant parler, ni manger, ni dormir.

27 mai.
Refait sa traduction de *Sésame et les Lys*, qui paraîtra dans la revue *Les Arts de la vie*.
Propose à Marie Nordlinger de sculpter un buste du professeur Proust pour son tombeau au cimetière du Père Lachaise.

28 mai.
Henri Bergson fait un rapport sur *La Bible d'Amiens* à une séance de l'Académie des sciences morales et politiques.

Juin.
M.P. lit *Le double jardin* de Maeterlinck, livre qui lui fait une forte impression. Il le citera dans une longue note sur *Sésame et les Lys* (pp. 80-81) et dans l'article sur *Les Eblouissements* (Chron. 183 ; V, 537-538).

12. *Ibid.*, p. 348.

13. *Ibid.*, pp. 313-314. « C'était un bon vieux praticien, d'un optimisme aimable, attaché aux anciennes méthodes, toujours prêt à railler les idées de la jeune école. Bien qu'au cours de sa longue carrière il eût vu mourir nombre de ses clients, il affectait de croire qu'on guérit toujours, « la nature aidant » ; aussi n'avait-il jamais que des diagnostics rassurants, n'ordonnait-il que des potions à fond d'excellents sirops. »

14. Nous ne trouvons aucune mention de *La Bible d'Amiens* dans les articles que Rod publiait à ce moment-là dans *Le Figaro*.

67

A HENRI BERGSON

Mercredi [25 ? mai 1904] [1]

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous remercier de tout mon cœur de votre grande bonté. Vous imaginez le prix que peuvent avoir pour moi quelques paroles du philosophe que j'admire le plus, et la joie que j'ai de penser qu'il voudra bien les dire. Si je n'avais pas été plus souffrant ces temps-ci je serais seulement allé vous demander si vous ne trouvez pas la chose excessive, et par là déplacée, inopportune, peut'être ridicule. Si par hasard vous le trouviez ne prenez pas la peine de m'écrire. Je comprendrai que votre avis a été qu'il était préférable de ne rien faire, en voyant que vous n'avez rien fait. Si au contraire vous trouvez la chose naturelle et possible, ne m'avertissez pas non plus et ce sera pour moi une très grande joie, un bien juste sujet de reconnaissance et de fierté que vous l'ayez faite.

Votre bien respectueux admirateur

Marcel PROUST.

1. o Henri Bergson, *Exposition du centenaire*, Paris, 1959, n° 165. Sur papier de grand deuil. Ne porte que la date du *Mercredi;* doit dater du *mercredi 18 ou 25 mai 1904 :* allusion au compte rendu de *La Bible d'Amiens* que le destinataire devait présenter, le samedi 28 mai 1904, devant l'Académie des sciences morales et politiques.

68

A MARIE NORDLINGER

[Vers le 25 ou le 26 mai 1904] [1]

Chère amie

L'urne [2] est merveilleuse ! les quatre têtes harpocratiques [3] (le sommeil identique et quadruple) exquises, le serpent symbolique ferme admirablement l'urne et les pétales des fleurs, les feuilles du feuillage et les nœuds des serpents sont admirables. Mais plus que tout j'aime la Douleur si intimement unie à la Cendre chérie à laquelle elle adhère, son manteau comme dans [*Middlemarch*], [4] sa rêverie absorbée et amère ; et surtout elle n'est pas *ajoutée,* ce n'est pas une *figure* en plus posée là, ses jambes si merveilleusement placées excluent le motif décoratif des autres côtés, car elle tient de la place la pauvre, elle n'est pas un symbole[,] elle est là en vie et en vérité, son corps exclut autre chose et ne s'ajoute pas, elle est là contre son urne dans la position où il faut bien qu'elle soit, neuve, et pourtant naturelle, trouvée et pourtant nécessaire, rien non plus de la douleur convenue, une vraie création de vous, mais dans la vérité, et par là découvrant des vérités nouvelles sur ce qu'est la douleur, et les expressions de corps et inflexions de visages que nous prenons quand elle nous possède et que vous avez recréées, nous en faisant sentir la vérité dans l'obscure mémoire de nos muscles alors endoloris, sur la pente de nos chairs abandonnées au chagrin et au froid. Et pareillement pour la mystérieuse expression des têtes endormies, ou plutôt du Sommeil (je n'ai pas pu trouver exactement le symbolisme des décorations florales).

Je vous écris tout ceci de mon lit où je suis malade depuis huit jours [5], ne pouvant ni parler, ni manger, ni dormir, etc. etc. et d'où j'ai à peine aperçu cinq minutes cette belle urne humaine et dont la forme même est une création de votre esprit. Grand problème maintenant de savoir si elle est supérieure ou inférieure au plat qui était à la fois plus personnel et plus impersonnel, mais moins puissant et plein d'âme. Je suis trop épuisé pour développer. J'ai tout au plus la force de signer.

Votre ami

Marcel.

J'ai bien travaillé !

1. oφ Coll. B.N. Nord 50-52 (n° XX). Le papier de l'original est de grand deuil à filigrane « L. T. & Cie », identique en tout point à celui de la lettre à Mme de Noailles que nous datons du *15 juin 1904*. L'état de santé dont Proust se plaint (note 5 ci-après) semble situer cette lettre *vers le 25 ou le 26 mai 1904*.

2. Urne cinéraire en bronze. Le plat était en cuivre ciselé et repoussé. (Note de la destinataire : Nord, 119.)

3. Harpocrate, dieu grec du silence, que les artistes grecs représentaient portant le doigt à la bouche. Les Egyptiens l'appelaient Horus.

4. Ms : *Middelmarch*, peut-être par mégarde. Nous corrigeons. Nous ne trouvons pas l'image à laquelle Proust fait allusion dans le roman de George Eliot.

5. Cf. ci-après, la lettre à René Peter que nous datons du *vendredi 27 ? mai 1904*.

69

A RENÉ PETER

[Le vendredi 27 ? mai 1904] [1]

Cher ami,

J'apprends que M. Bergson doit présenter mon Ruskin à l'Académie des Sciences morales et politiques. Je ne sais pas si ce sera demain, samedi ou un samedi ultérieur [2], je n'en ai aucune idée. Mais le jour où cela sera, je serais content quand cela ne serait que pour savoir ce que cette docte assemblée aura dit de mon étude — et je l'avoue pour que les autres le sachent aussi — que le *Journal des Débats* qui fait toujours des comptes rendus des séances de cette Académie, veuille bien consacrer quelques lignes à raconter ce qu'on aura dit de mon livre [3]. Est-ce que vous pourriez faire cela. Avec assez de diligence pour que si par hasard c'était aujourd'hui et s'ils rendent compte le soir même, cela ne soit pas omis, mais aussi avec assez de prudence pour que si ce n'est pas aujourd'hui un rédacteur trop zélé ne mette pas dans la séance d'aujourd'hui ce qui ne s'y serait pas passé.

Je pense que cela ne vous causera pas de désagrément, sans cela je vous prie de n'en rien faire. J'ai beau vous faire faire les commissions les plus engageantes par ceux de vos amis que je rencontre je ne puis arriver à vous voir et vous ne venez pas.

[...] J'ai vu l'autre soir Chambrun [4] et Pillaut [5]. Cette sortie restera gravée dans ma mémoire pour une autre raison. C'est qu'elle m'a rendu tellement malade que j'ai passé quarante-huit heures vraiment effroyables.

1. * L. Pierre-Quint, *Comment travaillait Proust* (1928), pp. 119-120 (incomplet) ; *Revue d'histoire littéraire de la France 33* (1926), p. 330 (post-scriptum ?) tiré du *Catalogue Kra*, n° 12, par Edouard Champion. Nous donnons les fragments du texte de cette lettre que nous avons pu réunir. Proust écrit cette lettre un *vendredi* (allusion à « demain, samedi »), soit le *vendredi 20*, soit le *vendredi 27 mai 1904* : voir les notes 2 et 3 ci-après. Cette lettre s'adresse à René Peter, à qui Proust écrit, dans une lettre que nous datons du *Mardi* [*25 octobre 1904*] : « Moi qui depuis cet été suis si malheureux de ne vous avoir pas écrit depuis ma lettre indiscrète au sujet des *Débats*. »

2. L'événement en question aura lieu le samedi 28 mai 1904. Voir la note suivante.

3. La seule notice à ce sujet que nous ayons pu trouver dans *Le Journal des Débats* a paru le dimanche 29 mai 1904, page 4, sous la rubrique *Dernière Heure* : « Académie des Sciences morales et politiques. Séance du 28 mai. Présidence de M. Rocquain, Président [...] M. Bergson présente, au nom de M. Marcel Proust, la traduction accompagnée de notes et d'une préface, de *La Bible d'Amiens*, de Ruskin [...] » La rédaction jugeait peut-être qu'on avait déjà attiré suffisamment l'attention sur la traduction de Proust, car un article à ce sujet par André Chaumeix avait paru

lors de la parution du livre, dans les *Débats* du 20 mars 1904, aux pages 2 et 3.

4. Il s'agit sans doute de Charles Pineton, vicomte de Chambrun (1875-1952), secrétaire d'ambassade. (*Ann. Dipl.*, t. 25, p. 175.)

5. Pillant, dans le texte imprimé; nous corrigeons. Il s'agit de Julien Pillaut, né le 19 juin 1875, diplômé de l'Ecole des langues orientales vivantes, attaché à la direction des consulats à la sous-direction des chancelleries le 10 janvier 1905. (Ann. Dipl., t. 25, p. 257.)

70

A MARIE NORDLINGER

Vendredi [27 mai 1904] [1]

Chère amie

Je suis désolé que la nouvelle interruption entre nos visites se prolonge de nouveau. Et ce n'est pas ma faute. Je suis donc obligé de vous écrire, ne pouvant vous voir, pour vous dire une idée que j'ai eue et grâce à laquelle vous pourriez peut'être, puisque vous paraissiez triste de quitter Paris, y prolonger encore un peu votre séjour. La voici. Vous verrez vous même ce qu'il vous en semble. Maman voudrait, quelque pénible que puisse être pour l'image si précise et si douce qu'elle a gardée de mon Père la confrontation d'une œuvre d'art, forcément bien infidèle, Maman voudrait, que pour ceux qui nous suivront et qui pourront se demander comment était mon Père, un buste, au cimetière, leur répondit, le plus simplement et le plus exactement possible. Et elle a l'intention de demander à quelque jeune sculpteur, doué et docile, de bien vouloir essayer, d'après des photographies de donner au plâtre, au bronze, ou au marbre, la forme des traits de mon Père, avec ce maximum d'exactitude qui sera encore bien loin de nos souvenirs et sera peut' être même bien douloureux pour eux, mais qui à ceux qui ne l'ont pas connu donneront cependant quelque

idée de lui, plus que son simple nom écrit sur la pierre. — .

Voudriez-vous être ce sculpteur ? J'aurais voulu vous en parler mais ne pouvant vous voir j'ai du moins voulu vous en écrire. Dites moi vous même ce que vous pensez de ce projet ?

Notre *Sesame* paraîtra dans les *Arts de la Vie* dès qu'il sera prêt [2], mais quand le sera-t-il ? *Je le refais de fond en comble !* Je n'ai pas demandé combien nous serions payés mais je pense que cela ne sera pas trop mal pour cette Revue. Imaginez vous que j'ai retrouvé tous mes cahiers (six cahiers !) de *Sesame et les Lys*. Par pur hasard. Ce qui m'avait empêché de les retrouver jusqu'ici est ceci. Je disais à tout le monde cherchez des cahiers *verts*. Or les trois premiers, ceux que nous avions, étaient bien verts. Mais les trois suivants étaient *jaunes !* Voyant des cahiers qui n'étaient pas verts, on ne regardait même pas. Ma fatigue, et surtout mon scrupule de tout recommencer me met si en retard que je voudrais bien que pour nous avancer vous essayiez un à peu près des *vers* partout où il y en a dans *Sesame* [3]. Quant à la *Préface* comme c'est celle de *Sesame et les Lys* et non celle des *Kings* seulement, je crois qu'on pourra à la rigueur s'en passer. Si on voulait être consciencieux et la donner il faudrait choisir entre celle de votre exemplaire et celle du mien. Celle du mien a trente pages, celle du vôtre six. Cela ferait peut'être donner la préférence à celle du vôtre, qui pourtant est je crois moins belle [4]. — .

Votre Bing m'inonde des catalogues les plus magnifiques. *Il n'y a pas à le remercier n'est-ce pas ?* Je crois que je dois ces largesses toujours à « l'homme blond » qui a pris mon nom quand j'ai acheté le grand catalogue Gillot [5].

Votre ami

Marcel.

1. φ Coll. B.N. Nord 61-64 (n° XXV). Sur papier de grand deuil. Cette lettre porte seulement la date du *Vendredi;* la destinataire a inscrit en tête de la première page : *27. Mai. 04,* date qui tombe un vendredi, jour indiqué par Proust.

2. *Les Arts de la vie* publieront une partie de la traduction des *Trésors des Rois* dans les numéros de mars, du 15 avril et du

Dordogne au bord de laquelle travaille votre brodeuse [6]. Mais si je trouve votre forme excellente, je ne la trouve pas toujours savoureuse. Peut'être est-ce sa fermeté même et sa précision qui contribue à entretenir chez moi cette impression — qui n'est probablement qu'une illusion. En tout cas ce qui n'a rien d'illusoire c'est votre grand talent de faire penser et de faire vivre, c'est le vif éclat de ce début de romancier, si remarqué, si légitimement souligné et applaudi.

Je vous renouvelle encore avec tous mes compliments bien sincères mes remerciements amicaux.

Marcel PROUST.

1. oφ Coll. M. Louis de Sadeleer. Sur papier de grand deuil. Cette lettre a dû être écrite *peu après le 27 mai 1904 :* voir la note 2 ci-après.

2. *La Vertu du Sol* a paru chez Plon-Nourrit le 27 mai 1904. B.F. IIIe partie (feuilleton), 21 mai 1904, p. 1293.

3. Le roman du destinataire avait d'abord paru en feuilleton dans *La Renaissance latine,* numéros des 15 décembre 1903, 15 janvier, 15 février et 15 mars 1904. Cf. Cor, III, la lettre 177, où Proust parle ironiquement de Mielvaque qui, dit-il, « s'improvise romancier, en gentil Vendredi. »

4. L'intrigue du roman tourne autour de l'élection pour remplacer le maire de Beauval, mettant aux prises deux candidats : Espérat, banquier, et Clavert, propriétaire de vignes, ami du peuple. La femme de celui-ci, nouvelle Madame Bovary, a si bien entamé la fortune de son mari qu'il a dû emprunter une forte somme à Loustalneaux. Quand Espérat, avec l'aide du notaire, réussit à obtenir les créances de Clavert, ce dernier se voit obligé à renoncer à sa candidature et à quitter la ville.

5. Espérat sort vainqueur aux élections et la foule l'acclame.

6. La « brodeuse » est Mme Clavert, dont les rendez-vous avec son jeune galant ont lieu dans un jardin au bord de la Dordogne.

73

HENRI BERGSON A MARCEL PROUST

29 mai 1904 [1]

[.....]

J'ai insisté sur ce que vous dites du caractère essentiellement religieux de Ruskin [2].

[.....]

1. * Cat. *Marcel Proust and his time.* London, 1955, n° 254, frag.

2. Voici le compte rendu de la séance en question, celle du *28 mai 1904 :*

La Bible d'Amiens, de Ruskin / *Préface et traduction de M. Marcel Proust* / M. Bergson. — *J'ai l'honneur de présenter à l'Académie, au nom de M. Marcel Proust, la traduction, accompagnée de notes et d'une préface, qu'il vient de faire de* La Bible d'Amiens *de Ruskin. La préface est une importante contribution à la psychologie de Ruskin. M. Marcel Proust nous rappelle les jugements contradictoires portés sur Ruskin esthéticien. On a dit que Ruskin était réaliste et qu'il était intellectualiste, qu'il supprimait le rôle de l'imagination dans l'art en y faisant à la science une part trop grande et qu'il ruinait la science en y faisant une place trop grande à l'imagination, que c'était un pur esthéticien puisqu'il n'aimait que la beauté, et que ce n'était pas un artiste puisqu'il mêlait à son appréciation de la beauté des considérations étrangères à l'esthétique. M. Marcel Proust remonte à l'origine de toutes ces divergences. Ruskin fut, avant tout, une âme* religieuse. *Son esthétique est celle d'un homme qui croit que le poète et l'artiste se bornent à transcrire un message divin. Il est donc un idéaliste au plus haut point, mais il est réaliste aussi parce que la matière n'est pour lui qu'une expression de l'esprit. On ne comprendra son œuvre que si l'on part de cette idée que le sentiment religieux fut toujours, chez lui, l'inspirateur et le guide du sentiment esthétique. Il jugea que l'art ne pouvait s'épanouir qu'avec la foi, et qu'il déclinait en même temps qu'elle. C'est pourquoi il vit dans l'art chrétien l'art par excellence. C'est pourquoi aussi il aima profondément, comprit et fit comprendre aux autres l'architecture, la sculpture et la peinture du Moyen Age. En ce sens, le livre que Ruskin a écrit sur la cathédrale d'Amiens est un de ceux qui nous font le mieux pénétrer dans l'intimité de sa pensée. M. Marcel*

Proust l'a traduit dans une langue si animée et si originale qu'on ne croirait pas, en lisant ce livre, avoir affaire à une traduction. Il y a joint des notes, où nous trouvons de nombreux rapprochements entre La Bible d'Amiens *et d'autres ouvrages du même auteur.*
(*Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* (*Institut de France*), *Compte rendu*, CLXII^e volume, Paris, 1904, pp. 491-492.)

74

A ROBERT DE MONTESQUIOU

[Vers la fin mai-juin 1904] [1]

Cher Monsieur,

Je vous remercie infiniment. Cela m'aurait fait si grand plaisir de vous voir ! Mais je suis cette semaine dans un paroxysme de fièvre de foins qui me fait craindre les dangereux prestiges du soleil de 4 heures sur les fleurs [2], « sous le ciel ironique et cruellement bleu » [3]. Et si ma crise n'est pas finie d'ici vendredi, comme c'est infiniment probable, il faudra que je me prive d'aller éternuer et tousser sur vos roses et

punir sur les fleurs
L'insolence de la nature [4].
Avec toute ma fervente admiration.
Votre respectueux ami

Marcel PROUST.

1. φ Coll. M. Jean Dupin. CG I, 83-84 (n° XCIV). Sur papier de grand deuil. Semble dater approximativement de *fin mai ou début de juin 1904 :* allusions au « paroxysme de fièvre de foins » et aux roses.

2. *flancs*, dans le texte de l'édition. Nous corrigeons d'après la photocopie du manuscrit.

3. Baudelaire, *Le Cygne* (*Les Fleurs du mal, Tableaux parisiens, LXXXIX*), vers 26.

4. *Op. cit., Pièces condamnées, III, A celle qui est trop gaie,* sixième strophe) :

Et le printemps et la verdure
Ont tant humilié mon cœur,
Que j'ai puni sur une fleur
L'insolence de la Nature.

75

HENRI BERGSON A MARCEL PROUST

Paris, le 2 juin 1904 [1]

Merci, mon cher ami, pour votre lettre si aimable. Ne louez donc pas ma Notice [2]. *Elle n'a d'autre mérite que d'avoir été écrite avec un peu de cet enthousiasme que les philosophes de ma génération éprouvèrent pour Ravaisson dans leur première jeunesse* [3]. *C'est lui qui nous réveilla du sommeil cousinien.*

Vous m'écrivez de bien jolies choses, et combien vraies ! sur la physionomie de Ravaisson [4]. *Je vous renouvelle mes compliments sur votre étude sur Ruskin, et je vous serre cordialement la main.*

H. BERGSON.

1. oφ Coll. U. Ill.

2. Cf. *Le Temps*, dimanche 29 mai 1904, p. 4, *Académie des sciences morales et politiques* [...] : « M. Bergson communique à l'Académie, au nom de M. Marcel Proust, la traduction accompagnée de notes et une préface qu'il vient de faire de *La Bible d'Amiens* de Ruskin.

« Cette préface est une importante contribution à la psychologie de Ruskin. » Cf. la lettre 69 ci-dessus à René Peter que nous datons du *vendredi 27 ? mai 1904.*

3. Félix Ravaisson-Mollien (1813-1900), disciple de l'idéalisme allemand, avait été l'un des professeurs de Bergson. Voir *Cor* I, 199, et la note 7 là-dessus.

4. Nous n'avons pas pu retrouver la lettre de Proust à laquelle Bergson répond ici.

lon de mon père [3]. Mais j'ai téléphoné, Madame étant sortie et ne devait pas rentrer dîner. Alors j'ai tristement renoncé. Il faudra que je vous raconte une fin de soirée l'autre jour. J'espère que votre estomac est remis. Excusez le vague de mes projets. Mon frère est arrivé ce matin avec sa femme, non pas entre deux trains, il veut rester à Paris jusqu'à ce que le médaillon retouché sur la glaise soit moulé en plâtre.

A vous de tout cœur

Votre

Marcel

Le mieux serait que vous lui télégraphiez directement votre adresse demain Vendredi chez le Capitaine Tourdes à Châlons sur Marne Rue Grande Etape Marne. Spécifiez bien que c'est Meulan, non pas Meudon comme il le croit, dites bien : « Pas Meudon, Meulan. »

1. oφ Coll. M. Roger Shattuck. Cette lettre suit de près celle du même à la même que nous datons du *Mercredi soir* [*24 août 1904*] : allusions aux fleurs envoyées de la part de Louis d'Albufera pour la fête de la destinataire, et au médaillon de leur père que Proust et son frère sont allés voir. Comme Proust écrit un jeudi (« demain soir Vendredi ») en rentrant d'Auteuil, cette lettre date du *jeudi soir 25 août 1904*. Voir les notes 2 et 3 ci-après.

2. Cf. la lettre du même à la même, ci-dessus, que nous datons du *Mercredi soir* [*24 août 1904*] : « Vous recevrez des fleurs qui ne viennent pas de moi mais que j'ai été chargé de vous envoyer de la part de Louis, un souvenir également de lui, et une petite horreur de moi. »

3. Cf. *ibid.* : « Alors c'est demain probablement que j'irai voir le médaillon de mon Père... »

129

A MAURICE LE BLOND

[Vers le 27 ou le 28 août 1904] [1]

Monsieur,

J'ai reçu le questionnaire que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser [2]. Sous prétexte de bien préciser le sens des questions que vous posez, vous vous empressez de nous indiquer dans quel esprit [3] vous souhaitez que soient conçues les réponses. Et après deux pages d'explications fort intéressantes et, comme vous le dites très bien, indispensables, vous estimez avec raison le lecteur suffisamment « préparé » et que vous n'avez plus besoin de prendre tant de ménagements pour dire votre pensée et démasquer votre but, qui n'est nullement, n'est-ce pas, de « procéder à une enquête » mais de faire plébisciter une opinion. Aussi après les « explications indispensables » donnez-vous à votre questionnaire une forme nouvelle entièrement franche : « Acceptez-vous la *tyrannie séculaire de* Rome, etc. ? Croyez-vous que l'Etat [ait] le droit d'*asservir* les tempéraments ? » [4] La question ainsi posée quelqu'un oserait-il donc répondre qu'il est partisan de la tyrannie de Rome et de l'asservissement des tempéraments ? Naturellement vous ne le pensez pas, néanmoins avec quelle ironie vous flétrissez à tout hasard cet improbable audacieux : « Si oui l'état des choses actuel est excellent. »

Et pourtant Monsieur ! Que l'Etat ait ou non [5] « le *droit* » d'asservir les tempéraments, pensez-vous que cela ait tant d'importance puisque en aucun cas il n'en aura jamais le *pouvoir*. Ce qui *peut* asservir un tempérament d'un artiste [6] c'est d'abord la force bienfaisante d'un tempérament plus puissant que le sien. Et c'est là une servitude qui n'est pas loin d'être le commencement de la liberté. C'est ensuite le pouvoir malfaisant de la

paresse, de la maladie, du snobisme. Mais « l'Etat », Monsieur, comment voulez-vous qu'il puisse asservir un tempérament ? Prenez n'importe lequel des peintres officiels dont vous n'aimez pas plus que moi la peinture. Croyez-vous vraiment qu'une utopie mentale savamment dirigée trouverait en lui un Claude Monet ou même un Vuillard qui n'aurait demandé qu'à vivre et que l'Etat aurait étouffés. Pensez-vous que M. Claude Monet « asservi par l'Etat » aurait fait la peinture de M. Z. ? Je crois [7] que nous mourons en effet mais faute non pas de liberté mais de discipline [8]. Je ne crois pas que la liberté soit très utile à l'artiste et je crois que surtout pour l'artiste d'aujourd'hui la discipline serait comme au névropathe entièrement bienfaisante. Et la discipline est une chose féconde en soi-même quelle que soit la valeur de ce qu'elle prescrit. Au choix il vaudrait peut-être tout de même un peu mieux que ceux qui sont chargés d'enseigner soient effectivement des « maîtres ». Et ceci m'amène à vous suggérer une solution pas très radicale mais peut'être assez sage au problème que vous posez.

Pourquoi au lieu de demander la suppression de l'Ecole des Beaux-Arts, ne demandez-vous pas que M. Claude Monet, M. Fantin-Latour, M. Degas, M. Rodin y [soient] chargés de cours. Voilà qui serait intéressant [9]. D'ailleurs je ne sais pas le nom de professeurs actuels mais enfin il ne faut pas oublier [que] Gustave Moreau et Puvis de Chavannes ont enseigné rue Bonaparte. D'ailleurs il y a, je suppose, beaucoup de cours « à côté » où ce ne sont pas les plus grands qui seraient les plus instructifs. M. Gaston Boissier est évidemment un beaucoup moins grand écrivain que M. Pierre Loti. Pourtant il y aurait probablement plus à apprendre aux cours de l'un que de l'autre. Je reconnais cependant que la peinture officielle, de même que la musique officielle, est beaucoup plus que la littérature et la philosophie [10] officielle[s] éloignée de la peinture véritable. En somme la plupart de nos meilleurs écrivains sont ou seront (s'ils le veulent) de l'Académie française. M. Lachelier, M. Darlu, M. Boutroux, M. Bergson, M. Brunschvicg appartiennent à l'Université [11]. Au contraire beaucoup de nos plus grands peintres et de nos plus grands musiciens

n'appartiennent pas à l'Institut et ne paraissent pas avoir des chances d'y entrer un jour.

Enfin, Monsieur, sur ce premier point tout en vous déclarant comme vous n'avez pu que trop vous en apercevoir que je suis terriblement incompétent dans la question, je m'en tiens à une solution mixte. Relèvement de l'enseignement par un choix plus libre des professeurs, notamment charger de cours des hommes tels que MM. Claude Monet, Degas, Fantin-Latour, Rodin (et d'autres que vous connaissez aussi bien que moi). J'ai cité ces noms comme particulièrement significatifs et aussi comme étant ceux d'artistes arrivés à un degré de maîtrise que personne en somme ne conteste plus aujourd'hui.

Quant à la deuxième question [12], je ne vous fournirai aucune solution parce que l'état de choses actuel me paraît excellent. Bien que je ne pense pas que certains lieux de la terre aient le privilège exclusif de la beauté, Rome, à en croire les pages toutes récentes de M. Maeterlinck par exemple [13], Rome semble tout de même devoir être un de ceux qui peuvent exercer sur l'imagination d'un artiste l'action la plus stimulante et la plus durable. Du reste je connais nombre de jeunes gens sans l'ombre d'attaches officielles qui sont allés passer plusieurs années à Rome après avoir longtemps cherché à travailler. Naturellement je crois qu'on pourrait trouver de la beauté ailleurs, de la beauté partout. Mais comme il faut bien choisir, je ne vois pas de raison pourquoi tout autre beau lieu que ce soit, Honfleur, Vollendam, Quimperlé, ou tout autre, devrait être préféré à Rome.

Quant à la « tyrannie » que l'idéal « romain » exerce sur nous ne pensez-vous pas que c'est en nous efforçant d'obéir aux autres que peu à peu nous prenons conscience de nous même. Jamais pouvoir ne fut aussi tyrannique que celui qu'exerçait le hiératisme byzantin sur les artistes romains. Et cependant est-il rien de plus délicieux que leur sculpture ? Les œuvres plus libres qui suivirent se plient encore sous ce joug avec une soumission que je trouve pour ma part d'un charme incomparable. « La plus belle sculpture du monde », a dit Huysmans [14], — « la plus belle sculpture du moyen âge », a dit Ruskin — est au porche occidental de la cathédrale de Chartres [15].

Il n'est pas de chef-d'œuvre plus original, plus spontané, plus français que ces admirables statues de Reines[16]. Et pourtant combien l'artiste est encore esclave des préceptes et du style byzantins. Nous ne voyons pas pourtant que cette influence « tyrannique » ait à l'excès asservi son tempérament. Il y a là un mélange de liberté et d'obéissance qui est exquis. Ne croyez-vous pas que l'influence des impressionnistes ait été infiniment plus tyrannique que celle de Rome ? C'est une grande erreur de croire qu'une influence artistique ait besoin pour s'exercer de la contrainte officielle[17]. Le grand tyran c'est l'amour, et l'on imite servilement ce qu'on aime quand on n'est pas original. La vérité c'est qu'il n'y a qu'une seule liberté véritable pour l'artiste, c'est l'originalité. Sont esclaves, que l'Etat s'occupe ou non d'eux, ceux qui ne sont pas originaux. N'essayez pas de briser leur chaînes, ils s'en forgeraient d'autres immédiatement. Au lieu d'imiter M. Jean-Paul Laurens ils imiteraient M. Valloton[18]. Autant les laisser dans leur premier état.

Veuillez agréer je vous prie, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

Marcel PROUST.

1. oφ Coll. U. Ill. LR 50-54 (n° 10); TxR 148-150 (éd. 1971, p. 201-204); V, 495-498. Brouillon à de nombreuses ratures. J'identifie le destinataire d'après le contexte de la lettre (voir les notes 2 et 4 ci-après). L'allusion à la mort de Fantin-Latour me permet de situer la lettre *vers le 27 ou le 28 août 1904 :* voir la note 9 ci-après. Proust n'envoya pas la lettre. Il s'expliquera à ce sujet dans la lettre à Gabriel Mourey que nous datons du *Mardi matin* [*13 septembre 1904*]. Mourey était le directeur de la revue qui menait l'enquête à laquelle Proust répond dans sa lettre à Le Blond.

2. La revue *Les Arts de la Vie* annonce, dans son numéro de septembre 1904, son *Enquête sur la séparation des Beaux-Arts et de l'Etat,* enquête adressée aux « personnalités de l'art, de la littérature et de la politique. » On y donne les questions posées, et on ajoute : « Les réponses classées et présentées par notre collaborateur Maurice Le Blond qui a bien voulu se charger de la direction de cette enquête, seront publiées dans notre numéro d'octobre. Elles formeront un recueil qui sera soumis à la Commission spéciale des Beaux-Arts. » Cf. la note 4 ci-après.

3. Ms : *sens,* barré.

4. Cette enquête était en effet une campagne que menait Maurice Le Blond pour la suppression du budget des Beaux-Arts, comme il avait mené, l'année précédente, une enquête dans *L'Aurore* visant la suppression de l'Académie de France à Rome. Voici les trois questions posées : (1) Reconnaissez-vous à l'Etat le droit d'avoir et d'imposer une conception d'art quelle qu'elle soit et à plus forte raison de réprimer les tendances esthétiques d'une époque en monopolisant l'enseignement des Beaux-Arts ? (2) Quelles sont selon vous les conditions sociales les plus favorables au développement des arts ? Etes-vous partisan du régime d'autorité ou du régime de liberté ? (3) En tous cas, verriez-vous un inconvénient quelconque à ce que le budget des Beaux-Arts fût supprimé ? Les trois questions de l'enquête sont suivies de nouvelles explications, notamment celle-ci : « ...en d'autres termes notre questionnaire pourrait se résumer ainsi : « Etes-vous partisan du dogmatisme académique ? Acceptez-vous la tyrannie séculaire de Rome sur notre art populaire et national ? Croyez-vous que l'Etat ait le droit d'asservir les tempéraments et d'imposer aux individus une foi artistique quelconque ? » »

5. Ms : *ou non,* ajouté en interligne.

6. Ms : *d'un artiste,* ajouté en interligne.

7. Ms : *Je ne crois pas;* Proust a barré *pas;* il a oublié de barrer *ne,* que nous supprimons comme le sens de la phrase l'exige.

8. Cette défense de la discipline aux dépens de la liberté reprend une des idées chères à Ruskin. Proust s'était exprimé de façon semblable du reste dans une note de *La Bible d'Amiens,* livre qui avait paru quelques mois auparavant. Citant, en bas de la page 339, cette même idée « qui tient la liberté pour funeste à l'artiste, et l'obéissance et le respect pour essentiels », il la range parmi les idées de Ruskin qui « peuvent paraître les plus surannées aux esprits banals, incapables d'en comprendre le vrai sens et d'en éprouver la vérité. » Ruskin parle de « ce fantôme perfide qu'on appelle la liberté, et affirme qu'elle n'existe nulle part dans l'univers, les étoiles n'en ayant pas, ni la terre, ni la mer. » (*The Seven Lamps of Architecture,* VII, 1 et 2.). Il consacre une vingtaine de pages à la question de la liberté dans *The Queen of the Air* (chapitre III, paragraphes 143 à 159), où il donne comme exemple d'un être parfaitement libre la mouche : « Vous ne pouvez ni le terrifier, ni le persuader, ni le convaincre ». Et il conclut : « La seule sorte de liberté véritable qui nous soit accessible, dit-il, c'est la mort. »

9. Ms : « M. Fantin-Latour » est ajouté en interligne deux fois, barré une seule fois. Après le mot *intéressant,* Proust ajoute, puis il barre, cette phrase : « J'allais ajouter M. Fantin-Latour mais j'apprends qu'il vient de mourir. » *Le Figaro* du samedi 27 août 1904 avait annoncé, sous la rubrique *Deuil :* « M. Fantun-Latour [*sic*], décédé à Buré (Orne). » On se rattrapa le lendemain par un article en première page intitulé *Henri Fantin-Latour* par L. Roger-Milès. Le peintre était mort le 25.

10. Ms : *et la philosophie,* ajouté en interligne.

11. Ms : cette phrase et la suivante sont ajoutées en interligne. — Une note que Proust met à sa traduction de *Sésame et les Lys*

exprime l'admiration qu'il garde encore pour son ancien professeur de philosophie, Alphonse Darlu (*loc. cit.*, p. 146, note 1). Il le qualifie « le maître le plus admirable que j'aie connu, l'homme qui a eu la plus grande influence sur ma pensée, M. Darlu, aujourd'hui Inspecteur général de l'Université ». Il changera cependant d'avis à l'égard de cette influence. Dans le carnet dont il se sert pour noter ses idées en vue de l'œuvre qu'il veut entreprendre, il inscrit, probablement en 1909, cette observation : « Aucun homme n'a jamais eu d'influence sur moi (que Darlu et l'ai reconnue mauvaise). » *Le Carnet de 1908* (*Cahiers Marcel Proust 8*), Gallimard, 1976, p. 101.

12. Voir la note 4 ci-dessus.

13. Il s'agit de : *Le Double jardin*, de Maurice Maeterlinck, chapitre intitulé *La Vue de Rome*. *Le Figaro* du 1er juin 1904 annonce que ce livre vient de paraître chez Fasquelle.

14. Huysmans, *La Cathédrale* (1898), chapitre IX.

15. Ruskin, *The Two Paths* (1858) (*Les deux sentiers*), I, paragraphes 33 à 37. Proust donne la traduction de tout ce passage dans la note en bas des pages 260 à 262 de *La Bible d'Amiens*.

16. Il s'agit bien entendu des statues des Reines de Chartres. *LR* donne par erreur *Reims*.

17. Proust semble se contredire ici. Il avait d'abord mis, après *s'exercer : du secours*, mots qu'il a ensuite barrés. Sans doute a-t-il voulu dire : « C'est une grande erreur de croire qu'une influence artistique ait besoin pour s'exercer *de se libérer* de la contrainte officielle. »

18. Jean-Paul Laurens (1838-1921), membre de l'Institut, était professeur de dessin à l'Ecole des Beaux-Arts; Félix Valloton (1865-1925), était plus « avancé ». Fernand Gregh parle de son succès et le caractérise « Suisse au trait ingresque qui dessinait les médaillons des principaux écrivains de la jeune littérature », notamment les illustrations du *Livre des Masques* de Remy de Gourmont. (*L'Age d'or*, (1947), p. 193.)

130

A MARIE NORDLINGER

Mercredi soir [31 août ? 1904] [1]

Chère amie

Quelle jolie lettre vous m'avez écrite, quelle jolie page ! [2] Je vous dirai du reste cela de vive voix, car le premier soir où je suis bien, peut'être même ce soir jeudi, je vous fais signe, non pour venir travailler, mais pour venir me faire une petite visite de causerie, ce qui est peut'être moins raisonnable, mais encore plus agréable — pour moi. Ce qui m'a fait moins de plaisir dans votre lettre que les jolies pensées et les jolies phrases, c'est comme une vague allusion à quelque tristesse profonde que vous ne dites pas, à laquelle vous ne pensiez peut'être même pas en écrivant, mais qui semblait borner et assombrir votre lettre comme un inévitable horizon. Je connais si peu votre vie qu'elle peut bien renfermer des chagrins que j'ignore. Mais même ignorés, ils m'affligent.

Vous avez une mémoire inouïe, moi qui à cause de ces horribles médicaments antiasthmatiques ne me rappelle rien de la veille, je vous envie de garder des jours de Venise un souvenir si précis [3]. Mais à quelle expression (expression de langage — ou de visage) faites-vous allusion ? Je sens que votre lettre elle-même est un treillage charmant sur quelque chose de sombre que je ne vois pas. Chère amie je voudrais que vous vous régaliez de la vie, au plat lourd de cerises et bruyant du chant du coq, et non que vous pleuriez tristement au bord d'une urne qui ne contiendrait que des regrets.

Votre

Marcel.

1. φ Coll. B.N. Nord 53-54 (n° XXI). Sur papier de grand deuil. Cette lettre ne porte que la date du *Mercredi soir;* elle semble dater du *mercredi soir 31 août 1904*. Voir à ce sujet la note 2 ci-après.

2. Ne s'agirait-il pas ici de la lettre de la destinataire à laquelle Proust fera allusion quand, après un silence de quelques semaines, il se dira « en retard avec vous depuis une lettre de vous écrite le lendemain de ma visite à Auteuil... » ? (lettre ci-après que nous datons du *Samedi* [*17 septembre 1904*]). Proust avait annoncé sa visite à Auteuil dans sa lettre à la même datée du *Lundi soir* [*22 août 1904*], où il promet de se soigner « pour tâcher de venir Mercredi ». Mais ce mercredi-là, 24 août, il remit encore sa visite chez la destinataire, comme nous le voyons d'après sa lettre à Louisa de Mornand que nous datons du *Mercredi soir* [*24 août 1904*], où il écrit : « Mon frère n'a pu venir d'Etretat aujourd'hui et comme j'étais souffrant je suis resté couché. Alors c'est demain probablement que j'irai voir le médaillon de mon Père et que ce soit demain ou Vendredi, je serai trop fatigué pour dîner avec vous Vendredi... »

3. La destinataire évoquera encore avec précision, bien des années plus tard, le souvenir qu'elle a gardé de sa rencontre avec Proust à Venise. Voir *Nord*, p. IX.

reçu de lui une lettre qu'on lui aurait dérobée par la suite, où elle a pu lire la description « exacte et détaillée » de la mort de Mme Proust, description que, plus tard, elle a « retrouvée dans celui de ses volumes où il nous montre — tableau incomparable — l'agonie de sa grand'mère, décrite dans les termes même dont il s'était servi pour me faire assister avec lui au combat contre les ténèbres de l'être qui lui fut le plus cher. » [81] Nous savons du reste que Proust n'avait pas pu assister à l'agonie de sa grand'mère dans la vie réelle, car Mme Weil mourut à l'époque où il faisait son service militaire à Orléans. Toute la partie de l'œuvre qui raconte l'agonie et la mort de la grand'mère du narrateur est une transposition des événements de l'époque où nous en sommes ici. Proust prend comme modèle sa propre mère et non sa grand'mère. Le récit commence d'ailleurs par un événement réel : le déménagement de la famille du narrateur. Or les raisons de ce changement de domicile ne sont nullement inventées : il suffit de substituer le mot *mère* pour *grand'mère*. On sait que Mme Proust a été gravement malade en 1898, et qu'en 1900 la famille du docteur Proust a quitté l'appartement du boulevard Malesherbes, en plein centre de Paris, pour s'installer rue de Courcelles à l'angle de la rue de Monceau. Dans le roman on lit : « notre nouveau quartier paraissait aussi calme que le boulevard [Malesherbes] sur lequel nous avions donné jusque-là était bruyant », ce qui était le cas en 1900. Et l'autre motif pour l'installation dans le nouveau quartier, Proust le dit dans le roman : « nous étions venus y habiter parce que ma [mère] ne se portant pas très bien, raison que nous nous étions gardés de lui donner, avait besoin d'un air plus pur » [82].

A Louisa de Mornand il écrit : « Vous pouvez deviner dans quelle détresse je me trouve vous qui m'avez vu toujours les oreilles et le cœur aux écoutes vers la chambre de Maman où sous tous les prétextes je retournais sans cesse l'embrasser encore. Et maintenant la chambre est vide et mon cœur et ma vie. » [83] A Mme de Noailles : « Elle meurt à cinquante-six ans, en paraissant trente depuis que la maladie l'avait maigrie et surtout depuis que la mort lui a rendu sa jeunesse d'avant ses chagrins, elle n'avait pas un cheveu blanc. » [84] A Montesquiou il confie : « Ma vie a désormais perdu son seul but, sa

seule douceur, son seul amour, sa seule consolation. J'ai perdu celle dont la vigilance incessante m'apportait en paix, en tendresse le seul miel de ma vie que je goûte encore par moments avec horreur dans ce silence qu'elle savait faire régner si profond toute la journée autour de mon sommeil et que l'habitude des domestiques qu'elle avait formés fait encore survivre, inerte, à son activité finie. » [85] Il a des obsessions : « je peux croire qu'elle a su qu'elle me quittait et qu'elle n'a pu me faire des recommandations qu'il était peut'être angoissant pour elle de taire. » [86] Il a des rêves : « [...] depuis quelques jours je redors un peu. Alors dans le sommeil l'intelligence n'est plus là pour écarter un souvenir trop angoissant pour un instant, pour doser la douleur, la mêler de douceur ; alors je suis sans défense aux impressions les plus atroces. » [87] Il a des scrupules d'avoir fait tant de souci à sa mère par sa mauvaise santé : « Hélas c'est ce souci qui ajoutait à ses tristesses, qui me ronge maintenant de remords et m'empêche de trouver une seconde de douceur dans le souvenir de mes heures de tendresse que je ne peux même pas dire qui est incessant, car c'est en lui que je respire, que je pense, il est seul autour de moi. » [88] A un autre il dit : « [...] j'ai fait trop de chagrin à Maman en étant toujours malade, pour pouvoir penser à elle sans une angoisse et un remords affreux. » Et il explique à ce sujet : « J'ai empoisonné sa vie et j'ai rendu les heures de sa mort plus atroces si elle les a connues par l'anxiété de me laisser seul et si désarmé dans la vie. » [89]

Après deux mois d'abattement, Proust se décide à entrer dans un sanatorium où il se fera soigner, croyant que cela « aurait fait plaisir à Maman ». Le jour où il doit entrer pour trois mois dans la clinique du docteur Déjerine, où on a retenu une chambre pour lui, il prie Mme Straus de faire venir en consultation le docteur Sollier pour savoir si ce dernier veut bien s'occuper de lui rue de Courcelles sans isolement. Sollier vient le voir et le persuade d'entrer immédiatement dans son sanatorium pour les maladies nerveuses à Boulogne-sur-Seine. Proust y restera six semaines environ, mais il n'est pas satisfait du traitement. Il racontera plus tard un incident de ce séjour en citant une remarque de Sollier qui aurait dit de Bergson, après l'avoir lu : « quel esprit confus et

borné ! » Et Proust d'ajouter : « Et cela n'a pas ajouté au succès du traitement thérapeutique. » [90] Peut-être est-ce une réminiscence du mot de Sollier qui fait déconseiller au narrateur par Bergotte de se faire soigner par Cottard : « Cottard vous ennuiera et rien que l'ennui empêchera son traitement d'être efficace. » [91]

Mais ce séjour a son importance. Car Proust en a tiré deux petits épisodes pour le *Temps retrouvé*. A vrai dire, ces « épisodes » n'occupent que peu de lignes dans le texte, mais ils ont un emploi comme élément de la structure du roman. Car Proust les introduit afin de permettre au narrateur d'indiquer un laps de temps au cours duquel il a eu le temps de vieillir. Il a « tout à fait renoncé au projet d'écrire » au cours de « longues années » qu'il est censé avoir passées à « se soigner, loin de Paris, dans une maison de santé. » [92] C'est un « truc de romancier » qui introduit le retour du narrateur à Paris et la description des premières transformations que la guerre de 1914 a fait subir à la ville et à ses habitants. Un second épisode a le même emploi : « La nouvelle maison de santé dans laquelle je me retirai ne me guérit pas plus que la première ; et beaucoup d'années passèrent avant que je la quittasse. » [93] Ce second épisode, au commencement de *Matinée chez la princesse de Guermantes*, introduit le second retour à Paris du narrateur, explique son découragement pendant le trajet en chemin de fer qui le ramène de nouveau à Paris, et prépare les scènes qui amènent le dénouement.

La mort de sa mère rompt le cours de la vie de Proust, l'oblige à songer à son avenir, à la réalisation de ses dons. Il lui faudra un certain temps pour se ressaisir, reprendre goût à vivre et se remettre à travailler.

Je tiens à exprimer ici ma gratitude à toutes les personnes qui ont été assez aimables et généreuses pour me communiquer des autographes ou des photocopies, des documents ou des renseignements, ou une aide quelconque dans ma tâche. Parmi ces personnes je voudrais nommer spécialement, en m'excusant si j'en oublie d'autres : S.A. le prince Sadruddin Aga Kahn, M. Georges Alphandéry, M. Lucien Archinard, M. Pierre Baignères,

M. Geraldo Baligioni, M. Philippe Barrès, Mme Fernande Bassan, Mme Paul Bazin, M. Eric R. Bennett, M. le Dr Denys Berge, M. Alain Bonnerot, M. Claude Blaizot, M. Henri Bonnet, M. André Bourin, M. le prince de Brancovan, Mme la princesse de Brancovan, M. Paul de Brantes, Mme Alain Brasseur, M. Gérard Brunet, M. Michel Castaing, Mme Catherine Cleynen, M. R. Compère, M. et Mme François Corre-Macquin, Mme Françoise de Cossette, M. Charles de Croisset, Mrs. Mina Curtiss, Mme Ilse Curtius, Mme Delaroche-Vernet Henraux, Mme Abel Desjardins, M. et Mme Deville, M. et Mme Michel Drucker, M. Jean Dupin, Son Excellence M. Pierre Dupont, M. Guy Dupré, M. Emmanuel Fauré-Fremiet, Mme Philippe Fauré-Fremiet, M. le marquis de Flers, Mme la comtesse Jean de Fleury, Mme Michèle Foster, M. Paul Gaeng, M. Henri Gal, M. le comte Gautier-Vignal, M. Jean Gimpel, M. Lucien Goldschmidt, Mme Beverly Gordey, M. Alain de Gourcuff, M. Fernand Gregh, Mme Geneviève Gregh, Mme Grunebaum-Ballin, M. Claude Guérin, Mme H. C. Halberstadt-Freud, M. le Dr Helmut Hartz, M. le Dr Jean Heitz, M. Serge Houyvet, M. Jean Hugo, Mrs. Danielle Johnson-Cousin, Mme Jouanin, M. Henry R. Kahane, Dr Renée Toole Kahane, Mme Jocelyne Kolb, M. Richard Kolb, M. le baron Guillibert de la Lauzière, M. le Dr Ladislas Landowski, Mme le Dr Landowski, M. Robert Laurence, M. Bernard Lavalette, M. Paul Lavigne, Mme René Le Bret, M. et Mme Jean-Paul Léon, Mme Lesavoureux-Plekhanov, M. Louis Le Sidaner, M. Marc Loliée, M. le comte François de Lubersac, M. Bernard Malle, M. Philippe Mariau, Signora Matizia Maroni Lumbroso, M. H. Bradley Martin, M. Louis Martin-Chauffier, M. et Mme André Maurois, M. Will L. McLendon, M. Bernard Minoret, M. Pierre de Montera, Mme Janine Naert, M. Roger Nathan, M. Jean-Michel Nectoux, M. Albert Neuburger, M. le comte Anne-Jules de Noailles, M. le vicomte de Noailles, M. George Panayioutou, Mme la marquise de Pâris, M. Carl Parmenter, Mme Katherine W. K. Reeve, M. Maurice Rheims, M. Pierre Riberette, M. le comte de Ribes, Mme la marquise du Rivau de Lauris, M. Alain Rivière, M. Georges Roditi, M. et Mme Roger Lévy, M. Arnold Rosin, M. René Rousseau, M. Louis de Sadeleer, M. Lionel Salem, Mlle Colleen Sandford, M. Roland Saucier, Mme Renée de Saussine, M. Roger

— De Mme *Adrien Proust* née Weil, veuve du professeur à la Faculté de médecine, médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu, inspecteur général des services sanitaires, membre de l'Académie de médecine, commandeur de la Légion d'honneur, décédée à Paris, 45, rue de Courcelles, à l'âge de cinquante-six ans. Les obsèques auront lieu demain, à midi. On se réunira à la maison mortuaire. L'inhumation se fera au Père-Lachaise. La défunte était la mère de M. Marcel Proust, l'écrivain connu, et du docteur Robert Proust, agrégé à la Faculté de médecine [...] » Voir aussi le *Journal des Débats*, 27, p. 4, et le *Gaulois*, 27, p. 2.

179

A MADAME DE NOAILLES

[Le jeudi soir 28 septembre 1905, ou peu après] [1]

Madame,

Je vous remercie de tout mon cœur (*ne venez pas !*) je vous écrirai demain. Ce soir ma tête est trop fatiguée [2]. Je suis allé dans certaines pièces de l'appartement où le hasard fait que je n'étais pas retourné et j'ai exploré des parts inconnues de mon chagrin qui s'étend toujours plus infini au fur et à mesure que je m'y avance. Il y a certain parquet près de la chambre de Maman où l'on ne peut passer sans le faire crier, et Maman qui aussitôt l'entendait me faisait avec la bouche le petit bruit qui signifie : viens m'embrasser. Dire qu'il faudra quitter ces lieux qui ne sont si tristes que parce qu'ils ont été si heureux et qui font partie de mon cœur. Je vous écrirai demain ou après demain et suis bien triste que vous soyez souffrante !

Si M. de Noailles pouvait m'écrire ces choses sur la valeur respective de Sollier [3] et Dubois [4] et le confort de leurs installations il me rendrait bien service. Savez-vous si M. Sollier consent à soigner à domicile ? Mais ne le lui demandez pas car je suis déjà engagé avec tant d'autres ! le médecin idéal à mon gré étant toujours penché comme celui de la cathédrale de Reims sur une fiole de... [5] et nullement Vaschide ! [6]

[Sans signature]

1. Coll. M. le comte de Noailles. CG II, 108-109 (n° XX). Sur papier de grand deuil à filigrane « Waterford ». Cette lettre date apparemment du soir des obsèques de Mme Proust (note 2 ci-après) ou de peu de jours après.

2. *Le Figaro* du vendredi 29 septembre 1905, p. 2, *Le Monde et la Ville* [...] *Deuil*, par Ferrari : « — Les obsèques de Mme Adrien Proust, veuve du professeur à la Faculté de médecine, ont eu lieu hier. Le deuil était conduit par M. Marcel Proust et le docteur Robert Proust, professeur agrégé à la Faculté de médecine, fils de la défunte ; par M. G. Weil, conseiller à la Cour d'appel, son frère. Le char disparaissait sous les couronnes. Parmi les plus belles, celles du marquis d'Albuféra, de Mme Félix Faure, de Mme Gaston Thomson.

« Parmi les personnes présentes, très nombreuses :

« Les professeurs Brouardel, Berger, Pozzi, Le Dentu, Fournier, les professeurs et Mmes Dieulafoy, Jaccoud, Albarran, Richelot, Hartmann ; les docteurs et Mmes Landowski, Mathieu, Troisier, Vian, Bottentuit, Jean Félix-Guyon ; comte et comtesse M. de Noailles, comte et comtesse Adhéaume de Chevigné, marquis et marquise d'Albuféra, vicomte et vicomtesse de Grouchy, MM. et Mmes R. de Madrazo, Charles Nathan, Henri Pereire, Mmes Louis Stern, Peigné-Crémieux, Seminario, baron Robert de Rothschild, Abel Hermant, Jacques Hébrard, Reynaldo Hahn, Lucien Daudet, Lucien Fontaine, Francis de Croisset, Brunschwige, Bergson, Georges Goyau, René Peter, Emile Picot, Griolet, etc. »

3. Voir ci-dessus, la note 4 de la lettre du même à la même que je situe *vers les premiers jours d'août 1905*.

4. Voir Cor, III, p. 356, et la note 3 ; p. 438, et la note 6.

5. Emile Mâle, *L'Art religieux du XIIIe siècle en France*, 5e édition, Paris, 1923, p. 92 : « La Médecine se montre à Sens, à Laon, à Auxerre. A Reims [façade ouest, portail de droite, chambranle], à travers une fiole transparente élevée à la hauteur de l'œil, elle étudie l'urine du malade. »

6. Voir Cor, IV, p. 197, note 13.

lieu, silencieux ou le verbe haut. » Voir Cor, VII, note 17 de la lettre 148.

4. Voir la note 2 de la lettre 47 ci-dessus.

5. L'article cité prend en effet presque trois colonnes.

51

A GEORGES DE LAURIS

[Vers la fin d'avril 1908] [1]

Mon cher Georges

Tendrement merci de votre lettre. Si j'avais pu supposer que vous fussiez souffrant! Le temps me semblait long, et même les signes physiques et humbles de votre absence, comme le jaunissement des plantes dans les poemes, ne manquaient pas, Nicolas disait avec ennui « Voilà longtemps qu'on n'a vu M. de Lauris ». Mais ce longtemps n'était que relatif au souvent dont vous me gâtez avec une absurde bonté, ç'aurait été trop indélicat à moi de paraître supposer quelque chose d'extraordinaire pour que vous ne fussiez pas venu, comme si j'étais en droit de compter sur le sublime « ordinaire » que je ne dois qu'à votre munificence.

Je suis triste de penser que vous avez été souffrant, et moi je l'ai [été] extrêmement, aggravé par le déménagement d'au-dessus qui s'étant fait uniquement le matin a duré près d'un mois [2].

Je suis content que vous ayez lu du Bergson et l'ayez aimé. C'est comme si nous avions été ensemble sur une altitude. Je ne connais pas l'*Evolution Créatrice* [3] (et à cause du grand prix que j'attache à votre opinion je vais le lire immédiatement), mais j'ai assez lu de Bergson, et la parabole de sa pensée étant assez décrivable d'après sa seule génération (?) pour que, quelque *Evolution Créatrice* qui ait suivi, je ne puisse quand vous dites Bergson savoir ce que vous voulez dire. Et je crois du reste vous avoir dit la grande estime que j'ai pour lui, et même ce qui est moins intéressant quoique cela lui

donne un trait moral, la grande bonté dont il a toujours été pour moi. C'est même lui qui a analysé à l'Institut la *Bible d'Amiens* [4]. J'ai vu que Pie X avait empêché les prêtres d'aller à ses cours et de lire ses livres [5]. Cela m'a appris qu'ils les lisaient et m'a fait plaisir car je croyais qu'ils ne lisaient que la *Libre Parole* (que d'ailleurs Pie X ne leur défend pas). Je me souviens qu'une des premières choses que Sollier m'ait dites quand je suis entré dans son sanatorium c'est à propos de Bergson qu'il avait été obligé de lire, car il croit que leur domaine est le même : « Quel esprit confus et borné! » J'ai senti un sourire vincien, d'orgueil intellectuel, passer sur ma figure. Et cela n'a pas ajouté au succès du traitement psychothérapique [6].

Adieu Georges je me fatigue à vous écrire. Je n'ai rien fait en votre absence. Je compte me mettre à travailler... dans une heure. Mais c'est une expression pratique qui signifie sans doute jamais. Le Mercure de France et Fasquelle ont refusé de publier mes pastiches. Il ne faut pas le dire car je les ai offerts à Calmann Lévy qui refusera sans doute aussi [7].

Je sortais justement le soir où vous m'avez écrit. Mais je n'ai pu arriver à temps au rendez-vous. J'ai lu le nom de la jeune héroïne (de votre roman) aimablement cité par Flament, dans un article sur Mlle Dorziat [8].

Tendrement à vous

Marcel.

1. oφ Coll. M. H. Bradley Martin. *Revue de Paris*, 15 juin 1938, p. 770-771; Lauris 204-206 (n° LXIV), « 1910 ». Le papier de l'original est presque identique à celui de la lettre à Albufera que je date du 3 ou 4 juin 1908. L'allusion au « déménagement d'au-dessus » (note 2 ci-après) semble situer cette lettre *vers la fin d'avril 1908*. Cf. l'allusion aux pastiches « offerts à Calmann-Lévy » et la note 7.

2. Il s'agit du déménagement de M. Pernolet qui devait, en effet, s'effectuer le matin seulement. Voir ci-dessus, la lettre à Robert de Billy que nous datons du mercredi 1er? avril 1908.

3. *L'Evolution créatrice* d'Henri Bergson avait paru chez F. Alcan en 1907.

4. Voir Cor, IV, lettres 67, 69, 73 et 75.

5. Allusion, semble-t-il, à l'*Encyclique sur le modernisme*. *Le Journal des Débats* du 17 septembre 1907, p. 4, en publie le texte intégral. On y lit notamment : « Défense est faite aux clercs et

aux prêtres qui ont pris quelque inscription dans une Université ou Institut catholique de suivre, pour les matières qui y sont professées, les cours des Universités civiles. » Aucun ouvrage de Bergson ne sera mis à l'*Index* avant le 1er juin 1914.

6. Voir Cor, V, p. 319, note 4.

7. Voir ci-dessus, les lettres 42, 47 et 50 à Mme Gaston de Caillavet.

8. Allusion, semble-t-il, à l'article de Flament sur Gabrielle Dorziat paru dans L'*Intransigeant* du 17 avril 1908, p. 2, sous la rubrique *Le Carnet des Heures*, par Martin Gale. On y lit : « Et la frêle main balance dans les plis de la tunique vert émeraude un délicat éventail de parchemin enluminé, dans la manière d'Aubrey Beardsley, par une curieuse artiste, Mlle Léone Georges, un éventail à médaillons, où sourient des visages sous des masques blancs [...] » Il s'agit apparemment de l'héroïne du roman du destinataire qu'il publiera seulement en 1910 sous le titre de *Ginette Chatenay*. Voir Cor, VII, note 4 de la lettre 13.

52

A EMMANUEL BIBESCO

[Vers avril ou mai 1908] [1]

Cher ami

Vous m'avez dit tant de fois ce soir : « Vous devez me haïr » que j'ai fini par en conclure que vous vous trouviez haïssable, et si j'ai pu vous répondre très sincèrement : « Non je ne vous hais point » dans le sens fort de Corneille [2], c'était avec la seule restriction mentale suivante, qu'un stupide besoin de sincérité me fait vous écrire. Je me disais que quand on a été comme moi en butte à de constantes accusations de salaïsme [3], il y a de la part d'un ami manque d'une certaine délicatesse, plutôt encore intellectuelle que morale, à plaisanter avec tant d'insistance devant un inconnu sur un cas (d'ailleurs inventé de toutes pièces) de Joséphisme [4], et plus encore, comme on me l'a dit ces temps-ci et comme j'avais négligé de m'en plaindre à vous, à en faire dans le monde le thème de plaisanteries dont vous dites vous-même qu'elles me font du tort. C'est une simple

183

Cher ami

Vous m'avez dit tant de fois ce soir : « vous devez me haïr ». que j'ai fini par en conclure que vous vous trouviez haïssable, et si j'ai pu vous répondre très sincèrement : « Non je ne vous hais point » dans le sens fort de Corneille, c'était avec la seule restriction mentale suivante qu'un stupide besoin de sincérité me fait vous écrire. Je me disais que quand on a été comme moi en butte à de constantes accusations de salaïsme, il y a de la part d'un ami manque

d'une prétendue critique, ce qui me serait tout à fait égal. Vous ne valez pas la peine que je me sois fatigué à vous écrire tout cela. Mais la vérité le vaut.

Et vous m'avez prêté un sentiment idiot que je n'avais pas. Je suis resté à ce bal pour tâcher d'être présenté à Mlle de Goyon qui est la plus jolie jeune fille que j'aie jamais vue [4]. Et j'ai dû partir avant de lui être présenté. Et je ne serai sans doute plus jamais invité au bal et je ne la reverrai peut'être jamais [5]. Mais qu'elle est merveilleuse, qu'elle a l'air intelligent. Que vous êtes heureux d'être fêté de toutes ces jeunes filles, peut'être de connaître celle-là. L'avez-vous vu danser. Je ne connais rien de comparable.

Adieu être bizarre qui inspire la sympathie sans savoir fixer l'amitié.

Marcel PROUST.

1. oφ Collection University of Illinois. Le papier de l'original est de petit deuil, identique en tout point à celui d'une lettre que Proust adresse à Albufera *le 5 ou le 6 mai 1908*. Cette lettre doit dater du *vendredi soir 12 juin 1908*, soir où Proust assiste à un bal donné chez la princesse de Polignac, et auquel il est invité grâce à Mme de Chimay. Voir la note 3 ci-après; cf. les notes 2 et 5.

2. Rappelons que Mme Adrien Proust est morte le 26 septembre 1905. Il y avait donc en effet presque deux ans et neuf mois depuis sa mort.

3. La princesse Alexandre de Caraman-Chimay est nommée parmi les personnes qui ont assisté au bal donné chez la princesse Edmond de Polignac le vendredi soir 12 juin : voir le compte rendu paru dans *Le Figaro* du dimanche 14 juin 1908, p. 2.

4. Voir, à propos de Mlle de Goyon, la lettre 26 à Mme Léon Fould ci-dessus, et sa note 6.

5. Proust sera présenté à Mlle de Goyon chez la princesse Murat le lundi soir 22 juin 1908.

72

A MADAME DE CARAMAN-CHIMAY

Nuit de vendredi à samedi [12 à 13 juin 1908] [1]

[...]

Je ne veux pas laisser finir cette nuit sans vous remercier puisque c'est par vous que j'ai assisté à cette

fête merveilleuse [2] où tant de visages comiques faisaient une frise de grotesques incomparables [...] Pour une fête, ce fut une belle fête [3] [...]

1. * Cat. P. Cornuau, vente du 24 novembre 1942, p. 4, 2°, lettre autographe signée de quatre pages, fragment. Porte la date de *Nuit de vendredi à samedi*. Le sujet de cette lettre semble la situer peu après la précédente du même à la même, lettre que j'ai pu dater du *Lundi de la Pentecôte* [*8 juin 1908*] ; cette lettre daterait donc de la *nuit de vendredi à samedi 12 à 13 juin 1908*. Voir la note 2 ci-après.

2. La fête en question doit être celle dont *Le Figaro* du dimanche 14 juin 1908 donne le compte rendu. Cf. la note 3 ci-après, et les notes 3 et 4 de la lettre 71 à François de Pâris ci-dessus.

3. Ferrari décrit la fête en question en ces termes : « Vraiment merveilleux et d'une suprême élégance le bal donné avant-hier par la princesse Edmond de Polignac, l'une des maîtresses de maisons les plus accomplies, dans son hôtel de l'avenue Henri-Martin.

« Dans le jardin féeriquement illuminé de lanternes de couleurs, sonnaient de temps à autre les cors de chasse. [...] » *Le Figaro*, 14 juin 1908, p. 2.

73

A MADAME STRAUS

Lundi soir [15 juin 1908] [1]

Madame

Naturellement je ne parlerai [pas] de l'affaire. Mais peut'être ferais-je bien, pour qu'il ne dise pas que ce sont des vengeances politiques, de dire que j'ai été enchanté de l'élection de Barrès à l'Académie, que je le serais de celle de Léon Daudet, que si je trouve celle de Shlumberg absurde ce n'est pas à cause de ses opinions mais de sa bêtise — qu'il est légitime qu'il y ait à l'Académie un parti des ducs (je ne le trouve pas mais c'est mieux ainsi) mais qu'il serait excessif qu'il y eût un parti des snobs; que si être duc suffit pour être académicien, rechercher la société des ducs ne peut

pas suffire; qu'encore si Shlumberg n'était que snob et si on le nommait pour cela, mais qu'il a fait des livres et que la pensée qu'il pourrait être nommé pour ses livres a quelque chose d'offensant, enfin je dirais cela mieux, moins sérieusement, moins gentiment, en parlant de ses pieds [2], sans aucune prétention au bon goût, et presque à la bonne foi. Mais Calmette [3]?? D'autant plus que je compte proposer qu'on nomme plutôt Arthur [4]. Mais, même sérieusement et en dehors de toutes raisons politiques, il est *honteux* si l'on veut chercher dans les sciences à côté (comme s'il n'y avait pas assez d'écrivains), qu'on ne nomme pas : *ou* des savants qui soient l'honneur éclatant et incontesté de ces sciences voisines, un Boutroux, un Bergson, un Maspéro, un Bréal, un Alfred Croiset [5] et tant d'autres. *Ou* encore mieux un talent rare et peu connu dans ces mêmes sciences, que l'Académie mettrait en évidence au lieu de le consacrer, un Emile Mâle [6], un abbé Vignot [7], un abbé Huvelin [8], un Darlu [9], un Brunschwigc,[10], et tant d'autres. Et puis tout simplement Porto-Riche, Régnier, Boylesves, Hermant, Francis Jammes, Maeterlinck etc. Et si c'est le snobisme qui dicte, alors que ce soit un grand seigneur qui n'ait jamais écrit une ligne, qu'on sente bien que c'est le grand seigneur qu'on élit. Ou même un aristocrate de valeur et d'esprit, Galliffet, ou votre ami le Prince d'Arenberg [11], ou pourquoi pas Montesquiou? Mais Shlumberg m'apparaît comme une honte nationale, comme le triomphe de ce qu'il y a de plus bas et de plus sot, du savoir sans intelligence et même, chose inouïe, sans sérieux; ce savoir idiot dont le sérieux est la seule excuse est chez lui frivole. C'est aussi la bassesse devenue arrogante, la vilaine bave du reptile redressé, une vie dite de science (et en réalité d'une science qui ne comporte pas plus de compréhension et d'où ne résulte pas plus d' « élévation » que de la science du bridge), qui se couronne par le dévouement à des idées que Louis XVI trouvait surannées et Vauban barbares, et tout cela sans l'excuse d'une fidélité à des principes qu'il n'a jamais eus, à des amis qu'il a connus à soixante ans et qui ne sont pas ses amis, car ils ne peuvent que mépriser sa honteuse platitude devant eux;

et avec l'aggravation de tous les reniements et de tous les abandons. Tout cela je ne le dirai pas; mais ce sera le moteur secret, la charge de combustible et de colère qui pourra me décider à faire un article, moi qui ne peux même plus écrire une lettre tant cela me donne mal à la tête. Mais aussi la gaîté de dépeindre ce buffle des époques préhistoriques, avec ses moustaches de patriote, intimidé et rougissant devant toutes les converties des familles Haber [12] et Heine [13].

Madame, comme je dois vous ennuyer, comme je vous remercie. Voulez-vous remercier bien profondément Monsieur Reinach pour moi[.] [14].

Votre respectueux ami

Marcel PROUST.

1. oφ Coll. M. Lionel Salem. CG VI, 99-102 (n° LI); Choix 156-158 (n° 68). Le papier est de demi deuil. Cette lettre porte seulement la date du *Lundi soir*; comme elle suit de près la lettre précédente du même à la même, elle doit dater du *lundi soir 8 ou 15 juin 1908*. Voir la note 14 ci-après.

2. Fernand Gregh aussi a remarqué ce détail. Parlant d'Henry Houssaye, il dit : « bel homme comme l'avait été son père, avec sa barbe bifide et ses grands pieds dont il ne savait que faire. Je n'ai connu qu'un homme plus embarrassé des siens, c'est l'historien Schlumberger dont les pieds démesurés m'aidaient à imaginer ceux de Charlemagne. » *L'Age d'or* (1947), p. 260.

3. Calmette refusera sans doute l'article pour *Le Figaro*. Le manuscrit semble avoir disparu.

4. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*.

5. Alfred Croiset (1845-1923), professeur d'éloquence grecque à la Faculté de lettres de l'Université de Paris, doyen depuis 1898, membre de l'Institut.

6. Voir Cor, VII, 257, note 8.

7. Voir Cor, IV, 78, note 3.

8. Henri Huvelin (1838-1910), vicaire de la paroisse de Saint-Augustin.

9. Voir Cor, V, 150, note 5.

10. Voir Cor, I, note 2 de la lettre 34. Léon Brunschvicg était professeur de philosophie au lycée Henri IV de 1903 à 1909, année où il fut appelé à la Sorbonne.

11. Le prince-duc *Auguste*-Louis-Albéric d'Arenberg (1837-1924), président de la Compagnie universelle du Canal de Suez, membre de l'Académie des Beaux-Arts (1897), député du Cher (1889-1902).

12. Allusion, semble-t-il, à Mme Octave de Béhague, née Laure-Fanny-Sophie de Haber, et à ses deux filles : comtesse, puis mar-

quise Jean de Ganay, née *Berthe*-Marie-Julie-Pamphile de Béhague (1868-1940), et la comtesse René de Béarn, née Martine de Béhague (1870-1939). Voir Cor, II, 216, note 9.

13. Allusion, semble-t-il, à la princesse de Monaco, née Alice Furtado-Heine (voir Cor, I, note 8 de la lettre 188) et à la duchesse d'Elchingen, née *Paule*-Marguerite-Laure-Juliette-Adélaïde Furtado (1847-1903), fille adoptive de Cécile veuve Heine. Gotha 1919, p. 379.

14. Cf. la lettre du même à la même datée du *6 juin 1908* ci-dessus, où Proust demande à la destinataire d'obtenir des renseignements de Reinach.

74

A LOUIS D'ALBUFERA

Lundi soir [15 juin 1908] [1]
mais ne sera mis à la poste que Mardi soir

Mon cher Louis

Je t'écris ce petit mot sous l'empire d'un scrupule tardif qui me vient, celui d'avoir peut'être menti sans le vouloir. Je t'ai parlé du dîner Bibesco comme y étant invité. En effet Bibesco m'y avait invité, et j'avais refusé. Et dans ma pensée j'étais si résolu à n'y pas aller que je n'[ai] plus songé à l'invitation elle-même. Mais en y repensant maintenant, il me semble qu'Emmanuel ne l'a guère renouvelée, qu'il s'est plutôt excusé d'avoir trop insisté etc. et je me demande si pour une raison ou une autre il ne serait pas possible qu'il eût désiré que je ne vienne pas. En y réfléchissant c'est probable. D'ailleurs, je te répète je songeais si peu à y aller, que je suis sorti la veille pour aller te voir. Ce qui m'interdisait de sortir le lendemain. Et j'ai eu raison, car le plus grand plaisir que j'y aurais eu c'est de te voir, et je t'ai vu mieux et plus librement chez toi. Il est d'ailleurs possible qu'Emmanuel désirait que je vienne. En tous cas il m'invite tellement souvent et gentiment, et toujours en invitant les gens que je désire, que si cette fois il ne désirait pas m'avoir, il est bien stupide

de m'avoir invité. En tous cas, comme depuis que tu me connais, tu n'as pas encore compris que je dis exactement ce que je pense et que mes paroles n'ont jamais d'intention cachée, j'ai peur que tu t'imagines que cette lettre (dont le seul but est de te dire : « je n'étais peut'être pas invité » pour ne pas avoir l'air de faire l'homme invité quand tu ne l'es pas) a pour but de dire que je regrette de ne pas aller au dîner Bibesco etc. Pour t'ôter cette idée, je ne la ferai mettre à la poste que quand le dîner aura eu lieu!

Ecris-moi quand tu reviendras de tes manœuvres et si tu passeras à ce moment-là encore quelques jours à Paris. Tu ne veux pas venir à Dinard [2]?

Tout à toi

Marcel PROUST.

1. * Cette lettre ne porte que la date du *Lundi soir*. Comme le tampon du destinataire indique : « Reçu 17 juin 1908 rep. 2 cart. post. », elle doit dater du *lundi soir 15 juin 1908*.

2. C'est André de Fouquières qui avait suggéré à Proust d'aller à Dinard, où il pourrait bien travailler. Voir la lettre 82 ci-après.

75

A PIERRE LAVALLÉE

[Peu après le 19 juin 1908] [1]

Mon cher Pierre

Je suis anéanti par la triste lettre noire que je viens de recevoir. Je ne pouvais soupçonner cet affreux malheur [2]. Toute la tendresse des anciens jours me remonte au cœur pour pleurer avec toi cette mère admirable, si belle, si intelligente, si bonne, si ferme, si douce, dont je garderai toujours le souvenir imposant et vénéré.

Cher ami je connais ton malheur, c'est le mien. Je sais qu'il dure [toute] [3] la vie. Mais je sais aussi que les tendres paroles d'un ami sincère qui a connu celle qu'on pleure sont douces et j'ai voulu te les dire bien tendre-

Janvier.
Proust revoit Lucien Daudet, qui lui donne une photographie prise en août 1909.
25 janvier.
Les horloges pneumatiques et les ascenseurs de Paris sont arrêtés par suite des inondations. A la Comédie Française, à défaut de l'éclairage ordinaire, on joue avec une rampe à l'acétylène et l'on ne baisse pas le rideau.
28 janvier.
La chambre des Députés, privée de gaz et d'électricité, s'éclaire au pétrole.
La gare Saint-Lazarre, par suite de la crevaison d'un tuyau d'égout, est inondée. La rue de Rome est une rivière, le boulevard Haussmann, en dépit des barrages en ciment qu'on a élevés pour le protéger, devient un fleuve. Proust plaisante, disant qu'il sera « sans doute noyé ».
Vers la fin de janvier?
Proust sort un soir; chez Larue, il rencontre Robert de Flers et sa femme, qui lui parlent de Mme Arman de Caillavet.
13 février.
Il assiste à la répétition générale, à l'Opéra, de la *Fête chez Thérèse,* ballet avec musique de Reynaldo Hahn.
15 février.
Les procédés qu'on emploie pour sécher et désinfecter les caves de l'immeuble de Proust lui donnent des crises incessantes.
21 février.
Il se plaint des coups de marteau qui l'obligent à se droguer au véronal, à l'opium. Il a de l'albumine.
24 février.
Apprenant que sa cousine Valentine Thomson publie son premier livre, Proust consulte longuement la mère de l'auteur, sa sœur et ses amis, avant de se décider à offrir à sa cousine un joli secrétaire. Il fera relier par Marius Michel un exemplaire sur Hollande du livre.
Mars.
Il vient de lire *La Bien-Aimée,* de Thomas Hardy, qu'il trouve « une très belle chose ». Il exprime sa prédilection pour la littérature anglaise et américaine.

7 ou 8? mars.
Montesquiou vient faire visite à Proust, lui annonçant un article sur *La Fête chez Thérèse.*
18? mars.
Proust assiste à une soirée chez M. et Mme Straus où Reynaldo Hahn chante. Peut-être est-ce à cette soirée-là que Proust rencontre pour la première fois Jean Cocteau.
Premiers mois.
Il prend note de certaines expressions de Bergson, dans *Matière et Mémoire,* apparemment dans le but de s'en servir pour un passage sur le sommeil dans *Sodome et Gomorrhe. – Le Carnet de 1908,* pp. 113 et 197, note 483.
Premiers mois.
Il refait le début de son roman pour tenir compte d'une critique que Beaunier lui en a faite après avoir lu les trois cahiers de *Combray* soumis au *Figaro.*
10 ou 11 avril.
Gangnat s'étant plaint à Albufera des écarts de conduite de Louisa de Mornand, Proust se lève pour aller la voir, mais elle est sortie.
Peu avant le 22 avril.
Proust va voir Lionel Hauser, première « sortie » de jour depuis longtemps. A la suite de cette sortie, il aura des crises « terribles », et n'aura pas de repos à cause d'un pigeon installé dans sa cheminée. Il se plaint d'accidents cardiaques et d'un peu d'angine de poitrine.
24 avril.
Elections législatives. Proust se lève à onze heures du soir pour aller au *Figaro.*
Il se rend compte que l'achèvement de son long ouvrage « peut tarder encore plusieurs mois, peut'être plus ».
29 avril.
Il médite l'acquisition de copies de tableaux de maîtres par des peintres qu'il admire qui contenteraient son désir de peinture « à moins de frais que

(note 3) semblent situer cette lettre vers le printemps de 1912. Elle date vraisemblablement d'*avril 1912*.

2. *Le Figaro* du 6 février 1912, page 3, avait pourtant annoncé, sous la rubrique *Le Monde et la ville*, par E. Delaroche (Mme Estradère) : « Nous apprenons, de Florence, la mort de Mme Placci, née Ruiz de Villegas, décédée le 1er février, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Cette mort met en deuil les familles Placci, de Ybarrondo, Sancholle-Henraux. »

3. Allusion aux renseignements demandés dans la lettre 2 du même au même ci-dessus.

4. Lettre perdue.

5. *hay fever* : fièvre des foins, en anglais.

6. Voir à ce sujet la lettre 2 du même au même ci-dessus.

52

A ROBERT DREYFUS

[Le 14 ou le 15 avril 1912][1]

Cher Robert

Un mot pendant une crise pour te dire que je pense souvent à toi, à ta mère, à ton pauvre frère[2], et que chaque fois que je vais au *Figaro* (ce qui n'arrive plus que bien rarement mais qui est cependant la seule sortie que j'aie faite depuis l'été dernier) je demande toujours si tu es là. Mais tu es venu dans l'après-midi. Du moins c'est ce qu'on me dit.

Je suis ravi de voir comme ton livre sur la *Revue* continue à retentir (et je suis persuadé que ce n'est qu'un commencement). J'ai lu deux fois la *Revue Hebdomadaire*. La première fois j'y ai trouvé une jolie conférence de Beaunier et il parlait de ton livre[3]. La seconde fois j'y ai trouvé une conférence, pas jolie du tout, de Deschamps[4]. Mais comme il y parlait de toi, je me suis tout d'un coup senti[5] passer pour lui de l'horreur à la bienveillance, comme mes parents quand ils apprenaient que quelqu'un avait dit du bien de moi[6].

Surtout ne me réponds pas. Je savais bien que tu devinais bien que je pensais à toi sans que je t'écrive mais c'est bon à dire aussi de temps en temps. Seulement je serais désolé que tu perdes une minute pour me répondre à ce qui n'est pas une lettre. Quand je te lis c'est comme si tu m'écrivais puisque tu t'adresses à moi comme aux autres. Et comme je me figure que je te goûte mieux que les autres, il me semble que tu me parles davantage qu'aux autres (je ne sais pas si on dit davantage que).

Adieu et tendrement

Marcel.

J'ai la plus grande *admiration* pour Bonnard. Mais je commence à me demander qu'est-ce que c'est que cette conspiration de tous à nous annoncer une restauration de la Religion, et comme voulue par la Science[7]. Réellement le *Journal des Débats* a toujours l'air de trouver que le nombre élevé des gens qui font leurs Pâques vient de la philosophie de Bergson[8]. Quel ennui d'être malade et de ne pouvoir « tenir une plume »!

1. φ Coll. B.N. CG IV, 258-259 (n° LIV), texte tronqué. L'enveloppe porte l'adresse : *Monsieur Robert Dreyfus / 154 Boulevard Malesherbes / Paris*, et le cachet postal : *PARIS R.P. DÉPART 15 avril N 12*. Cette lettre a dû être écrite *le 14 ou le 15 avril 1912*. Cf. les notes 7 et 8 ci-après.

2. Henri Dreyfus, décédé au mois de novembre 1910. Voir Cor, IX, 69, note 2, et Cor, X, lettre 98 et sa note 4.

3. La *Revue hebdomadaire*, 16 mars 1912, pages 346 à 375, *La Mode sous le deuxième empire*, par André Beaunier, conférence prononcée à la Société des Conférences le vendredi 8 mars 1912. Parlant du « règne de la crinoline », l'auteur dit : « Il y eut de l'opposition. Les partisans de la jupe tombante et plate ne renoncèrent pas tout de suite à protester. Le théâtre, qui en a vu bien d'autres, fut la tribune de leurs revendications. Et nous pouvons, là-dessus, consulter la charmante *Petite histoire de la Revue de fin d'année* de M. Robert Dreyfus. » *Loc. cit.*, p. 353; voir aussi page 369.

4. La *Revue hebdomadaire*, 6 avril 1912, pages 33 à 58, *Le Boulevard*, par Gaston Deschamps. Rien n'indique qu'il s'agit d'une conférence, mais cet article suit immédiatement la dernière des dix conférences de Jules Lemaitre sur Chateaubriand. Deschamps écrit : « L'auteur d'une récente étude sur les *Revues de fin d'année*, M. Robert Dreyfus, a fait un rapprochement bien curieux » et il donne de longues citations tirées du livre de Dreyfus, l'appelant « l'ingénieux commentateur à qui j'emprunte cette citation ». *Loc. cit.*, pages 52 et 53. – Charles-Pierre-*Gaston* Deschamps (1861-1931) prit la succession d'Anatole

France comme critique littéraire du *Temps*, de 1893 à 1911. Montfort l'avait qualifié de « vrai poète » (*Les Marges*, avril 1907), allant jusqu'à dire que « son nom s'inscrira à côté des plus hauts du siècle, près de Vigny, de Lamartine et de Victor Hugo ». Plus tard, cependant, on lit dans la même revue, sur Deschamps : « Sa niaiserie singulière lui avait valu... une sorte de célébrité. » (*Les Marges*, VIII, p. 122, octobre 1911). – Cf. Cor, X, lettre 69 et sa note 12.

5. Ms : *senti*, mot ajouté en interligne.

6. Proust semble faire allusion ici à un épisode d'*A l'ombre des jeunes filles* où il tient compte de ce revirement dans l'attitude de ses parents. Il en tire un effet d'un comique inimitable : I, 573-574.

7. Allusion, semble-t-il, à l'article d'Abel Bonnard que publie *Le Figaro* du 9 avril 1912, en première page, sous le titre : *Les Forgerons*. Nous en détachons ces phrases typiques : « Tout change en nous et l'idée même que nous nous faisons de l'homme. Un rationalisme étriqué avait tout désolé. Quelques savants d'âme despotique, armés de leurs constatations, avaient banni la religion et avec elle tout ce qui l'entoure. Si ignorants que nous soyons, nous savons que la science n'a plus cette assurance excessive. [...] Regardant l'espace laissé vide par la religion et les idées morales, considérant tout ce qu'elles ont emporté de splendeur spirituelle avec elles, nous nous demandons si elles ne vont pas revenir [...]. » – Voir Cor, VI, 154, note 5.

8. Allusion sans doute à l'entrefilet anonyme paru dans le *Journal des Débats* du 9 avril 1912, en première page, sous le titre : *La semaine sainte et les églises :* « Il semble [...] qu'il y ait eu, depuis quelque temps, une diffusion et un élan du sentiment religieux, qui se manifeste dans toute sa force aux jours où les fêtes consacrées rassemblent les fidèles. Cette évolution est d'autant plus frappante que le matérialisme a trouvé partout jusqu'à la tribune de la Chambre, des appuis considérables et que, dans la presse qui se vante d'être le plus accessible aux masses populaires, il n'y cesse d'être exalté [...]. »

53

A ROBERT DE MONTESQUIOU

[Seconde quinzaine d'avril 1912] [1]

Cher Monsieur

J'ai toujours eu envie de voir Artagnan [2], comme j'ai toujours envie de vous voir. Mais comme votre délicieuse attention accroît l'une et l'autre. Et ce mot si drôle! Et ce charme mêlé de sentiment de la nature et

d'aristocratie, qu'on retrouve en chacune de vos demeures, et qui est composite et unique, en cette carte postale [3]. Ayant une aubépine – ou comme vous le dites aubépin [4], par le même souci de décence que cette fleuriste dont Madame Straus disait : « Elle est si convenable qu'elle s'appelle Cambron [5] » – vous deviez l'avoir bien plus grande que les autres. Je ne crois pas en avoir jamais vu de pareilles. Celles dont j'ai parlé n'avaient pas le quart de cette hauteur [6]. Mon exemple était tiré d'animaux plus petits [7].

L'autre jour je me suis levé, et pelisse enfilée sur une chemise suis parti pour le Vésinet. Mais l'heure s'avançant je me suis arrêté à Rueil pour voir des arbres fruitiers en fleurs [8], pris pour Bonnot et Garnier par des horticulteurs étonnés et méfiants [9]. J'ai commencé à étouffer et ai dû revenir, heureusement puisque vous étiez dans votre Bigorre.

Je ne peux assez vous redire le plaisir que m'a fait cette carte et je vous en remercie de tout cœur avec toute la vivacité d'un sentiment qui vous admire et vous aime [.]

Votre

Marcel PROUST.

1. oφ Coll. M. H. Bradley Martin. CG I, 236-237 (n° CCXV). L'allusion à la promenade de « l'autre jour » où Proust et son chauffeur ont été « pris pour Bonnot et Garnier par des horticulteurs étonnés et méfiants » semble situer leur excursion *entre le 26 mars et le 28 avril :* voir la note 9 ci-après. L'allusion aux « arbres fruitiers en fleurs » (note 8) semble indiquer que leur excursion aurait eu lieu vers la dernière partie de la même période. Cette lettre date donc vraisemblablement de la *seconde quinzaine d'avril 1912.*

2. Propriété ancestrale du destinataire, Castel d'Artagnan, par Bic-en-Bigorre (Hautes-Pyrénées). Voir Cor, IV, 92, note 9.

3. Nous ne retrouvons pas la carte postale en question.

4. Le mot *aubépin*, qui vient de l'ancien français, *aubespin*, est encore usité au XVIe siècle : cf. Ronsard, *Odes*, livre IV, 22 :

Bel aubepin, fleurissant,
Verdissant
Le long de ce beau rivage [...]

5. Un des « mots » de Mme Straus, par allusion au « mot de Cambronne ». Il existait en effet une fleuriste du nom de L. Cambron, *fleurs naturelles, 504-43*, boulevard Malesherbes, 72. – P. Hach. 1904, p. 94. – Pierre-Jacques-Étienne Cambronne (1770-1842), général français qui se distingua surtout à Iéna et dans la campagne de 1813, où il

Proust se souviendra longtemps de ce dernier article, car il le citera dans une lettre qu'il adresse à Ghéon en 1919. Voir *Lettres retrouvées*, page 126.

7. Allusion, semble-t-il, à la faveur que trouve, aux yeux de certains critiques de la *Nouvelle Revue Française*, le « roman classique », et l'hostilité qu'ils semblent avoir pour toute œuvre qui s'en écarte. Proust songe aux louanges exagérées qu'il a lues dans cette revue sur les frères Tharaud : voir Cor, X, lettre 174 et ses notes 23 et 24.

8. Allusion au passage de l'article *L'Eglise de village* que voici : « Ses *pierres tombales*, sous lesquelles la noble poussière des grands abbés lettrés du monastère, enterrés là, faisait au chœur comme un pavage spirituel, n'étaient plus elles-mêmes de la matière inerte et dure, car le temps les avait rendues douces et fait couler comme du miel hors des limites de leur propre équarrissure qu'ici elles avaient dépassé d'un flot blond, entraînant à la dérive une majuscule gothique en fleurs, et en deça desquelles, ailleurs, elles s'étaient résorbées, contractant encore l'elliptique inscription latine, introduisant un caprice de plus dans la disposition de ces caractères abrégés, rapprochant deux lettres d'un mot dont les autres avaient été démesurément distendues. » *Le Figaro*, 3 septembre 1912; *Chron.* p. 116. On retrouve la même phrase, retouchée, dans *Du côté de chez Swann*, I, 59, où les « grands abbés lettrés » figurent comme les « abbés de Combray ». On voit avec quel art Proust prépare, dans ce passage, celui du mariage de Mlle Percepied. Là le narrateur reconnaît « la dame blonde avec un grand nez » : « Cette dame ressemble à Mme de Guermantes; or la chapelle où elle suivait la messe était celle de Gilbert le Mauvais, sous *les plates tombes* de laquelle, dorées et distendues comme des alvéoles de miel, reposaient les anciens comtes de Brabant, et que je me rappelais être, à ce qu'on m'avait dit, réservée à la famille de Guermantes [...] ». *Ibid.*, page 174. Nous soulignons.

9. *Cahier d'inédits* donne à cet endroit : « sous un style vrai » au lieu d'*uni*. Nous corrigeons d'après la photocopie de l'original.

10. Ms : *1300; 1250* ajouté en surcharge.

11. Nous comptons trente-sept lignes par page dans un exemplaire de Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale, histoire d'un jeune homme*. Nouvelle édition Paris G. Charpentier et Cie, Éditeurs 13, rue de Grenelle-Saint-Germain, 1886, in-8 de 520 pages.

12. L'erreur de Proust, en écrivant ainsi le titre de cette revue, s'explique sans doute du fait qu'on y imprime, sur la couverture de la *N.R.F.* de l'époque, à l'encre noire en petites majuscules : « LA NOUVELLE », puis, en caractères deux fois plus grands, à l'encre rouge : « REVUE FRANÇAISE ».

13. On lit, dans *Cahier d'inédits :* « fier de cette idée », mauvaise leçon. Nous corrigeons d'après la photocopie de l'original.

14. *Cahier d'inédits* omet ce deuxième post-scriptum. Proust ajoute ce P.S. en tête de la première page de sa lettre. Puis, au-dessus de ce post-scriptum, il en ajoute un autre sous l'indication : *2e P.S.* En réalité, c'est le troisième post-scriptum, car il ne tient pas compte du post-scriptum ajouté après la signature à la page 8.

15. Ms : *assez*, mot ajouté en interligne.

16. Voir au sujet de ce dernier post-scriptum la note 14 ci-dessus.

128

A MADAME STRAUS

[Peu avant le 26 octobre 1912][1]

Madame

Vous m'avez écrit une lettre adorable la plus jolie et la plus gentille que j'aie jamais reçue de vous. Et je ne dis pas « la plus jolie » pour vous « encourager » à ce qu'elles soient gentilles comme on dit aux enfants qu'ils seront plus beaux s'ils sont sages, et tous ces mots qu'efface celui qu'enfant vous disiez à M. Perrin « Oui mais faut pas loucher »[2]. Si gentille que je serai même privé d'en montrer les choses irrésistiblement drôles à Reynaldo[3], parce que les choses trop gentilles je ne pourrais pas les montrer, il me semble qu'un peu de leur charme ne resterait plus pour moi, que je diviserais, qu'il n'est pas comme celui dont Hugo dit

Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier[4].

Je voudrais vous dire mille choses et je n'ai pas dormi une heure depuis quatre jours, je peux à peine écrire.

Ce que vous m'avez dit de Trianon (que ne m'avez-vous dit que vous y étiez, j'y serais venu en revenant de Cabourg comme j'étais mieux que maintenant, et comme c'est un hôtel qui ne ferme pas je ne l'aurais jamais quitté) m'a tellement donné la nostalgie de l'Automne (connaissez-vous l'admirable *Automne à Versailles* de Barrès[5], en mille fois mieux [que] ce que j'ai essayé de dire de Versailles dans les *Plaisirs et les Jours*)[6] que ce matin, malgré fièvre, insomnie, asthme, je me suis levé et vers trois heures quand j'ai senti que je pourrais me tenir debout (en quoi je me suis trompé) je vous ai fait demander par téléphone si vous étiez mieux et si vous ne viendriez pas goûter avec moi au Trianon Palace, puisque cela s'appelle ainsi. Et malheureusement il me sera impossible de me lever sans doute de quelques jours.

Ce désir d'écrire sur ce Sainte-Beuve, c'est-à-dire à la fois sur votre famille considérée comme un Arbre de Jessé dont vous êtes la fleur [7] – et aussi sur Sainte-Beuve est ancien car je me rappelle que croyant alors que mon roman paraîtrait il y a déjà trois ans, j'avais prévenu Beaunier qui comptait écrire sur Sainte-Beuve qu'il allait m'avoir dans [ses] [8] plates-bandes [9]. Mais mon roman bouche tout, et le recueil d'articles même ne peut paraître qu'après, car si je le donnais maintenant on croirait que ce livre annoncé par mes amis comme trop bien, ce n'était que ces articles [10]. Malheureusement comme le roman aura trois volumes et que Fasquelle ne voudra certainement les publier que sous trois titres différents, à intervalles de six mois, cela est bien long et vous savez que je n'ai aucune certitude de vivre le lendemain.

Et à ce propos (surtout ne croyez pas que cette « incidente » soit pour diminuer sous une apparence « dégagée » le service que je vous demande) si vous voyez prochainement Calmette que je puis si difficilement aller voir, ne pourriez-vous lui dire ceci (ce que je vais vous dire). Et d'abord il faut que vous sachiez qu'il a désiré que ce roman qui lui est dédié parût chez Fasquelle et lui fût remis par lui qui se faisait fort de le faire prendre. Il n'y a donc rien à lui demander à cet égard. Mais Calmette a beaucoup à faire, à penser. Si vous le voyez (et si cela ne vous paraît nullement gênant pour vous, sans cela il est si simple de le lui faire rappeler par quelqu'un d'autre) dites-lui que vous m'avez vu, ou que nous avons correspondu, et que je vous ai demandé de lui rappeler mon livre et de lui dire que je lui serais bien reconnaissant d'en parler à Fasquelle le plus vite possible, pour que le premier volume (où hélas votre robe rouge et souliers rouges ne seront pas, ce ne sera que dans le deuxième [11] car la Duchesse de Guermantes n'apparaît qu'un instant dans le premier volume) [12] paraisse le plus tôt possible. Sans cela je serai mort bien avant le troisième [13] (inutile de lui dire cela). Si dans l'intervalle il avait eu quelque difficulté à parler à Fasquelle, qu'il me le dise très franchement [14]. Je ne tenais pas du tout à Fasquelle et avais d'autres débouchés. Je le préfère maintenant à

cause du temps perdu, et parce que des amis à moi et à Fasquelle qui se font de moi une idée d'ailleurs exagérée lui ont je crois assez parlé de moi pour que je ne me sente pas en atmosphère inconnue [15]. Mais enfin je peux aller ailleurs, si Calmette ne tient pas à le voir en ce moment. Et surtout ce que je ne saurais trop vous dire, c'est que si vous-même, pour n'importe quelle raison préférez ne pas dire cela à Calmette (il n'y a rien à lui demander, il n'y a qu'à lui *rappeler de ne pas oublier* c'est lui qui m'a offert) [16] ne lui en dites pas un mot, je peux si simplement le lui faire dire! Madame Lemaire, bien d'autres, Reynaldo, qu'il aime beaucoup sont des truchements tout trouvés et... moi-même! Naturellement cela me fait plus plaisir que cela soit vous, parce que cela sera accompagné de vos paroles gentilles et cela me flatte extrêmement que vous parliez de moi amicalement. Mais ce plaisir d'amour-propre sentimental est tellement peu de chose auprès des joies que, pour moi-même, et sans ostentation, j'ai à me sentir en amitié avec vous qu'il ne compte presque pas. Donc si vous y voyez un inconvénient ne faites rien et ne mesurez pas l'importance de faire cela à ces longues pages que j'y consacre, par scrupule, peur de m'être mal expliqué, d'être indiscret etc. Surtout ne le voyez pas pour cela! Et d'ailleurs même si dans l'intervalle je l'ai vu, ce ne sera jamais qu'une excellente chose qu'on lui en rafraîchisse la mémoire et qu'il hâte les choses.

Pour moi mon manuscrit est prêt, recopié, corrigé etc. [17].

Ce que vous dites d'une « Conquête sur le Passé » est une preuve de plus comme vous dites que nos sensibilités étaient accordées, et je ne peux pas vous en donner une meilleure preuve qu'un des titres auquel j'ai pensé pour mon livre est pour le premier volume *le Temps perdu,* et pour le troisième *le Temps retrouvé.* Mais vous avez tort de croire que ce n'était qu'une imagination. Je vous assure que physiquement – et si vous avez lu les choses des physiologistes récents l'âge est un mal physique [18] – il est certain que vous avez cet été fait « une conquête sur le passé ». Je n'ai pas voulu à Trouville vous ennuyer des « vous avez bonne mine » dont on doit vous fatiguer, mais vous deviez bien sentir

vous-même combien vous étiez mieux. Les philosophes nous ont bien persuadé que le temps est un procédé de dénombrement qui ne correspond à rien de réel [19]. Nous le croyons, mais la superstition ancienne est si forte que nous ne pouvons pas nous évader, et il nous semble qu'à une certaine date nous sommes forcément plus vieux, comme les administrations qui trouvent qu'il doit faire chaud le 1er Avril et qu'on n'a plus besoin de calorifère. Il y a longtemps qu'on trouve cela ridicule pour l'administration et pour l'âge on ne le trouve pas. Je peux dire (et hélas il a été emporté accidentellement comme on peut l'être à tout âge) que j'ai connu peu de gens aussi jeunes que le Prince Edmond de Polignac qui avait quatre-vingts ans et qui d'ailleurs avait eu paraît-il dès sa jeunesse un visage de vieillard [20]. Hélas moi je ne peux pas faire de conquête sur le passé dans ce sens de rajeunissement durable, puisque j'ai un mal organique et grave. Mais vous Dieu merci vous avez cette terrible maladie qui s'appelle bêtement « n'avoir rien », qui persécute les nerveux dans le « bel âge » parce que chez eux tout est renversé, et qui ne leur donne que plus tard la santé, l'équilibre, les prérogatives de la jeunesse. Leur vie est comme certaines années désorbitées. D'ailleurs tout cela, par l'expérience intime de votre corps vous devez bien le sentir vous même. J'en suis si profondément convaincu que penser à vous, non pas seulement à cause de la joie que votre gentillesse me donne, mais à cause de tout le long bonheur que je prévois pour vous, est dans ma vie si triste, si diminuée, un grand sujet de consolation [21]. Tout cela est bien mal dit, en supprimant les nuances, la mise au point nécessaire, mais je suis brisé de fatigue – la mauvaise celle-là – la dangereuse – même pour la vie – et Albaret d'autre part qui décidément a chaque année la spécialité de vous apporter mes longues lettres, attend depuis tant d'heures, ayant cru me mener à Trianon et puis devant aller rue de Miromesnil. Et il doit être si tard que je vais peut'être lui dire de n'y aller que demain.

Mais j'avais tellement cru vous voir qu'il fallait que je vous écrive. Et c'est une espèce de promenade écrite, de choc en retour épistolaire de la promenade que nous n'avons pas faite, de transfert de forces, de virement,

comme la lampe électrique qui m'éclaire quand je ne peux [22] pas y faire chauffer mon lait si je suis trop souffrant pour la prendre. Mais au moins ces paroles d'avoir été vécues et agies prendront peut'être la force de vous convaincre, de vous donner des raisons d'être contente, pleine d'espoir et de foi dans la vie. Que cela me ferait du bien!

Votre respectueux ami

Marcel PROUST.

Et surtout ne dites rien à Calmette si cela vous ennuie SI PEU [23] que ce soit. Et d'ailleurs cela peut être *n'importe quand,* pourvu que *lui* se presse, ou me rende ma liberté, car je ne sais pas si j'ai beaucoup de temps devant moi---

Ma lettre est tellement longue qu'au lieu de paginer chaque page, je n'ai numéroté que les feuilles de 4. Et encore peut'être me suis-je trompé [24].

1. oφ Coll. M. Lionel Salem. CG VI, 132-138 (n° LXIX). Cette lettre doit se situer *peu de jours avant le 26 octobre 1912 :* voir la note 14 ci-après.

2. Perrin avait, d'après Robert Dreyfus, un cours de danse rue de la Victoire. (CG IV, 180, note 2.) Il s'agit peut-être d'Alexandre Perrin fils, auteur de la valse lente, 4, avenue d'Antin, et Galerie des Champs-Elysées, 55, rue de Ponthieu. - Tout-P. 1901, p. 687.

3. La lettre de Mme Straus semble avoir été perdue.

4. Victor Hugo, *Les Feuilles d'automne,* I, *Ce siècle avait deux ans,* deuxième strophe. Voir Cor, X, note 5 de la lettre 78.

5. Article de Barrès paru d'abord sous le titre *Notes de Versailles,* dans *Le Journal,* 3 novembre 1893, et repris dans *Du sang, de la Volupté et de la Mort* (1894), pp. 289 à 294.

6. *Les Plaisirs et les Jours, Les Regrets, rêveries couleur du temps,* II, *Versailles.* pp. 175-176 (édition de 1924), IV, p. 105.

7. Cf. *Le Côté de Guermantes,* II, 542-543 : « Le nom même de Guermantes recevait de tous les beaux noms éteints et d'autant plus ardemment rallumés auxquels j'apprenais seulement qu'il était attaché, une détermination nouvelle, purement poétique. Tout au plus, à l'extrémité de chaque renflement de la tige altière, pouvais-je la voir s'épanouir en quelque figure de sage roi ou d'illustre princesse, comme le père d'Henri IV ou la duchesse de Longueville. Mais comme ces faces, différentes en cela de celles des convives, n'étaient empâtées pour moi d'aucun résidu d'expérience matérielle et de médiocrité mondaine, elles restaient, en leur beau dessin et leurs changeants reflets, homogènes à ces noms, qui, à intervalles réguliers, chacun

d'une couleur différente, se détachaient de l'arbre généalogique de Guermantes, et ne troublaient d'aucune matière étrangère et opaque les bourgeons translucides, alternants et multicolores, qui, tels qu'aux antiques vitraux de Jessé les ancêtres de Jésus, fleurissaient de l'un et l'autre côté de l'arbre de verre. » Quand le narrateur avait interrogé Elstir sur la façade de l'église de Balbec, lui parlant des grandes statues de saints qui, montées sur des échasses, forment une sorte d'avenue, le peintre avait répondu : « Elle part des fonds des âges pour aboutir à Jésus-Christ, me dit-il. Ce sont d'un côté ses ancêtres selon l'esprit, de l'autre, les Rois de Juda, ses ancêtres selon la chair. » *A l'ombre des jeunes filles en fleurs,* I, 842.

8. Ms : *ces,* par lapsus. Nous corrigeons. L'édition corrige sans indiquer la correction.

9. Ce que Proust affirme est exact. Voir Cor, IX, 180.

10. Allusion au recueil d'articles dont Proust a le projet.

11. Allusion à l'épisode, dans *Le Côté de Guermantes* (II, 595-597), où la duchesse de Guermantes apprend, au moment où elle va sortir avec le duc pour dîner en ville, que Swann a une maladie mortelle. Elle porte une robe rouge, mais elle a oublié de mettre ses souliers rouges, ce qui provoque la colère du duc. C'est la fin du chapitre deuxième de *Le Côté de Guermantes,* II, tome II, pp. 595 à 597.

12. Le narrateur aperçoit pour la première fois la duchesse de Guermantes lors du mariage de Mlle Percepied à l'église de Combray. Elle fait une apparition, alors qu'elle est encore la princesse des Laumes, chez Madame de Saint-Euverte, avant la naissance du narrateur, dans *Un Amour de Swann. Du côté de chez Swann,* I, 174 à 178 et 330 à 343.

13. Cette prévision se réalisera.

14. Mme Straus parlera dans le sens souhaité par Proust, et Calmette se mettra en rapport avec Fasquelle le 26 octobre, ainsi que nous le verrons par la lettre de Calmette à Mme Straus datée « Ce 28 8bre » ci-après.

15. Proust songe apparemment ici à Louis de Robert.

16. Ms : *c'est lui qui m'a offert,* mots ajoutés en interligne.

17. Il s'agit d'un des deux exemplaires de la dactylographie que possède aujourd'hui la Bibliothèque Nationale.

18. Le docteur P.-H. Roeser, dans son ouvrage intitulé *Vieillesse et longévité* (Paris, A. Maloine, 1910), écrivait : « Ceux qui font de la vieillesse un état de maladie, dans [certaines] circonstances, sont dans le vrai, et il est nécessaire de leur donner raison, afin de ne pas paraître courir après une chimère lorsqu'on parlera de thérapeutique, ou du moins de pratiques hygiéniques destinées à modifier un état, auquel il serait déraisonnable de remédier s'il était physiologique. » *Op. cit.,* deuxième partie, *Anatomie et physiologie de la vieillesse,* page 124. - L'auteur du livre, Pierre-Henry Roeser, naquit en 1850.

19. Allusion, peut-être, à Bergson. Ce dernier, dans *L'Evolution créatrice,* écrit : « [...] ce passé qui, selon vous, fait corps avec le moment actuel de l'être vivant, la mémoire organique ne le contracte-t-elle pas tout entier dans le moment immédiatement antérieur, qui, dès lors, devient la cause unique de l'état présent? - Parler ainsi est méconnaître la différence capitale qui sépare le temps correct, le long duquel un système réel se développe, et le temps abstrait qui intervient dans nos spéculations sur les systèmes artificiels. » Et plus loin, on lit : « [...] le temps réel, envisagé comme un flux ou, en d'autres termes, comme la mobilité même de l'être, échappe ici aux prises de la connaissance scientifique. » *Op. cit.,* chapitre premier, page 23, et chapitre IV, page 364. - Voir, à propos de ce livre, Cor, VIII, 106.

20. Le prince Edmond de Polignac mourut à l'âge de soixante-sept ans. Proust se permet peut-être d'exagérer afin de renforcer son argument. Cf. Cor, I, 439, note 3.

21. Mme Straus devait en effet atteindre l'âge de soixante-seize ans. Cf. Cor, VIII, 117, note 6.

22. Ms : *veux,* dans l'édition, est une mauvaise leçon. Nous corrigeons d'après l'original.

23. Ms : mots soulignés quatre fois.

24. Proust ne s'est pas trompé. Il a numéroté chacune des quatre feuilles. Sa lettre compte seize pages.

129

A JACQUES COPEAU

102 boulevard Haussmann
Vendredi 24 [25] Octobre [1912][1]

Monsieur

Permettez-moi d'abord de vous remercier des sentiments que vous voulez bien m'exprimer. J'y attache un prix extrême; et il me semble que vous le croirez facilement, puisque j'avais avoué à Antoine Bibesco l'été dernier le plaisir qu'il me ferait en vous faisant lire quelques pages de moi, et que c'est la première fois de ma vie que je faisais semblable démarche[2]. Ceci dit vous comprendrez combien je suis ennuyé que, à cause du malentendu suivant, j'aie été cause qu'ayant beaucoup à travailler vous ayez perdu du temps à m'écrire une lettre probablement inutile.

Voici pourquoi : J'ai écrit dernièrement à Antoine

Je ne vous ai pas dit dans tout cela combien en elle-même, et à un point de vue purement utilitaire, la chose que vous avez faite m'est agréable. Mon éditeur va être ravi, et à moi-même cela me fait extrêmement plaisir [4]. Quand vous verrez Reynaldo dites-lui je vous prie si je dois mettre une carte ou envoyer « mes œuvres » à M. Hébrard.

1. φ Coll. Bibliothèque Royale de Belgique. *Lettres à Mme Scheikévitch*, pp. 47-48; CG V, 229-230 ([IV]); *Souvenirs d'un temps disparu*, p. 142. Cette lettre semble se situer *vers le mois de novembre 1913* : allusion à « cet engrenage du *Temps* » (note 2 ci-après); comme Proust dit que son éditeur « va être ravi » (note 4), cette lettre doit être *antérieure*, de toute façon, *au 9 décembre 1913*.

2. Le résultat de la démarche de la destinataire auprès d'Adrien Hébrard, grâce à laquelle *Le Temps* va publier l'interview d'Elie-Joseph Bois (12 novembre), et un entrefilet (21 novembre) : voir la note 3 de la lettre 134 à René Blum, notes 4 et 5 de la lettre 159 à Cocteau. Voir aussi la note 4 ci-après.

3. Allusion à la rencontre avec la destinataire à Cabourg au cours de l'été de 1912 : voir Cor, XI, lettres 100 et 104.

4. Proust aura-t-il entendu dire que Souday va publier un compte rendu important sur *Du côté de chez Swann?* L'article en question paraîtra dans *Le Temps* du 10 décembre 1913, comme l'on verra.

134

A RENÉ BLUM

[Le 5, 6 ou le 7 novembre 1913] [1]

Cher ami,

Bien brièvement parce que je suis très souffrant.

D'abord ayant été plus mal je n'ai pas pu entreprendre la réduction d'une partie de mon roman en une nouvelle pour vous. Et cela me semble maintenant bien tard. Si je ne le peux pas je vous enverrai à tout hasard un petit extrait au moment de l'apparition du livre [2], j'en donne du reste à d'autres journaux [3], et ne le faites que si cela vous plaît.

Mais en revanche Grasset voudrait que le *Gil Blas* dès maintenant commît à mon égard ce qu'il appelle une « Indiscrétion littéraire », il paraît que c'est une spécialité, une rubrique même si j'ai bien compris, du *Gil Blas*. Et il faudrait que cela ne tardât pas. C'est annoncer le livre en disant deux mots de l'auteur. Cela me gêne beaucoup à vous demander. – Et si cela vous ennuie ne le faites pas [4] –.

Cher ami, j'ai passé ma vie à me pendre aux basques des gens pour qu'on ne parle pas de moi (vous ne le croyez peut-être pas, mais demandez à Henry Bordeaux, à Flament, à Chaumeix à combien d'autres, à Calmette surtout) et voilà que par déférence pour mon éditeur je réclame une « Indiscrétion littéraire ». D'ailleurs il est vrai que le livre où j'ai mis le meilleur de ma pensée et ma vie même, j'attache infiniment plus d'importance à lui qu'à tout ce que j'ai fait jusqu'ici et qui n'est rien.

Si vous voulez savoir un peu ce qu'est ce livre, Cocteau, Louis de Robert, Lucien Daudet l'ont lu et peuvent vous le dire. (Surtout ne leur demandez pas de rédiger cette simple annonce.) Ce que je souhaiterais, surtout si vous dites que le livre est dédié à Calmette, c'est qu'on ne se figure pas que c'est une réunion d'articles! Mes articles du *Figaro*, je les réunirai peut-être plus tard mais ceci n'a aucun rapport.

J'ai pris un titre général : *A la Recherche du Temps Perdu*. Le premier volume (mais il vaudrait mieux ne pas dire le premier volume, car je feins qu'il soit à lui seul un petit tout, comme l'*Orme du Mail* dans *Histoire Contemporaine* [5] ou *les Déracinés* dans le *Roman de l'Énergie Nationale*) [6] s'appelle : *Du Côté de chez Swann*. Le deuxième et le troisième sont annoncés sur la couverture comme devant s'appeler, le deuxième : *Le Côté de Guermantes* et le troisième *le Temps Retrouvé*, mais peut-être le deuxième s'appellera *A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs* ou peut-être *Les Intermittences du Cœur* ou peut-être *L'adoration perpétuelle*, ou peut-être *Les Colombes poignardées*, mais inutile de dire tout cela.

C'est un livre extrêmement réel mais supporté en quelque sorte, pour imiter la mémoire involontaire (qui selon moi, bien que Bergson ne fasse pas cette distinc-

tion [7], est la seule vraie, la mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence et des yeux ne nous rendant [8] du passé que des fac-similés inexacts qui ne lui ressemblent pas plus que les tableaux des mauvais peintres ne ressemblent au printemps etc... De sorte que nous ne croyons pas la vie belle parce que nous ne nous la *rappelons* pas, mais que nous sentions une odeur ancienne soudain nous sommes enivrés! et de même nous croyons ne plus aimer les morts, mais c'est parce que nous ne nous les rappelons pas; revoyons-nous tout d'un coup un vieux gant et nous fondons en larmes) [9] par une grâce [10], un pédoncule de réminiscences.

Ainsi une partie du livre est une partie de ma vie que j'avais oubliée et que tout d'un coup je retrouve en mangeant un peu de madeleine que j'ai fait tremper dans du thé, saveur qui me ravit avant que je l'aie reconnue et identifiée pour en avoir pris jadis tous les matins; aussitôt toute ma vie d'alors ressuscite et comme je le dis dans le livre, comme dans le jeu japonais où des petits morceaux de papier trempés dans un bol d'eau deviennent personnages, fleurs, etc., tous les gens et jardins de cette époque de ma vie sont sortis d'une tasse de thé [11].

Une autre partie du livre renaît des sensations du réveil, quand on ne sait pas où on est et qu'on se croit deux ans avant dans un autre pays [12]. Mais tout cela n'est que la tige du livre. Et ce qu'elle supporte est réel, passionné, bien différent de ce que vous connaissez de moi, et, je crois, infiniment moins mauvais, ne méritant plus l'épithète de « délicat » de « fin », mais de vivant et de vrai (je vous jure que cela ne veut pas dire vérité!) –

Cher ami, si vous voyez la possibilité annoncez le livre, mais c'est très pressé (par exemple dans deux ou trois jours, ou même avant). Naturellement je ne me doutais pas que j'aurais cela à vous demander quand j'ai été l'autre soir au *Gil Blas*. Ce n'est que le surlendemain que j'ai vu Grasset. Ne croyez pas qu'il y ait duplicité de ma part et que j'aie voulu « préfacer » cela. Et si cela vous ennuie, résistez aussi énergiquement que pour les malveillances sur Maurras [13] ou la signature de l'Enquête l'autre soir [14].

Mais naturellement cela n'a nul besoin d'être signé [...]

1. * Com Par 57-63; Stratégie 48-52; Combat 77-80. La date indiquée pour cette lettre dans l'édition : « [12-13] » est erronée, car Proust y promet d'envoyer « un petit extrait au moment de l'apparition du livre » (note 2 ci-après), ce qui situe cette lettre avant la publication du livre en question. Du reste, il prie le destinataire de publier une annonce du livre : or, cette annonce paraîtra le *9 novembre 1913* (note 4). Proust doit donc écrire peu de jours avant cette date-là, et comme il demande si l'annonce peut paraître « dans deux ou trois jours, ou même avant », il écrit vraisemblablement *le 5, le 6 ou le 7 novembre 1913.*

2. Proust donnera en effet l'extrait promis. *Gil Blas* le publiera le mardi 18 novembre 1913, page 3, à la rubrique *Le Livre du Jour,* sous le titre : *Une Soirée de musique.* Il s'agit sans doute du fragment refusé par la *Revue de Paris* et *Le Figaro.*

3. Un des extraits en question, au sujet de l'amour du narrateur pour Gilberte et de son admiration pour Swann, paraîtra dans *Le Temps* du 21 novembre 1913, à la rubrique *Courrier littéraire : Gens et Choses de Lettres,* sous le titre *Du côté de chez Swann.* Voir, au sujet d'un autre de ces extraits, la note 6 de la lettre 136 à René Blum ci-après.

4. L'annonce que Proust sollicite ici va paraître dans *Gil Blas* du dimanche 9 novembre 1913 : voir à ce sujet la note 2 de la lettre suivante du même au même.

5. Roman en quatre parties d'Anatole France. Cf. Cor, II, 212.

6. Triptyque de Maurice Barrès.

7. Proust s'exprime à ce sujet dans son interview avec Élie-Joseph Bois. Voir *Textes retrouvés,* Paris, 1971, pp. 288-290. Cette question est étudiée à fond par Joyce N. Megay, dans son ouvrage *Bergson et Proust : essai de mise au point de la question de l'influence de Bergson sur Proust.* Paris, Librairie J. Vrin, 1976.

8. L'édition donne « rendent », mauvaise leçon évidente.

9. Quand le narrateur arrive à Balbec pour son second séjour, la présence de sa grand'mère morte lui est restituée par le geste qu'il fait en se baissant pour se déchausser : *Sodome et Gomorrhe,* II, 755-756, épisode qui rappelle *A l'ombre des jeunes filles en fleurs,* I, 668.

10. Mauvaise leçon, semble-t-il.

11. Voir *Du côté de chez Swann,* I, pp. 47-48.

12. *Ibid.,* I, pp. 3 à 9 et 186 à 187.

13. Allusion, semble-t-il, à l'article paru dans *Gil Blas* du 28 octobre 1913, page 2, à la rubrique *Le Palais,* par Olivier Patru, sous le titre *M. Charles Maurras amnistié malgré lui.* Blum a dû obliger l'auteur de cet article à en atténuer les termes. Olivier Patru, le nom de l'ami de Boileau, est ici le pseudonyme de César Campinchi (1882-1941), avocat à la Cour d'appel de Paris, et collaborateur à *Gil Blas.* Ann. Presse *31,* 905; Q E-V 1924, 143.

14. Il s'agit de l'enquête que *Gil Blas* commence à publier le 28 octobre 1913, en première page, sous le titre *La disgrâce de Manon,* par Jean Lévêque, enquête provoquée par une phrase d'Abel Hermant qui, dans un feuilleton dramatique, avait osé affirmer : « *Manon* est un roman médiocre. »

135

A ROBERT DE FLERS

[Le 6, le 7 ou le 8 novembre 1913] [1]

Cher Robert

Pardon de t'ennuyer encore. Mon éditeur Grasset [2] voudrait qu'on annonçât dans un écho du *Figaro* la prochaine apparition de mon livre. Comme M. Hébrard a chargé un de ses rédacteurs de m'interroger et de faire sur moi un « article d'atmosphère » je voulais attendre cela qui aurait fourni les éléments de la note mais comme je ne sais quel jour je serai assez bien pour voir ce monsieur [3], j'ai peur que cela retarde trop car il faudrait que cette note passât d'ici un jour ou deux [4].

Mon livre paraît le 14 et ceci est une « indiscrétion » littéraire (langage d'éditeur). L'ouvrage total s'appellera *à la Recherche du Temps Perdu* [;] le volume qui va paraître (dédié à Calmette) : *Du Côté de chez Swann.* Le second *Le Côté de Guermantes,* ou peut'être *A l'ombre des Jeunes Filles en fleurs* ou peut'être *les Intermittences du Cœur* [5]. Le troisième : *Le Temps Retrouvé* ou peut'être [6] *l'Adoration Perpétuelle* [7]. Ce qu'il faut dire c'est que ce ne sont nullement mes articles du *Figaro* mais un roman à la fois plein de passion et de méditation et de paysages. Surtout c'est très différent des *Plaisirs et les jours* et n'est ni « délicat », ni « fin ». Cependant une partie ressemble (mais en tellement mieux) à la *Fin de la Jalousie* [8]. Je voudrais que le long silence que j'ai gardé et qui m'a laissé inconnu quand d'autres avaient l'occasion de se faire connaître ne fît pas qu'on annonçât cela comme un livre dénué d'importance. Sans y en attacher autant que certains écrivains qui s'en exagèrent certainement la valeur, j'y ai mis toute ma pensée, tout mon cœur, ma vie même.

Si en quelques lignes tu peux annoncer ce livre tu me ferais bien grand plaisir [.]

Tout à toi

Marcel PROUST.

1. oφ Coll. M. le marquis de Flers. CG IV, 98-99 (n° V). Cette lettre se situe peu avant le 14 novembre 1913, date de publication de *Du côté de chez Swann,* car Proust annonce : « Mon livre paraît le 14 » et il demande qu'on l'annonce dans *Le Figaro* (note 4). Elle doit dater du *6, 7 ou 8 novembre 1913* (cf. la note 3).

2. Ms : le nom est ajouté en interligne.

3. Allusion à l'interview qui paraîtra dans *Le Temps* du 13 novembre 1913 sous la signature Élie-Joseph Bois. Cf. la note 4 de la lettre 136 à René Blum ci-après. – Proust écrit avant d'avoir reçu ce journaliste.

4. La note que Proust sollicite paraîtra dans *Le Figaro* du 16 novembre 1913, ainsi que l'on verra. Voir la lettre 199 à Robert Dreyfus ci-après.

5. Ms : *ou peu,* mots barrés.

6. Ms : mots barrés, illisibles.

7. Ainsi, Proust n'a pas choisi entre ces deux titres, pour indiquer le dénouement de son œuvre : *Le Temps retrouvé,* ou *l'Adoration perpétuelle.* Ce dernier titre, comme l'on sait, fait allusion à la dévotion, dans les rites de l'église catholique, qui consiste à rendre au saint sacrement un hommage ininterrompu. Les membres d'une même communauté, les fidèles d'une même paroisse ou d'un même diocèse se relayant devant lui à tour de rôle, de manière qu'il ait toujours des adorateurs. (Lar. XXe s., I, 67.) Proust fait mention de ce titre dans une lettre qu'il adresse à Gallimard au mois de *novembre 1912* : Cor, XI, lettre 146. Les deux titres continuent à figurer ensemble dans le plan de l'œuvre annoncé en 1918. Voir P, III, 1059. – Proust ignore sans doute que l'*Adoration perpétuelle* avait déjà servi de titre à un roman d'amour, par Guy de Teramond, en 1902. Voir *Le Figaro,* 17 mars 1902.

8. Comme le fait remarquer Jean-Yves Tadié, dans *La Fin de la jalousie,* Proust décrit l'évolution de l'amour, du paradis à l'enfer, comme le résumé de l'amour de Swann pour Odette. *Proust.* Paris, Belfond, 1983, p. 122, et note 1. – Cf. la note 9 de la lettre 113 ci-dessus.

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
[. . . . . .]

« C'est la poésie que vous aimiez tout en la trouvant obscure et qui commence par

Le vierge le vivace et le bel aujourd'hui [...]

Hélas " Aujourd'hui " n'est plus ni " vierge ", ni " vivace ", ni " beau "! »[41] Or, Proust retiendra tout ce passage, dans *La Fugitive,* presque mot pour mot, comme l'on sait. Il substitue un yacht à l'aéroplane, sans doute parce qu'à l'époque un yacht convient mieux pour un cadeau à une jeune fille.

Quoi qu'il en soit, la lettre à Agostinelli révèle que Proust avait acheté pour le jeune homme un « aéroplane », et vraisemblablement une automobile. L'achat de ces deux cadeaux a dû contribuer pour une bonne part aux difficultés financières dont nous voyons les traces dans ses lettres à cette époque. Dans une lettre qu'il adresse à Robert de Flers au cours de ce même mois de mai, il se dit « à peu près ruiné », et ajoute : « Si jamais quelque rubrique comme la Température, ou les chiens écrasés ou le courrier musical, ou le courrier des théâtres, ou le courrier de la Bourse, ou le courrier mondain, se trouvait sans titulaire, je serais ravi d'être le titulaire, et tu verrais que je suis capable de m'abstenir de littérature, d'être bref et pratique. »[42] Pour qu'il songe à entreprendre une telle besogne, il faut que sa situation financière soit grave. Nous verrons du reste qu'au *Figaro* on ne va pas prendre cette proposition à la légère.

La lettre à Agostinelli dont nous venons de parler marque le moment d'une crise dans l'existence de Proust. Il ne se doute pas que, le jour même où il l'écrit, le jeune homme à qui il s'adresse va trouver la mort. Il reçoit la nouvelle de l'accident par un télégramme désespéré d'Anna Agostinelli, qui lui apprend qu'Alfred, faisant un exercice de vol plané au-dessus de la Méditerranée, au large d'Antibes, est tombé et s'est noyé. C'est pour Proust un choc terrible. Mais il n'est pas libre de s'adonner entièrement à son chagrin, car l'accident est survenu un 30 mai, jour de liquidation à la Bourse. Il faut qu'il envoie Céleste chez Hauser pour prendre de quoi payer les notes des coulissiers. Il

termine sa lettre à Hauser en disant : « Et pendant ce temps-là le frère du malheureux noyé vient d'Antibes me demander de faire envoyer des scaphandriers pour retirer de l'eau son frère qui avait toutes ses économies sur lui. Or il faut les faire venir de Toulon. Ils demandent 5 000 francs. Et rien que par la liquidation je crois que l'argent que tu as réalisé pour moi sera absorbé entièrement. »[43] Il est tout bouleversé par les sanglots du frère d'Alfred.

Il va jusqu'à s'accuser de la mort de l'élève-pilote, comme le narrateur de son roman s'accusera de la mort de sa grand'mère et d'Albertine. « Hélas, écrit-il à Émile Straus, j'ai le chagrin aujourd'hui de penser que s'il ne m'avait pas rencontré et n'avait pas gagné tant d'argent par moi, il n'aurait pas eu les moyens d'apprendre l'aviation. [...] Nous avons fini par nous brouiller, et à la suite d'un procédé par trop ingrat je lui avais écrit : « Si jamais le malheur voulait que vous eussiez un accident d'aéroplane, dites bien à votre femme qu'elle ne trouvera en moi ni un protecteur, ni un ami et n'aura jamais un sou de moi. » Vous pensez bien, ajoute-t-il, que devant ce malheur, j'ai tout oublié, et d'ailleurs elle l'a si bien supposé que c'est à moi qu'elle a adressé le premier télégramme désespéré. J'avais tout fait pour l'empêcher de faire de l'aviation, mais sa femme était persuadée qu'il allait gagner un million. »[44]

Quelques jours plus tard, Anna arrive chez Proust; bien qu'il ne l'aime pas, il lui permet de s'installer momentanément chez lui. C'est l'époque où les placards pour son deuxième volume commencent à lui parvenir, mais il est trop désemparé pour s'en occuper. Ainsi, dans une lettre où il remercie Henry Bordeaux pour l'envoi de ses deux derniers livres, il s'excuse de n'avoir pu que les parcourir, en brossant le tableau de son désespoir : « [...] aux ennuis et aux chagrins qui m'accablaient depuis quelque temps est venu s'ajouter un malheur qui, comme dans le phénomène de la sursaturation a tout d'un coup " fait rentrer tout l'hiver dans mon être ". Un être que j'aimais profondément est mort à vingt-six ans noyé, j'ai dû faire chercher le corps pendant dix jours, et je ne peux plus que pleurer

reux en ce moment pour pouvoir corriger tout cela moi-même.

Je vous remercie mille fois de m'avoir envoyé cette carte si joliment écrite. J'ai été bien content aussi qu'elle représentât votre palais. C'est un des lieux du monde dont j'ai le plus rêvé et que je regrette le plus de ne pas connaître. Hélas je ne le connaîtrai sans doute jamais. Mais maintenant j'ai son portrait et j'en suis épris à distance.

Veuillez agréer cher Monsieur mes hommages respectueux et reconnaissants [.]

Marcel PROUST.

1. φ Coll. Fondazione Primoli. Prim 51-52. L'allusion à « l'escorte de *la Joconde* » (note 3 ci-après) semble situer cette lettre *peu après le 1er janvier 1914*.

2. *Du côté de chez Swann*, paru, nous l'avons vu, le 14 novembre 1913.

3. Allusion à la fameuse toile de Léonard de Vinci, qui avait disparu du musée du Louvre, on l'a vu, le 21 août 1911. On l'avait retrouvée à Florence le 12 décembre 1913, et rendue au Louvre le 31 décembre. Le comte Primoli fait peut-être allusion aux vers de Montesquiou qui paraissent en première page du *Gil Blas* du 1er janvier 1914, parmi un ensemble d'articles consacrés au *Retour de la Joconde*. Ces vers, dédiés « A la Comtesse René de Béarn », sont intitulés *Conclusion*. A la huitième strophe, on lit :
[...] *Exigeant qu'un bruit de lyre*
La soutînt au cours du trajet.

4. Voir à ce sujet Cor. XII, lettre 192 et sa note 4.

7

A PIERRE VIGNOT

[Janvier 1914] [1]

A Monsieur l'Abbé Vignot

Cher Monsieur l'Abbé

Je n'aurais pas voulu vous adresser ce livre avant le nouveau tirage [2] [.] Un peu des fautes qui vous eussent exaspéré a disparu.

Votre respectueux admirateur [3]

Marcel PROUST.

1. φ Envoi autographe d'un exemplaire de *Du côté de chez Swann*. Comme Proust indique qu'il s'agit d'un « nouveau tirage » (note 2 ci-après), il doit l'envoyer au mois de *janvier 1914*. Cat. Édouard Loewy, n° 128 (Printemps 1953), n° 258, avec fac-similé.

2. Le catalogue indique que la couverture de l'exemplaire porte la mention « Deuxième édition ». Les pages de l'exemplaire n'ont pas été coupées. Voir Cor. XII, lettre 192 et sa note 4.

3. Voir, au sujet du destinataire, Cor. IV, 78, note 3.

8

A HENRI GHEON

[Le mardi soir 6 janvier 1914] [1]

Monsieur,

Vous me dites que votre lettre est « mal écrite » [2]. Nous ne sommes pas du même avis. Je l'ai trouvée admirable. Elle m'empêche de regretter tout à fait la mienne grâce à laquelle je découvre une si grande âme et que déjà je me sens aimer. Et pourtant elle me la fait regretter un peu. Pour la première fois de ma vie que j'ai eu, dans une correspondance, le mauvais goût de faire état d'une lettre flatteuse que j'avais reçue, de « montrer un certificat » [3], il se trouve que je l'ai fait devant l'homme par qui, – depuis ce matin, depuis que j'ai reçu votre lettre – il m['est] le plus cruel d'être mal jugé.

Quant à votre article (puisque vous voulez bien penser à ce que j'ai pu éprouver), ne le regrettez nullement. Car il m'a valu votre lettre. Elle m'a rendu beaucoup plus heureux que n'aurait fait l'article le plus flatteur qui eût été malgré tout moins explicite. Elle m'assure de votre estime privée; (j'entends au point de vue littéraire) et j'y tiens plus qu'à un éloge public.

Je suis d'ailleurs impardonnable de n'avoir pas trouvé votre article élogieux. Ce n'est pas la peine, vraiment, de lire toujours si bien vos critiques (quand il ne s'agit pas de moi) que de quoi qu'on parle je peux me

referer à un jugement de vous. Le nom de Mallarmé apparaît dans la dernière *N.R.F.* cité par M. Thibaudet [4] et aussitôt je me rappelle ce que vous avez dit de lui, les vers parfaits dignes de rester avec ceux de Ronsard [5]. On joue *Parsifal* et je me souviens de ce que vous en avez dit [6] et ainsi de tout.

Mais tout le monde ne lit pas comme moi, et j'ai lu l'autre jour comme tout le monde. Or tout le monde (ou du moins des gens qui m'ont adressé des « condoléances ») ont cru à un « éreintement ». On a retenu que j'avais fait « tout le contraire d'une œuvre d'art » [7], sa phrase « n'est rien » [8], « surmontons notre agacement » [9] etc. Mais moi je ne me rappelle que de tout autres paroles que vous avez eues à la fin de votre article [10] et qui me sont soudain devenues très chères depuis que j'ai reçu votre lettre [11]. Vous voulez bien me dire, avec une grande délicatesse, que ce n'était pas par bonté que vous aviez écrit ces mots là. C'est du moins par bonté que vous avez pris la peine de m'écrire cette lettre. Jamais peine ne fut moins perdue, temps jamais moins perdu. Et je vous remercie de tout mon cœur [.]

Votre bien reconnaissant

Marcel PROUST.

Permettez-moi de vous signaler dans la citation que vous avez faite de mon livre une faute qui n'est pas de moi [12]. Vous avez écrit : « semblait avoir givré à même la verrière, de son trouble grésil comme d'une vitre etc. » Or si je me rappelle bien il y a après le mot « verrière » les mots « qu'elle boursouflait » et « comme une vitre » [13]. Je vous dis cela parce que depuis qu'un critique a appelé « fautes de français, faites d'ignorance », les innombrables fautes d'impression dont fourmille mon livre [14], beaucoup d'autres me reprochent de ne pas connaître la syntaxe etc. Or cette fois-ci je crois que la faute n'est même pas imputable à mon éditeur, mais vous avez oublié les mots « qu'elle boursouflait » et ajouté le « d' ». Mais d'ailleurs cela n'a aucune importance car maintenant que les journalistes ont adopté le cliché « ignorance de la syntaxe » je pourrais glisser dans un ouvrage une page du *Siècle de Louis XIV* [15] qu'elle révolterait leur purisme. Au moins,

ce reproche-là, les fautes d'impression l'expliquent. Tandis que les éloges et les blâmes que je reçois pour avoir « déclaré que je voulais faire passer dans un roman la philosophie de M. Bergson » [16] me laissent aussi stupéfait que quelqu'un chez qui on apporte, à la suite d'une farce, vingt paquets qu'il n'a jamais commandés [17]. Jamais je n'ai eu une idée pareille! Et comme je vois une annonce du livre (probablement envoyée et rédigée par mon éditeur) où ce même noble dessein m'est prêté [18], je vous demande de croire, si vous l'avez lue aussi que jamais je n'eus une intention aussi saugrenue. J'ai assez à faire avec ce que j'ai senti, et à tâcher de le convertir – dans la mesure où la lumière et les forces m'ont été données – en idées claires, sans chercher à mettre en roman la philosophie de M. Bergson!

Merci encore de tout mon cœur; et surtout ne me répondez pas!

MP.

1. oφ Coll. Corre-Maquin. Et. pr. III, 195-198. L'enveloppe porte le cachet postal : « PARIS R. D'AMSTERDAM 7-1 14 ». Cette lettre daterait vraisemblablement du *mardi soir 6 janvier 1914*.

2. Les lettres de Ghéon ne nous sont pas parvenues.

3. Allusion à la lettre de Francis Jammes sur *Swann*, que Proust cite dans sa lettre précédente au même.

4. Allusion à l'article d'Albert Thibaudet paru dans la *Nouvelle Revue Française*, n° LXI (1er janvier 1914), pp. 105-124, sous le titre *Le Cinquantenaire d'Alfred de Vigny*. Le critique parle ainsi de Vigny : « Il fut, comme Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, le héros de la sombre aventure que *Stello* a représentée sous les traits de Gilbert, de Chatterton, d'André Chénier. Et comme aux enfants qui méritent des louanges lorsqu'ils dorment bien, il faut peut-être savoir gré aux pompes officielles du goût très fin qu'elles marquèrent en ignorant ce cinquantenaire, en laissant Vigny à sa solitude et à la nôtre. » *Loc. cit*, p. 106.

5. Allusion à l'article d'Henri Ghéon, paru dans la *Nouvelle Revue Française*, n° L (1er février 1913), pp. 290-304, sous le titre « *La Poésie : Une édition complète des Poésies de Mallarmé* [...]. » Il s'agit de la phrase que voici : « A défaut de ce Mallarmé idéal qui réaliserait toutes les virtualités du nôtre, le nôtre nous suffit, à prendre son œuvre à la lettre, sans mysticisme, strictement, et le *Salut* qu'il portait haut à un banquet, devant des poètes plus jeunes, sonnera éternellement sur des lèvres françaises, comme la plus belle ode de Ronsard. » *Loc. cit.*, page 296.

6. On venait de donner, à l'Opéra, le 1er janvier, la répétition générale, et le 4, la première représentation de *Parsifal*, drame sacré en

trois actes de Richard Wagner, version française d'Alfred Ernst. *Comoedia*, 1er, 2, 4 janvier 1914; Ann. théâtre, 40, pp. 1 et 4. – Proust confond ici, semble-t-il, se souvenant sans doute de ce que Ghéon a dit de *Tristan*, et non de *Parsifal*, dans un article paru dans la *Nouvelle Revue Française* de février 1912 (n° XXXVIII, pp. 308-309) à propos de la *Bérénice* d'Albéric Magnard.

7. Citation du compte rendu de *Swann* par le destinataire. Voir la note 10 de la lettre précédente du même au même.

8. Voir la note 24 de la lettre précédente du même au même.

9. « Surmontons notre agacement; même ce qui nous agace est sincère. » *Loc. cit.*, page 143.

10. Ms : *à*, mot en surcharge sur un autre mot, barré; *la fin de votre*, mots ajoutés en interligne.

11. Voir à ce sujet la fin de la lettre précédente du même au même et sa note 29.

12. Voir à ce sujet la note 9 de la lettre précédente du même au même.

13. C'est exact : Ghéon a ajouté une virgule après le mot « verrière », et a omis les mots « qu'elle boursouflait »; il ajoute *d'* avant « une vitre ».

14. Allusion à l'article de Paul Souday. Voir Cor. XII, lettre 191.

15. Certains critiques considèrent *Le Siècle de Louis XIV* comme le chef-d'œuvre de Voltaire.

16. *L'Intransigeant* du 28 décembre 1913 publie en page 2, sous le titre " *Du côté de chez Swann : une « manière » nouvelle,* " une notice qui parle ainsi de l'auteur : « [...] Quand il a une explication à donner, il ne voit aucune raison de se priver de la développer. Il le fait toujours d'une façon originale et minutieusement précise. Ses descriptions de caractères participent des derniers progrès de la psychologie expérimentale et pourraient servir d'exemples aux remarques de *Matière et Mémoire*, de Bergson. Cette assimilation est nouvelle dans le roman. » Cette notice fait partie des coupures de journaux que Proust avait reçues de l'*Argus de la Presse*, et qu'on a retrouvées chez lui après sa mort. Il a sans doute lu également l'article de Gaston Rageot paru dans la *Revue de Paris* du 1er janvier 1914, aux pages 185-186, à la rubrique *Romans de fin d'année*. Rageot écrit : « [...] on ne voit pas sans admiration M. Marcel Proust, auteur de *Du côté de chez Swan [sic]*, consacrer tant de talent, de finesse, de poésie, de temps, tant d'élégance et de souplesse de style, tant de pages aussi à des analyses dont je doute pourtant que le limpide génie qui les a mises à la mode reconnaîtrait volontiers la paternité. Marcel Proust est une âme exquise : il ne s'aurait *[sic]* s'étudier sans découvrir en lui des trésors de délicatesse. Il a raison d'y consacrer une des plus pénétrantes intelligences qui soient : il a raison, en le faisant de chercher de hauts modèles. Puisqu'il se recommande de la pensée bergsonienne, que n'emprunte-t-il d'abord au philosophe qu'il veut honorer un peu de la lumière et de la sobriété qui ont fait rayonner la doctrine mystérieuse ? » – Gaston Rageot (1873-1942), ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, critique littéraire, né à Alençon.

C'est lui qui avait pris la place de Proust comme critique littéraire à la *Renaissance latine*.

17. C'est le genre de farces qu'on attribuait à Antoine Bibesco.

18. Allusion, semble-t-il, à la notice dont un extrait est reproduit dans le *Mercure de France* du 16 décembre 1913, tome CVI, parmi les pages de publicité, où on lit :
« BERNARD GRASSET, Éditeur, 61, rue des Saints-Pères, PARIS
« Collection de romans in-18 jésus à 3 fr. 50 le volume
« MARCEL PROUST
« DU COTÉ DE CHEZ SWANN
« Sous ce titre plein de mystère, M. Marcel Proust publie l'épisode initial d'un roman qui n'intéressera pas moins le philosophe que le lettré. Une telle œuvre est l'illustration la plus émouvante des théories fameuses de Bergson. « C'est le roman de l'*intuition* et M. Marcel Proust est le *réaliste de l'âme.* »
– Voici le texte intégral de la notice publicitaire en question, que nous communique M. Claude Guérin, de la librairie Giraud-Badin : « Vient de paraître chez Bernard Grasset, éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris. « *A la recherche du temps perdu : Du côté de chez Swann*, par M. Marcel Proust, 1 vol. in 18. . . . . 3 50.
« Sous ce titre plein de mystère, M. Marcel Proust vient de publier l'épisode initial d'un roman qui n'intéressera pas moins le philosophe que l'artiste. Une telle œuvre est l'illustration littéraire la plus émouvante des théories fameuses de M. Bergson et de la philosophie nouvelle.
« Balzac a écrit la *Recherche de l'Absolu*; M. Marcel Proust désespérant d'atteindre un autre objet que les impressions laissées par les choses sur notre âme, s'est tourné vers le passé, ce « temps perdu » dont le présent est fait et qui est gros de l'avenir. Curieux de la vie, non point comme un observateur qui l'aborde du dehors, c'est à travers l'image que le réel dépose dans les profondeurs de l'inconscient et des souvenirs émotifs qu'il perçoit la variété du monde. M. Marcel Proust est le *réaliste de l'âme*. Son analyse intuitive va plus avant que nulle autre dans la sensibilité des êtres et son style a de merveilleuses souplesses pour traduire ce qu'il a de fugitif, d'évanouissant dans ces impressions sous-jacentes qui forment comme le tissu de notre vie.
« La musique seule nous semblait jusqu'ici apte à suggérer de façon si subtile les émotions dans leur naturel écoulement. Aussi bien l'aventure de Swann qui aime Odette de Crécy et dont l'amour se change en une passion inquiète, ombrageuse et maladive, accompagnée de tous les mouvements de la jalousie la plus atroce, nous émeut comme un chant angoissé qui livre tout le dedans des âmes. Toute une vie se déroule dans son détail innombrable et précis qui étreint, déroute et bouleverse.
« Ce roman si fortement original est l'œuvre d'un artiste authentique qui a su utiliser les découvertes les plus rares de la psychologie nouvelle. »

[sic], d'après les télégrammes de certains correspondants financiers viennois, la Ballplatz aurait l'intention de faire très prochainement une démarche extrêmement énergique pour mettre fin aux velléités d'expansion des agitateurs panserbes.

« La crainte des complications [...] a déterminé une première panique à la Bourse de Vienne, il y a une huitaine de jours. Nous n'en avons pas tenu compte parce que cela se passait pendant le chômage de la fête nationale, mais l'émotion fut telle à Berlin que, dès le milieu de la semaine dernière, la Dresden Bank crut devoir aviser ses clients de liquider leurs engagements spéculatifs.

« Les détestables séances d'hier et d'aujourd'hui à la Bourse de Paris sont donc dues à une sorte de choc en retour assez compréhensible, bien que dans les milieux officiels on ne partage pas les craintes des correspondants viennois. [...] »

7. Hauser, étant le représentant d'une maison de banque allemande, pouvait se renseigner mieux qu'un autre sur le mouvement de l'opinion à Berlin et à Vienne.

155

A LIONEL HAUSER

[Seconde quinzaine de juillet 1914] [1]

Mon cher Lionel

Tu serais bien gentil de demander à M. M. Warburg de m'envoyer d'urgence en chèque (ils procèdent souvent ainsi) le montant de ce qu'ils ont à mon crédit en compte courant [2].

Tu dois me trouver le plus insupportable des hommes, car moi, si faible client de M. M. Warburg, je t'embête autant à moi tout seul, que dix clients sérieux qui auraient là-bas des millions. J'espère que ma propre sévérité pour moi-même t'inclinera à l'indulgence et je t'envoie l'expression de mon amitié reconnaissante et dévouée [.]

Marcel PROUST.

1. φ Coll. M. Georges Alphandéry. Lettre écrite apparemment au moment où Proust réduit ses engagements (note 2 ci-après); elle doit donc dater de la *seconde quinzaine de juillet 1914*.

2. Voir ci-dessus la lettre du même au même que nous datons du *26 juillet* [*1914*], et sa note 6.

156

A LIONEL HAUSER

[Vers le mardi 28 juillet 1914] [1]

Mon cher Lionel

Je suis véritablement désolé de te déranger sans cesse, surtout si tu es encore dans ta villégiature où je suppose tu préférerais oublier un peu qu'il y a une bourse.

On me dit que mes prévisions pour la liquidation sont ridicules, que l'écart des cours sera plus du double de ce que je croyais [2]. Pour commencer hier M. Léon m'a fait demander de lui verser 13 000 francs pour l'Ural Kaspian à Londres [3], et aujourd'hui le Crédit Industriel (mais je ne veux pas t'ennuyer de ces détails et de plus je préfère passer sous silence ce dernier qui m'attirerait de ta part de trop justes critiques [4].

Mais enfin pour ne pas risquer de passer pour insolvable je crois qu'il serait hélas nécessaire que M. M. Warburg (qui viennent de m'annoncer, grâce à ta bonne dépêche, un chèque de 20 000) [5] vendent encore pour 25 ou 30 000 de valeurs. Comme les différences ne sont exigibles que le 3 ou le 4, ils pourraient ne pas trop se hâter pour ne pas perdre la chance d'une Bourse meilleure si les circonstances s'arrangeaient un peu. Mais, d'autre part, le temps de toucher leur chèque (d'autant plus que quand j'ai de trop fortes crises je n'ai mon courrier que le soir), il vaut peut'être mieux ne pas tarder pour ne pas avoir l'agitation le jour de l'échéance arrivé de me demander si j'aurai l'argent à temps.

Heureusement encore que grâce à tes conseils [6] j'avais commencé de réduire mes engagements, sans cela qu'est-ce que cela serait. Mais enfin ce n'était qu'un commencement je n'avais encore vendu que la Lena et l'Utah [7], mes ordres sur une quantité formidable de

Doubowaïa [8] n'avaient pu être exécutés faute de transactions, et la « Leçon de choses » que je reçois a la rudesse d'un châtiment biblique.

Si encore cela pouvait m'empêcher un peu de penser au pauvre ami que j'ai perdu, tombé en mer avec son aéroplane [9], mes ennuis d'argent [10] auraient presque du bon. Mais je me rends compte aussi bien que si j'étais Bergson, que le champ de la conscience a plusieurs plans et qu'on peut penser à plusieurs choses à la fois, car mon chagrin ne disparaît nullement quand je pense aux différences à payer.

Tu m'avais demandé de te dire en quoi consistait mes engagements, cela ne sert plus à rien puisque je suis « *in profundis* [11] »; mais je te le raconte en manière de *mea culpa*.

Chez Léon 600 Ural Kaspian
1 000 North Caucasian
500 Spassky
Chez Weilhof Neustadt [12] 650 Spassky
300 Chino

Au Crédit Industriel une ouverture de crédit de 218 000 francs à cause de laquelle ils me réclament sans cesse de l'argent le *gage* se dépréciant au fur et à mesure que les cours baissent. Cette ouverture de crédit m'a servi à acheter ce stock énorme de Doubowaïa que j'ai donné l'ordre de vendre. Inutile [13] de te dire que ces engagements ainsi que l'ouverture de crédit sont infiniment antérieurs à notre conversation téléphonique et que je n'ai rien racheté depuis mais vendu [14].

D'autre part j'ai chez eux à terme (et je pense que l'ouverture de crédit est pour une part la couverture de ces engagements) 200 Tramways de Mexico, 200 Spassky, 200 Carpet et 100 Malacca (ou 100 Carpet et 200 Malacca je ne sais plus).

Je ne crois pas que jamais pécheur au confessionnal ait lâché plus rude aveu. Je ne te raconte cela que pour ma mortification puisque naturellement on ne peut plus rien vendre [15]. Je crois du moins qu'il faut attendre. Cela baissera peut'être encore [16].

Ton ami reconnaissant et très bête
Marcel PROUST.

1. oφ Coll. U. Ill. L'allusion au chèque de 20 000 francs dont Proust vient de recevoir l'annonce de la maison Warburg (note 5 ci-après) semble situer cette lettre *vers le mardi 28 juillet 1914*. Voir aussi les notes 2, 6 et 15.

2. Allusion, semble-t-il, aux 20 000 francs dont il est question plus loin. Voir la note 5 ci-après.

3. Valeurs sur lesquelles Proust avait fait une spéculation avec deux de ses amis au mois de février. Voir ci-dessus, à ce sujet, la lettre 37 à Nahmias et sa note 4.

4. Il s'agit de l'ouverture de crédit sur laquelle Proust s'explique plus loin. – Ms : la parenthèse n'est pas fermée.

5. Il s'agit du montant des valeurs vendues après la demande adressée à Hauser par Proust dans sa lettre du *26 juillet* ci-dessus. Dans sa lettre à M. M. Warburg datée du *31 juillet 1914*, il accusera réception d'un chèque de 20 000 francs « que vous m'aviez adressé le 27 juillet ».

6. Voir à ce sujet la lettre du même au même datée du *26 juillet 1914*, ci-dessus, et sa note 2.

7. Voir ci-dessus la lettre 142 à Nahmias au sujet de la vente des actions de Lena Goldfields. L'autre valeur est Utah Copper.

8. Voir à ce sujet Cor. XI, 232, et 233, note 5.

9. Allusion à l'accident d'Agostinelli, survenu le 30 mai.

10. Ms : *d'argent*, mots ajoutés en interligne.

11. Citation du psaume de la Pénitence : *Ancien Testament, Psaumes*, CXXIX ou CXXX : *De profundis clamavi ad te, Domine* (Des profondeurs, je t'invoque Seigneur).

12. *Sic*. Il s'agit de la maison Wellhoff, Neustadtl et Cie.

13. Ms : phrase ajoutée en marge de la liste des actions achetées à terme.

14. Voir, au sujet de cette « conversation téléphonique » la lettre 154 du même au même et sa note 2.

15. *Le Figaro* du 26 juillet 1914, page 8, sous le titre *Panique hier à la Bourse*, signale que, devant la panique de la Bourse, les responsables « ferment le marché », c'est-à-dire, annulent toutes les opérations faites et celles à venir.

16. Ms : deux phrases ajoutées en interligne.

représentations. Eugène Morand était le père de Paul Morand. Voir *Cor* XIV, note 2 de la lettre 107.

3

A EMMANUEL BERL

[1916] [1]

Cher ami,

Je suis si malade en ce moment que je ne peux répondre à votre lettre ou plutôt à votre bel essai, à votre belle Défense, de l'amitié. Pour une fois — contre tant d'autres où les écrivains nous assomment à nous dire à la fin du volume : Clarens 1891 — Le Huelgoat [2] etc. — le lieu et la date de votre œuvre [3] y ajoutent une émouvante signification [4].

En deux mots tout ce que vous dites me semble profond et vrai [5]. Mais ce n'est pas de l'Amitié que vous parlez, c'est toujours de plus ou moins. Quand vous dites qu'un ami retient autour de lui (je crois que dans le troisième volume de *Swann* il y a comparaison avec un morceau d'aimant) [6] toutes les petites circonstances où il fut mêlé, cela est vrai mais peut l'être aussi bien pour une personne qui n'est pas votre ami. Je m'honore de n'être pas l'ami d'Arthur Meyer et cependant que de choses son ridicule visage me rappelle [7]. Plus que celui d'un ami peut'être, car la puissance d'évocation tient plus au disparate des souvenirs qu'à leur continuité. Et, entre parenthèses, ce que vous dites à ce propos de la tasse de tilleul prouve que l'on ne comprend pas bien dans le premier volume ce qui sera élucidé [8] dans le troisième, le problème de la mémoire involontaire [9].

Ce qui rend si heureux dans ce genre d'impressions (je vous le dis trop sommairement pour que cela garde aucun sens) c'est qu'étant identiques dans un moment différent elles nous transportent hors du temps, sont senties par l'homme éternel (excusez-moi, en pleine

crise d'asthme, de ne pouvoir m'expliquer). En outre leur caractère fortuit est la raison de leur absolue vérité, l'intelligence n'intervient pas.

Autre chose. Vous parlez d'amis avec qui vous avez passé de belles heures, écoutant l'un ou plutôt l'une (Madame Duclaux que je regrette tant de ne pas connaître) [10] vous parler de littérature [,] [11] un autre vous jouer du Chopin etc. Mais ceci n'est pas non plus l'amitié. Vous pourriez ne pas être l'ami de Bergson [12] ou de Risler [13] et trouver profit à entendre l'un vous parler de Fichte [14], l'autre vous jouer du Beethoven. Tout à l'heure vous parliez de quelque chose qui est *moins* que l'amitié (ce que l'ami nous rappelle par association), ici vous parlez de ce qui semble *autre chose*. Et enfin vous parlez de quelque chose qui est *plus* qu'elle quand vous parlez de ces rapports humains où la barrière individuelle s'abaisse. Schopenhauer [15] prétendait que ce [16] miracle est l'œuvre de la Pitié [17]. En tous cas il dépasse l'amitié, et elle n'est pas nécessaire pour l'accomplir, dans le sens courant du mot amitié. Mais me direz-vous, c'est que vous isolez différentes parties de l'amitié, et qu'elle réunit tout ce que je dis.

Et alors je suis bien obligé de confesser que vous pouvez avoir raison, car votre point de vue m'est si étranger que je ne peux sincèrement m'y placer. Croyez que j'en souffre. Personne n'aimerait autant aimer d'amitié que moi, et je crois ne saurait mieux le faire. Mais je mentirais. Pourquoi le mettre au conditionnel puisque tel ou tel vous dira que je suis un ami parfait etc. Donc je mens. Ma fatalité veut que je ne puisse tirer profit que de moi-même. Je n'essaye pas par là de justifier la vie absurde que je mène (d'ailleurs en partie malgré moi). Ce genre de solitude au lieu de m'exalter m'éteint, je n'y peux jamais travailler, et tout ce que j'ai fait l'a été à d'autres moments [.] Mais je ne suis moi que seul, et je ne profite des autres que dans la mesure où ils me font faire [des] découvertes en moi-même, soit en me faisant souffrir (donc plutôt par l'amour que par l'amitié), soit par leurs ridicules (que je ne veux pas voir dans un ami) dont je ne me moque pas mais qui me font comprendre les caractères.

Dans les amis dont vous me parlez, il y en a un (un qui est encore cette fois une) qui nous est commun. Je veux parler de Me de Noailles. Je la connais depuis très longtemps, je l'ai connue jeune fille. Je n'admire aucun écrivain plus qu'elle, j'ai pour elle une profonde amitié, et je reconnais que sa conversation apporte des choses qu'on ne trouverait pas dans ses livres. Pourtant (je vous parle en toute confidence n'est-ce pas) depuis quinze ans je n'ai pas essayé de la voir trois fois. Encore au moment où je vous l'écris en ai-je du regret, regret salutaire puisque il me fait me demander si je n'aurais pas infiniment « gagné » auprès d'elle (puisque nous ne parlons ici que profit intellectuel). Mais est-ce bien cela aimer dans le sens amour humain que vous dites. Non je ne crois pas.

Tenez (et ceci encore entre nous) il y a un vieux chasseur de restaurant que je n'aimais pas, à qui je ne parlais jamais que pour l'indispensable, et je ne sais pas pourquoi. Je le croyais méchant. Dernièrement il m'a paru qu'il était devenu très doux. Puis je lui ai trouvé bien mauvaise mine, je lui ai demandé de ses nouvelles, il m'a dit qu'il n'avait rien, j'ai voulu lui envoyer un médecin, il a refusé. Il est devenu de plus en plus doux, si gai, si simple, ne parlant jamais de lui, et quand je lui parle de [sa] [18] santé se repliant sur la mienne. J'ai appris qu'il avait un cancer. Il continue à travailler. Alors j'ai eu une infinie pitié de lui, j'ai eu d'affreux remords de m'être ruiné car sans cela j'aurais doté ses filles, je le lui aurais annoncé et cela aurait adouci sa fin. Et bien je crois que cela c'est plus humain que l'amitié. Et pourtant voilà un homme avec qui je n'ai jamais échangé dix paroles, qui ne sait rien etc. N'en parlez pas car si c'était répété et pouvait lui revenir cela pourrait lui apprendre son cancer. Or je ne sais s'il est fixé sur la nature du mal [.]

Tout à vous [.]

Marcel PROUST

Je vous prie pourtant de penser que ce que je dis de l'amitié vient peut'être d'une excessive exigence théorique. J'ai cru de même longtemps que l'Art etc.

ne me satisfaisait pas. Pratiquement faites-moi bénéficier des deux mots célèbres : « Un égoïste qui ne pensait jamais qu'aux autres » [19] et : « Pauvre âme, c'est cela » [20].

1. oφ *La Table Ronde*, n° 69 (septembre 1953), pp. 9-11, texte fautif ; *Candide*, 11-18 janvier 1962, p. 15, « Une lettre inédite [*sic*] de Proust en 1916 », quelques variantes et lacunes. Lettre que le destinataire croit avoir reçue en *1916* : voir note 4 ci-après. L'original est de dix pages ; nous en établissons le texte d'après une photocopie, sauf pour les pp. 2-3 et quelques lignes de la fin que nous n'avons pas.

2. L'édition imprime : « Le Halgont » [*sic*], mauvaise leçon ; il s'agit de *Huelgoat*, commune du Finistère.

3. A partir du mot « œuvre », nous établissons le texte d'après l'édition (note 1 ci-dessus) ; voir ci-après, note 8.

4. Le destinataire se trouvait à l'Hartmanswillerkopf. D'après ses souvenirs (E. Berl, *Sylvia*. Paris, 1952, pp. 117-199), il y fut en 1916. Voir ci-après, note 10. — Emmanuel Berl (1892-1976).

5. Nous suivons à cet endroit le texte de *Candide*.

6. Allusion au passage de *La Prisonnière* (III, 25) où on lit : « [...] les hasards rencontrés dans les réflexions que je faisais seul me fournissaient parfois de ces petits fragments de réel qui attirent à eux, *à la façon d'un aimant*, un peu d'inconnu [...] ». Nous soulignons.

7. Voir *Cor*, XII, 372, note 5.

8. A partir du mot « élucidé », notre texte est établi d'après la photocopie de l'original.

9. L'incident de la madeleine trempée dans l'infusion de tilleul, phénomène de la mémoire involontaire (*Du côté de chez Swann*, I, 44 à 47 ; description du tilleul, pp. 51-52) ; explication du phénomène ; III, 871-879.

10. Mme Duclaux, née Agnès-*Mary*-Frances Robinson (1857-1944), poétesse anglaise, membre du comité Foemina-la Vie Heureuse. Elle était la veuve de James Darmesteter, l'orientaliste français (*Cor*, X, 112, note 11) ; elle avait épousé en secondes noces Emile Duclaux (1840-1904), professeur de chimie biologique, directeur de l'Institut Pasteur. Ce dernier avait pris une part active à l'affaire Dreyfus ; il fut l'un des fondateurs de la Ligue des Droits de l'Homme. — C'est grâce à Mme Duclaux que Berl avait commencé à correspondre avec Proust. Elle avait envoyé au soldat, en 1915, un exemplaire de *Sésame et les lys*. Berl avait répondu par une lettre enthousiaste, que Mme Duclaux avait transmise à Proust. *Sylvia*, pp. 130-131.

11. L'édition met un point après la parenthèse, et commence une nouvelle phrase : « Vous parlez... », détruisant la construction syntaxique de la phrase. Nous corrigeons d'après la photocopie de l'original.

12. Le frère puîné de la mère de Berl avait épousé la belle-sœur d'Henri Bergson. *Sylvia*, p. 32.

13. Edouard Risler. Voir *Cor*, II, 91, note 4.

14. Johann Gottlieb Fichte (1762-1814), philosophe allemand, disciple de Kant, maître de Schelling.

15. Ms : « Shopenhauer » ; nous corrigeons.

16. L'édition imprime : « le miracle » ; nous corrigeons d'après la photocopie de l'original.

17. « [...] tout amour sincère et pur est pitié, et toute douceur qui n'est pas pitié n'est qu'amour de soi [...] et pour le dire en passant, en italien la pitié et la tendresse pure ont le même nom, *pietà*. » Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*. Traduit en français par A. Burdeau. Ed. R. Roos. Paris, 1966, p. 473.

18. Ms : *ma*, lapsus ; nous corrigeons.

19. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, deuxième partie, livre treizième, 7 (édition Maurice Levaillant et Georges Moulinier. Paris, 1946, t. I, p. 450), sur Joubert : « Sa grande prétention était au calme et personne n'était aussi troublé que lui : il se surveillait pour arrêter ces émotions de l'âme qu'il croyait nuisibles à sa santé, et toujours ses amis venaient déranger les précautions qu'il avait prises pour se bien porter, car il ne se pouvait empêcher d'être ému de leur tristesse ou de leur joie : *c'était un égoïste qui ne s'occupait que des autres*. » Nous soulignons.

20. Verlaine, *Sagesse*, IIe partie, IV, Poème IX.

4

A LOUIS GAUTIER-VIGNAL

[Le lundi 14 janvier 1916] [1]

Cher ami,

La maladie, quand elle empiète au point où cela est arrivé pour moi, sur le jeu normal de l'existence, rend presque impossibles des choses qui seraient si naturelles, si douces : écrire — et plus encore répondre ! — à un ami qu'on aime comme vous. Il faut me pardonner, je traverse vraiment des jours difficiles.

Cher ami je vous en ai voulu quelques heures. Et au fond la fameuse lettre que je vous avais écrite il y a deux ans était hélas absolument vraie ; puisque chaque fois c'est la même chose et que votre caractère suit fatalement la courbe que j'avais trop exactement entrevue [2]. Pour cette fois-ci, c'est seulement ce rien sans importance : Nous avons convenu que vous ne parleriez

pas à Henri Bardac de son attitude envers Maurice Rostand [3], non pas vous disais-je que je veuille faire l'ombre d'un « mystère » (dans le sens vulgaire du mot) vis-à-vis d'Henri. Mais je trouvais plus décent que ce fût moi qui lui en parlasse le premier. Je me rappelle même vous avoir dit cette comparaison stupide : c'est comme pour les lettres de souverains qu'il est plus convenable de ne livrer à la publicité que quand le destinataire les a reçues. Vous en convîntes avec moi. Et quelques heures après, Henri arrivait chez moi, informé par vous etc. Ce n'est rien et cela ne change rien à ma tendre amitié. Mais si l'on ne peut compter sur la promesse d'un silence de 48 heures seulement, combien un véritable pacte amical, comme j'eusse tant souhaité en conclure un avec vous, serait difficile.

Je me rappelle à vous si vous voyez votre ami M. [4] pour M.M. Kasterine [5] et Semitchof [6] qui étaient élèves chez les Garbero [7] et peut'être avant à Buc [8]. Et pour Barrant et Deroy et même Bidaut [9].

D'autre part vous savez qu'une biographie (le situant socialement et peignant son esprit, son caractère, sa vie, par des analogies avec telle ou telle personne que je connais) du Baron Duquesne qu'a connu Monsieur votre Père, m'intéresserait beaucoup. Il a vécu longtemps avec la sœur de mon ancien chauffeur, puis secrétaire, et surtout grand ami, Alfred Agostinelli, et à travers ses récits, m'intriguait.

Cher Louis, tant que ma situation militaire ne sera pas définitivement réglée, une tentative d'aller vers vous [10] (à supposer que je fusse transportable) si séduisante pour moi qui ne connais pas ces pays et croi[s] [11] que votre soleil me ferait du bien, est impossible. Et malheureusement j'ai peur après, que vous ne soyez revenu. Je pense à vous avec la plus tendre amitié [.]

Marcel PROUST

Souvenirs à Elise[.] [12]

1. oφ Coll. M. le comte Louis Gautier-Vignal. CG III, 320-322 (n° IV), texte incomplet. L'enveloppe qui semble correspondre à cette lettre porte l'adresse : « Monsieur / Le Comte Louis Gautier Vignal / 60 Boulevard Carrabacel / Nice Alpes Maritimes » ; on a barré « 60 », y substituant « 20 » ; et le cachet postal : « PARIS Bd MALESHERBES

5

A MADAME STRAUS

[Le vendredi 12 janvier 1917] [1]

Madame

Vous n'avez pas reçu ma lettre de seize pages [2] ! Je vais vous dire presque la même chose, puisque c'est la même chose. Seulement en tâchant de resserrer comme vous m'avez conseillé pour *Swann*.

D'ailleurs j'avais peur de vous agacer ; on n'aime pas s'entendre trouver bonne mine quand on souffre. Or je vous disais que jamais je n'avais reçu de vous une lettre si jolie, si alerte, si bien portante, ayant meilleure « voix », et plus de « couleurs », que celle, si vivante, où vous me disiez que vous étiez à demi morte [3].

(« *Elle à demi vivante et moi mort à demi* » comme dit Hugo que vous savez si bien par cœur. Malheureusement vous n'avez jamais été « *celle avec qui j'ai dormi* ».) [4]

Et puis j'avais scrupule à vous fatiguer — il ne faut pas plus lire que parler dans les cures de repos, il faut éliminer les « autres » — et même à vous adresser des vœux.

Vraiment il y a pour fêter le jour de l'an cette année [5], entre trop de pays et nous de

Ces innombrables [6] *liens frêles et douloureux*

(dont parle un autre poète que vous savez, Sully Prudhomme) [7]. Ce n'est pas facile d'avoir du bonheur, ni même d'oser en souhaiter, tant que les Allemands « sont à Noyon » [8] et ailleurs. Nous sommes comme les gens trop en deuil pour qui il n'y a plus, pour un temps, de fêtes.

Vous vous rappelez peut'être que ce jour de Trianon Palace j'ai voulu vous parler de la Roumanie [9]. Et puis je me suis arrêté. J'ai tellement pris l'habitude de ne pas croire à ce que je désire vraiment dans ma vie privée (j'avais l'air d'avoir écrit brisée, ce qui est d'ailleurs vrai aussi, mais cette fois c'est privée) [10]

que j'ai peur que transporté dans la politique, ce pli mélancolique ne fausse mon jugement [11]. Et malheureusement il était clair cette fois-là.

Je vous raconterai du reste comment j'ai eu l'autre jour ce que quelqu'un de naïf (et même à cet égard Bergson et Maeterlinck sont parfois naïfs quoique géniaux) appellerait [12] un pressentiment, alors que cela s'explique si naturellement (à propos de Soumarokow-Elston, le meurtrier de Raspoutine) [.] [13]

Adieu Madame, je ne sais comment vous remercier de votre bonté. J'essaierai... *en ne venant pas*. Je pense sans cesse à votre santé (lettre charmante reçue de Montesquiou sur vous) [14]. Oui sans cesse. Je crois qu'une victoire nous ferait du bien. C'est un remède que nous pouvons tous nous souhaiter.

Je lis souvent Polybe en pensant à vous. L'autre jour il citait (naturellement !) une parole célèbre, je crois bien « Être ou n'être pas » et il ajoutait « avait coutume de dire Shakespeare » [15]. Je trouve cela absurde. Shakespeare n'avait pas du tout coutume de dire cela. Il l'a dit une fois [16]. Et « une fois n'est pas coutume ». Dans tous les derniers articles il y a une espèce de fatuité d'amant transférée aux choses de l'Histoire qui est très drôle. Ne pourrait-on pas unir les deux, en l'appelant quelque chose comme Albert-Cécile Sorel [17]. Il faudrait que Grosclaude mît cela au point ; je n'ai pas l'art du calembour [18]. Ni d'ailleurs aucun autre. Du reste j'aime assez Reinach et je voudrais lui demander certains renseignements de bibliographie militaire. Malheureusement nous ne sommes pas très bien ensemble.

Veuillez agréer Madame mes bien respectueuses amitiés [.]

Marcel PROUST

Présentez mes respectueux hommages à Monsieur Straus et dites-lui que la mort de Ployer a été un grand coup pour notre amie [19].

Je m'aperçois que je n'ai pas encore commencé à vous résumer ma lettre de seize pages. Celle-ci en ayant déjà huit, un sentiment de pitié pour vous m'empêche d'aller plus loin [.] [20]

1. o*φ CG* VI, 174-176 (° XCIV) ; *Choix* 219-221 (n° 99), texte tronqué. Cette lettre doit dater du *vendredi 12 janvier 1917*, ou de peu de jours après : allusions à une lettre égarée (note 2 ci-après), à l'assassinat de Raspoutine (note 13), à la mort de Ployer (note 19), aux feuilletons de Polybe des 8 et 12 janvier 1917. Voir aussi notes 3 et 14.

2. Proust exagère. La lettre égarée n'est pas de seize pages, mais de quatre. La lettre en question, que Proust résume ici, fut retrouvée parmi les papiers de Proust après sa mort ; nous l'avons publiée dans *Lettres retrouvées*, lettre 44. Nous la situons *vers le 27 décembre 1916* : voir *Cor* XV, lettre 161.

3. Il s'agit de la lettre de Mme Straus que nous datons du *Mardi [26 décembre 1916]* : voir *Cor* XV, lettre 160.

4. Victor Hugo, *Booz endormi*. Voir *Cor* XV, lettre 161, note 3.

5. Ms : *pour fêter le jour de l'an cette année*, mots ajoutés en interligne.

6. Ms : *innombrables*, mot ajouté en interligne.

7. Sully Prudhomme, *Les Chaînes*, première strophe. Voir *Cor* XV, lettre 161, note 6.

8. Voir *Cor* XV, lettre 161, note 7.

9. Il s'agit sans doute du jour où Proust alla à Versailles, au mois de mai 1916, pour entendre le nouvel opéra de Reynaldo Hahn. Voir *Cor* XV, lettre 45. Voir ci-après, note 11.

10. Ms : parenthèse ajoutée en interligne.

11. La Roumanie, au moment où Proust fit visite à Mme Straus au Trianon Palace, à Versailles, restait encore dans la neutralité. Proust était alors d'avis qu'une action militaire ne lui réussirait pas, point de vue auquel les événements donnèrent bientôt raison. La Roumanie, au mois d'août, déclara la guerre aux puissances centrales. Le 6 décembre, les Austro-Allemands prirent Bucarest.

12. Ms : *appelleraient*, lapsus ; nous corrigeons.

13. *Le Figaro* du 1er janvier 1917 annonce, p. 2, sous le titre « Mort de Raspoutine », que « le fameux Raspoutine aurait été assassiné samedi matin à Petrograd ». Grégoire Efimovitch Novy, dit Raspoutine (1872?-1916), était un pauvre moujik sibérien, illettré et débauché. A la suite d'une « vision », il se vêtit d'un froc, se ceignit d'une corde et se fit moine vagabond, quêteur et prêcheur. Il alla dans la capitale, se fit recevoir dans la société, gagna enfin un pouvoir absolu sur l'impératrice Alexandra Feodorovna, et par elle, sur le tsar Nicolas II en calmant les crises d'hémophilie du tsarévitch Alexis. On le dénonça à la Douma, puis au Conseil d'empire, comme agent de l'Allemagne, mais Nicolas II resta sourd. Des conjurés l'attirèrent au palais du prince Youssoupoff, et le tuèrent (17-30 novembre). — On accusa *Félix*-Félixovitch, prince Youssoupoff, comte Soumarokoff-Elston (1887-1967), dont l'épouse était une nièce de Nicolas II. *Lar. mens.* IV, 296 ; *Gotha* 1915, p. 478 ; *Quid* 1982, p. 1107.

14. Voir *Cor* XV, lettre 159.

15. Proust confond ici, semble-t-il, deux des feuilletons de Polybe (Joseph Reinach). Dans *Le Figaro* du 8 janvier 1917, p. 1, sous le

titre « Inquiétudes et Regrets de quelques consciences chargées », il écrit : « M. le duc de La Rochefoucauld avait coutume de dire que "l'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu." » Le 12 janvier, sous le titre « De quelques actes indispensables et urgents », il y écrit : « Le maréchal allemand, qui a accepté l'ultimatum de l'Entente, connaît le château d'Elseneur, le monologue d'Hamlet, prince de Danemark : "Être ou n'être pas." »

16. Dans *Hamlet*, acte III, scène 1. Cf. *Cor* XV, lettre 117, note 6.

17. Allusion à Albert-Emile Sorel, littérateur et historien (*Cor* XV, lettre 91, note 7), et à Cécile Sorel, actrice (*Cor* VIII, 196, note 4).

18. Morand cite un mot de lui : « Ce pauvre Polybe va avoir un procès », dit Grosclaude. Un procès ? fait-on. « Oui, pour abus de la citation directe. » Et le mot du général Nivelle : « *Joseph, cesse d'écrire ou je cesse de vaincre.* » Paul Morand, *Journal d'un attaché d'ambassade*, p. 173, *14 fév. [1917]*.

19. La mort d'Edmond Ployer, avocat à la Cour d'appel, ancien bâtonnier du Conseil de l'ordre des avocats, décédé le 6 décembre, est annoncée dans *Le Figaro* et *Excelsior* du 8 décembre 1916. — Nous n'avons pas pu identifier l'amie en question.

20. Voir ci-dessus, note 2.

6

A LIONEL HAUSER

28 janvier 1917 [1]

Mon cher Lionel

Je suis bien confus de t'envoyer seulement le récépissé du compte et te prie instamment de ne pas te figurer que la cause de ce retard est un examen auquel est-il besoin de t'affirmer que je ne me suis pas livré [2]. Mais ce temps a réagi assez fâcheusement sur ma santé et j'ai laissé s'accumuler les choses.

Je me permets de joindre à ce récépissé un compte du Crédit Industriel. Non pas pour que tu le fasses vérifier. Mais pour la raison suivante. Tu possèdes je crois la liste des valeurs que j'ai au Crédit Industriel sous divers numéros. Or je voudrais savoir si elles figuraient toutes dans ce compte, ce qui signifierait qu'ils ont « unifié » ma position et que débiteur de 4 000 francs à ce compte, je ne suis pas pendant ce temps créditeur à un autre, ce qui pourtant devrait être.

Je crois inutile de te dire que je serai très heureux si tu m'envoies l'extrait de ton compte chez la grande maison [5], *de tâcher de déchiffrer le montant des revenus que te produisent annuellement les valeurs déposées chez elle. En tout cas, je t'engage à m'envoyer le compte des deux derniers semestres, c'est-à-dire au 30 Juin et au 31 Décembre 1916.*

Crois-moi mon cher Marcel, ton bien sincèrement dévoué

[Lionel HAUSER]

1. cc Coll. U. Ill.
2. Lettres 54 et 55 ci-dessus.
3. Ms : *plutôt*, lapsus ou faute de la dactylographe ; nous corrigeons.
4. Voir ci-dessus, lettre 53 et sa note 3.
5. La banque des frères Rothschild.

60

A LIONEL HAUSER

[Peu après le 14 mai 1917] [1]

Mon cher Lionel

Ta lettre m'a fait un plaisir tout particulier parce que venant d'une Banque elle me parlait de sculpture. Pascal a dit le plaisir qu'il y a quand on cherche un Auteur, de trouver un homme [2]. Le plaisir n'est pas moins vif de voir sous le financier l'artiste et l'artiste philosophe. Car c'est là ton trait caractéristique.

Je me souviens de ce que tu m'as jadis écrit du néo-bouddhisme, et d'autre part des insuffisances que tu trouves à la philosophie de Bergson par défaut de doctrine dogmatique de croyance [.] Je ne m'étonne donc pas que le « sujet » des œuvres d'art, t'intéresse autant qu'il intéressait Dostoïevski (point de vue qui n'est pas le mien [3] mais que je juge avec impartialité et déférence et sympathie) et que cet intérêt soit décuplé

quand ce sujet est précisément l'œuvre où Ruskin déclarait contenus les principes suffisants de toute morale individuelle et de toute sagesse politique [4]. C'est te dire combien je comprends que le Décalogue michelangesque t'intéresse plus que les variations du Change, et combien je t'estime plus encore d'être ainsi l'*homo duplex* qui n'est pas confiné dans son seul travail et qui garde ce que Montaigne appelait trop modestement l'arrière boutique [5] puisqu'elle donne sur l'infini.

Sois assuré que je ne verrai personne sans parler de ce titanique effort. Je regrette une fois de plus la mort de Calmette qui non seulement me faisait écrire dans le *Figaro*, ce que j'ai cessé de faire depuis l'aimable visite que lui fit Me Caillaux [6], mais encore quand je lui signalais une œuvre intéressante avait soin à son tour de la signaler à son public. Mais enfin il est d'autres journaux, et même dans ce journal-là d'autres journalistes, je tâcherai de faire chauffer leur zèle, et surtout d'envoyer vers l'œuvre que tu aimes des regards clairvoyants et des cœurs chaleureux.

Crois-moi mon cher Lionel malgré l'irrégularité que mes terribles crises d'asthme redoublées par le hay fever [7] du printemps mettent dans ma correspondance ton bien affectueux et reconnaissant

Marcel PROUST

1. oφ Coll. U. Ill. Cette lettre répond à la demande de publicité de l'exposition Villegas contenue dans la lettre du destinataire datée du *14 Mai 1917*. Elle se situe donc peu après la date indiquée.

2. « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi ; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. » *Pensées* de Pascal.

3. Proust estime que le sujet, en art, importe peu. Il exprime plusieurs fois cette idée dans son œuvre, notamment à propos de la leçon d'Elstir : « [...] je compris que des régates, que des meetings sportifs où des femmes bien habillées baignant dans la glauque lumière d'un hippodrome marin, pouvaient être, pour un artiste moderne, un motif aussi intéressant que les fêtes qu'ils aimaient tant à décrire, pour un Véronèse ou un Carpaccio. » *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, I, 898. Le Narrateur recueillit une leçon semblable en observant le jeu de la Berma, d'abord dans le rôle de Phèdre, dans la pièce de Racine du même nom, puis dans une pièce banale. *Le Côté de Guermantes*, II, 51.

4. *Fors Clavigera*, vol. VII (Letter 75, March 1877), III, *The Statutes of the Lord*. « [...] These are the appointed conditions that govern human life ; — that reward virtue, infallibly ; punish vice, infallibly ; — gladsome to see in operation. [...] IV. *The Commandment of the Lord*. [...] This is the written law- under (as we count) ten articles, but in many more, if you will read. Teaching us, in so many words, when we cannot discern it unless we are told, what the will of our Master is. » *The Works of John Ruskin*, Library Edition, vol. XXIX, 1907, pp. 56-57. (*Les Lois du Seigneur*. Voici les conditions qui gouvernent la vie humaine ; qui récompensent la vertu, infailliblement ; punissent le vice, infailliblement. [...] *Le Commandement du Seigneur*. [...] Voici la loi écrite — en (comme nous comptons) dix articles, mais beaucoup plus, si vous voulez lire. Nous enseignant, en autant de mots, quand nous ne pouvons le discerner, à moins qu'on ne nous le dise, ce qu'est la volonté du Seigneur.) (Notre traduction).

5. « Il faut avoir femmes, enfans, biens, et sur tout de la santé, qui peut ; mais non pas s'y attacher en manière que nostre heur en despende. Il se faut reserver une arriere boutique toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissons nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude. [...] » Montaigne, *Essais*, chapitre XXXIX, *De la solitude*.

6. Allusion à l'assassinat de Gaston Calmette, le 16 mars 1914. Voir *Cor* XIII, 113, note 2.

7. *Le hay fever* : la fièvre des foins, en anglais. Le jeune duc de Châtellerault en souffre, l'archiviste commente : « C'est la maladie à la mode. » *Le Côté de Guermantes*, II, 214. — Le Narrateur affirme que l'odeur des roses, dans *Pelléas et Mélisande*, « est si forte, dans la partition, que, comme j'ai le hay-fever et la rose-fever, elle me faisait éternuer chaque fois que j'entendais cette scène ». *Sodome et Gomorrhe*, II, 813.

61

A JACQUES TRUELLE

[Le mardi soir 15 mai 1917] [1]

Cher ami

Je serais ennuyé qu'une lettre de moi vînt troubler votre recueillement filial et pourtant je veux que vous sachiez ma grande tristesse de vous savoir tourmenté. Je tiens à vous dire que je penserai beaucoup à vos inquiétudes, avec toute l'amitié d'un cœur qui a mis

les morceaux doubles pour réparer le « temps perdu ». Je ne ferai pas téléphoner pour avoir des nouvelles. Car je sais combien cet appel, si facile pour celui qui le lance, trouble la paix utile d'une chambre de malade où on vient chercher et déranger les anxieux et bien souvent pour des indifférents. Seulement quand cela ira tout à fait mieux, quand vous ne serez plus préoccupé, faites-le [-] moi dire, car aussitôt que je le saurai je ne le serai plus moi-même. Jusque-là il me semble que votre famille que je ne connais pas m'est si proche.

Si je me suis permis de vous faire retéléphoner ce soir c'est qu'on m'avait transmis indirectement votre message. J'avais cru seulement votre Père dans le même état que l'autre jour. J'avais tout de même compris que vous ne pourriez pas dîner avec moi, et alors j'avais décidé d'opter pour Guiche qui part et si dangereusement pour si loin [2] et chez lequel tous ces jours-ci j'avais voulu dîner. Mais je m'étais dit que je le quitterais tôt et qu'en rentrant de l'avenue H[enri]-Martin, je pourrais causer avec vous. C'est alors que je vous ai fait faire au moment où je partais chez Me de Guiche [3] ce second téléph[onage] qui m'a appris vos soucis.

Ne me répondez pas. Ne soyez plus que fils. Et quand Monsieur votre père sera guéri, annoncez-le comme une bonne nouvelle qui le réjouira tant, à votre dévoué

Marcel PROUST

Je n'ai même pas défait l'enveloppe de votre Blanche, en ayant reçu tout d'un coup une pluie [4]. Je vous le rendrai donc intact dès que je pourrai communiquer avec vous.

1. o L'allusion au livre de Blanche (note 4 ci-après) situe cette lettre après celle du même au même que nous datons du *8 ou 9 mai 1917*. Les allusions aux inquiétudes du destinataire pour l'état de son père et au dîner chez Guiche (notes 2 et 3) semblent nous permettre de dater cette lettre du *mardi soir 15 mai 1917* ; elle serait écrite en rentrant du dîner chez Guiche, mais avant que Proust n'ait lu la notice du *Temps* annonçant la mort d'Edmond Truelle.

2. Le duc de Guiche faisait partie d'une mission militaire chargée d'aider les Américains à mettre sur pied la fabrication de leurs avions. (Renseignement fourni par le fils de Guiche, M. le duc de Gramont.)

83

A LIONEL HAUSER

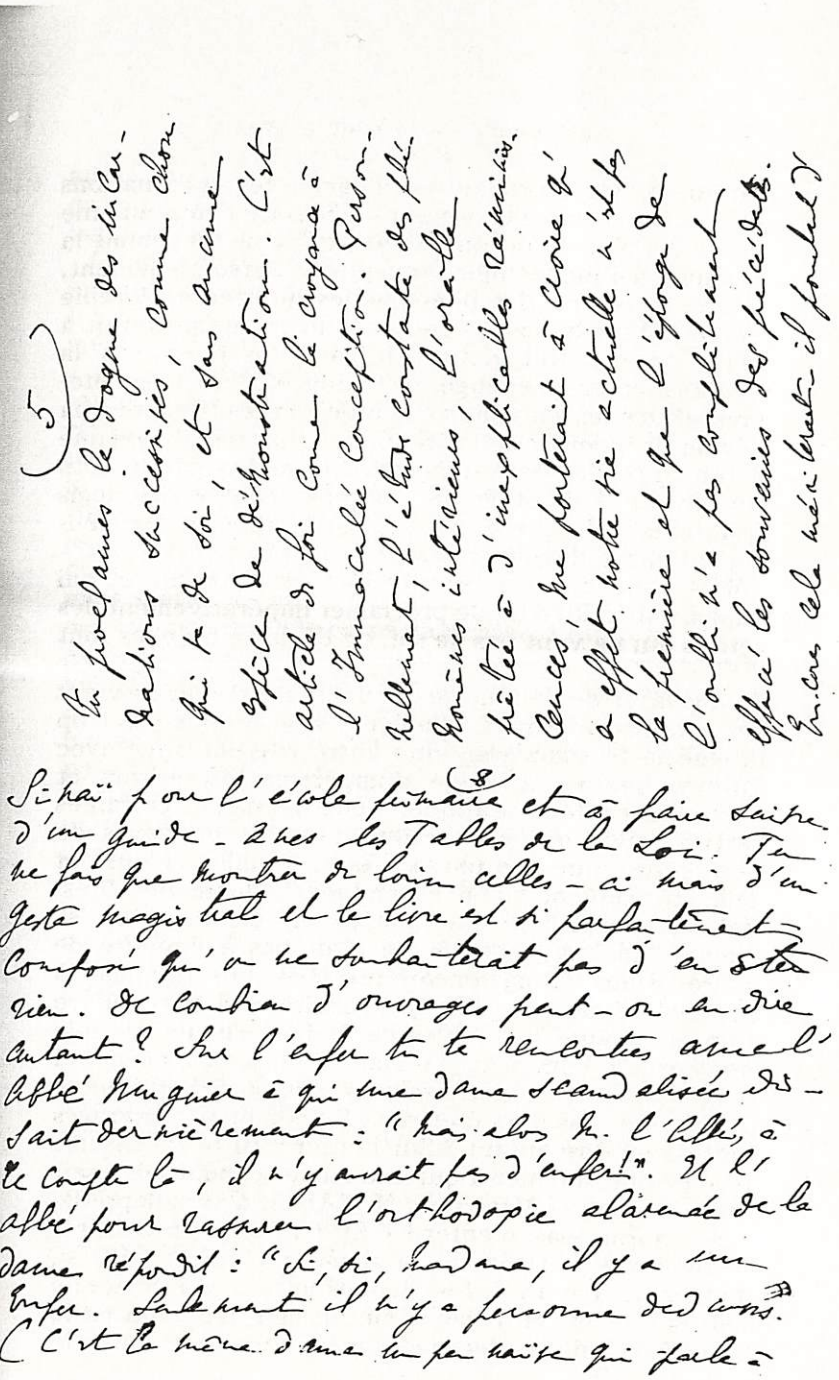
Dimanche soir [28 avril 1918] [1]

Mon cher Lionel

Au moment où j'ai reçu ton livre [2] j'ai d'abord pensé à quelque chose que tu m'avais dit une fois que je t'avais, si je puis dire, rétrospectivement consulté sur un placement déjà fait. « Une autre fois m'avais-tu écrit, tu feras mieux de me consulter avant qu'après » [3]. J'entends par là que si j'avais eu, seul métier que je sache, à faire le professeur de seconde au sujet de ton livre et à te conseiller en brave pion, de changer un adjectif ou de déplacer un verbe, il eût été préférable que tu me communiquasses des épreuves qu'un livre définitivement imprimé [4]. Mais par un rare miracle, il se trouve que tout ce que tu as voulu dire, tu l'as parfaitement et exactement dit, de sorte que je serais fort empêché de te suggérer telle ou telle autre formule, comme il m'arrive de faire pour des écrivains pourtant maîtres de leur plume. Ceci dit, avant de te parler de ton livre je réponds à ta lettre.

Tu t'imagines à tort que le style est un embellissement qu'on ajoute, une sorte de toilette des dimanches [5]. Il n'est pas séparable de la pensée, ou de l'impression. Et c'est pourquoi ton style est excellent. Je t'adresserai encore au sujet de ton livre deux éloges. Comme Kant avait construit un monde nécessaire, mais le suspendait à un acte de volonté libre et suprasensible [6], tu as suspendu un ouvrage pratique et par là forcément un peu sec à une doctrine plus élevée, la théosophie. Ta morale et ta logique découlent pour ainsi parler d'une métaphysique. Un autre éloge qui t'est dû c'est que tu as très bien compris que toute réforme serait vaine si elle n'était pas d'abord une réforme de l'individu lui-même, si elle n'était pas une réforme intérieure. En cela je suis tout à fait avec toi.

Je te reprocherai [:] alors que tu donnes des détails parfois inutilement minutieux sur des choses assez



courantes, tu proclames le dogme des incarnations successives, comme chose qui va de soi, et sans aucune espèce de démonstration [7]. C'est article de foi comme la croyance à l'Immaculée conception. Personnellement, l'étude constante des phénomènes intérieurs, l'oreille prêtée à d'inexplicables réminiscences, me porterait à croire qu'en effet notre vie actuelle n'est pas la première et que l'éponge de l'oubli n'a pas complètement effacé les souvenirs des précédentes. Encore cela mériterait-il pourtant d'être un peu plus développé que la tendance des gens à prendre le métro par le côté interdit ou l'avantage de ne pas habiter des logis insalubres (idée que tu renouvelles d'ailleurs ingénieusement par le devoir et le rôle de l'employeur) [8].

Mais c'est chez toi un côté fort sympathique et qui t'apparente à Ruskin, de proclamer impérativement des vérités qui ne vont pas de soi, de déclarer qu'elles sont le « mot de l'énigme » [9], et après avoir brandi l'épée flamboyante de l'archange, de donner méticuleusement des conseils pratiques. D'ailleurs si je n'étais pas trop fatigué je te signalerais une autre ressemblance avec Ruskin, que ce mélange d'impérieux ésotérisme et d'exotérisme tout pratique. Tout de même certaines parties originales mériteraient plus les honneurs de l'« italique » que des phrases assez banales et qui ont déjà été souvent sinon entendues [10], du moins dites. Mais je comprends que quand, en écrivant, on se propose un but pratique, on n'ait pas à craindre de redire ce qui n'a pas encore été obéi. Ruskin aimait à quitter le Sinaï pour l'école primaire et à faire suivre d'un guide-ânes les Tables de la Loi. Tu ne fais que montrer de loin celles-ci mais d'un geste magistral et le livre est si parfaitement composé [11] qu'on ne souhaiterait pas d'en ôter rien. De combien d'ouvrages peut-on en dire autant ? Sur l'enfer [12] tu te rencontres avec l'Abbé Mugnier à qui une dame scandalisée disait dernièrement : « Mais alors M. l'Abbé, à ce compte-là, il n'y aurait pas d'enfer ! » Et l'abbé pour rassurer l'orthodoxie alarmée de la dame répondit : « Si, si, Madame, il y a un Enfer. Seulement il n'y a personne dedans. » (C'est la même dame un peu naïve qui parle à tout le monde de Mérimée comme d'un auteur qu'elle

aurait découvert. Et l'abbé dit : « Il ne faut pas oublier qu'elle demeure rue *Christophe Colomb* » — dans laquelle est en effet situé l'hôtel de cette dame) [13].

Quant au fond même de ta doctrine mon cher Lionel, je peux différer d'avec toi sans que ce soit un blâme. Il y a des spinozistes et il y a des hégéliens, et ils ne se méprisent pas pour cela réciproquement. Je ne nie pas a priori que l'équilibre parfait des facultés, la bonne santé physique et morale, les fruits d'un enseignement rationnel, ne soient [14] choses excellentes. J'ai même tort de dire « a priori », car il a existé des époques où la santé morale et physique a été la source même de la supériorité en tout genre, et du génie. Par exemple les jeunes gens [15] de Platon (différents des tiens en ce qu'ils aimaient plutôt les jeunes gens que les dames [16] mais c'était la mode du temps) étaient certainement des êtres chez qui le corps, la pensée, l'esprit de justice, avaient été harmonieusement développés par une gymnastique physique, intellectuelle et morale. Et rien ne prouve que cette santé supérieure, cette perfection morale ne puisse renaître un jour. En attendant, et pour les temps modernes je suis hélas plus frappé du contraire. Je vois les fils de doctrinaires, élevés dans un esprit de haute solidarité et d'entière pureté morale, la descendance des Broglie si tu veux, devenir d'académiques fruits secs qui ne servent à personne [17], et en revanche la parole nouvelle qui découvre une parcelle encore inconnue de l'esprit, une nuance supplémentaire de la tendresse, jaillir de l'ivrognerie d'un Musset ou d'un Verlaine, des perversions d'un Baudelaire ou d'un Rimbaud, voire d'un Wagner, de l'épilepsie d'un Flaubert. Je ne sais plus si c'est Bergson ou Boutroux qui a dit que le roseau pensant ploie encore plus sous le poids de la pensée que sous le poids de la matière [18]. Mais je crois que, ne fût-ce que par la valeur créatrice de la souffrance, la maladie physique est (dans nos jours dégénérés) presque une condition de la force intellectuelle un peu géniale.

Je crois surtout que l'individualité à laquelle tu fais d'ailleurs une large part, agit d'une manière bienfaisante sur les autres, beaucoup moins par le bien qu'elle cherche à leur faire que par l'accomplissement

scrupuleux de ses devoirs envers elle-même. Je ne parle bien entendu que des formes les plus hautes et quelque peu géniales de l'activité. Mais, dans cet ordre, tout le bien qui a été fait sur la terre par des artistes, par des écrivains, par des savants l'a été [19] d'une façon non pas à proprement parler égoïste (puisque leur objet n'était pas la satisfaction de désirs personnels, mais l'éclaircissement d'une vérité intérieure entrevue) mais enfin sans s'occuper des autres. L'altruisme [20], pour Pascal, pour Lavoisier, pour Wagner [21], n'a pas [22] consisté à interrompre ou à fausser un travail solitaire pour s'occuper d'œuvres de bienfaisance. Ils ont fait leur miel comme les abeilles, et en réalité ce miel a profité à tous les autres

(« Sic vos, non vobis, mellificatis apes ») [23]

mais n'a pu être fait qu'à condition de ne pas penser aux autres en le faisant, de ne pas s'occuper des autres etc.

Je suis entièrement de ton avis pour tout ce qui concerne la politique (tout cela est du reste fort ruskinien) [24]. Pour la politesse je crois que tu flattes les gentilshommes d'autrefois en supposant qu'elle était chez eux l'expression de la magnanimité [25]. D'autre part il y aurait beaucoup à dire sur la politesse. Elle peut être l'émanation d'une nature bienveillante qui peut'être ne passera pas toujours à l'acte, mais la rude franchise ne sera pas plus serviable et le bourru bienfaisant est un mythe. Je sais que pour ma part je suis plutôt dans la catégorie des gens polis et sans vouloir me vanter, tu serais stupéfait si je te disais les sacrifices constants que j'ai consentis pour des bourrus qui ne feront jamais rien pour moi. D'autre part la phrase de Pascal : « Allez à l'église, prenez de l'eau bénite, abêtissez-vous, le reste viendra ensuite » [26] peut s'appliquer à la politesse. Il est possible qu'en pliant le corps et les manières à une certaine douceur, elle y incline l'âme ; nous ne voyons pas que les anarchistes soient moins trompeurs que les grands seigneurs. Remarque que toi (et je sais bien qu'il s'agit de pures formules) tu uses d'une politesse si excessive qu'elle ne pourrait pas ne pas être décevante, si on la prenait au pied de la lettre. On t'écrit la lettre d'affaires la

plus insignifiante, et tu réponds « J'ai [27] lu ta lettre du... avec le plus vif intérêt et son contenu a retenu toute mon attention ». Or c'est presque ironique puisque c'est habituellement en réponse à « Je te prie de faire vendre pour moi tant de Tramways de Mexico etc. ». Cela n'empêche que tu es le plus sincère et le meilleur des hommes. Il peut y avoir d'aimables formes de langage qui s'étendent à tout le reste de l'habitus corporis sans être pour cela hypocrites.

Je n'ai même pas effleuré, tout en ayant épuisé mes forces, ce que je voulais te dire de ton remarquable ouvrage. Pour finir je redescends de la morale et de la Littérature (où tu excelles, crois-le bien) jusqu'aux affaires, c'est-à-dire du ciel sur la terre et je te pose cette question. As-tu chez toi la liste des valeurs que j'ai fait vendre en juillet 1914 et qui ont fourni, par leur réalisation, les deux chèques, le premier payé, le second impayé [28] ? Si tu ne les as pas sais-tu du moins le montant du chèque qui a été payé, c'est-à-dire le premier. (Car je sais le montant du second.) Si je te demande cela, c'est que j'ai retrouvé mon compte de Juin dans cette banque (plus quelques ordres de vente). Donc en soustrayant les valeurs vendues (et ayant donné lieu aux deux chèques) de la liste totale [29] des valeurs que j'avais en Juin dans cette banque *(liste que j'ai retrouvée)* la différence serait les valeurs qui y sont encore et ainsi je pourrais faire la déclaration demandée par la loi, déclaration pour laquelle je suis fort en retard mais on me pardonnerait sans doute [30] à cause de ma santé. Reste à savoir si, dans la déclaration, le second chèque, étant resté impayé, devrait figurer. Pour le premier, certainement non puisque je l'ai touché. Encore tout émerveillé de te voir devenu soudain avec tant de compétence, de charme et d'autorité, législateur et écrivain je t'envoie mon cher Lionel ma reconnaissante amitié

Marcel PROUST

1. oφ Coll. U. Ill. L'original porte seulement la date du *Dimanche soir* ; cette lettre date du *dimanche soir 28 avril 1918,* car elle répond (note 5 ci-après) à celle du destinataire qui porte la date du *27 avril*

1918 ; du reste, ce dernier répondra à notre lettre à la date du *1er mai 1918*, en accusant réception de « ta bonne lettre du 28 écoulé ».

2. Il s'agit d'une plaquette de 128 pages intitulée *Les Trois Leviers du monde nouveau Compétence, probité, altruisme. Essai de reconstruction sociale*. Paris, Émile Nourry, Éditeur, 62, rue des Écoles, 62, 1918.

3. D'habitude, Proust consultait Hauser au moment où il se trouvait en difficulté par suite de spéculations qui avaient mal tourné.

4. C'est ce que Hauser avait voulu faire, en 1915 : mais Proust lui avait répondu : « Ne m'envoie pas ton livre, je n'aurais pas le temps de le lire en ce moment. » Proust semble avoir oublié l'incident. *Cor* XIV, pp. 218 et 219, note 8.

5. Allusion à la lettre du destinataire datée du *27 avril 1918*, où Hauser écrit : « [...] si tu as le courage de lire mon bouquin, tu verras que je n'y cherche pas à faire du style, ce dont je serais d'ailleurs parfaitement incapable ».

6. Le narrateur, en arrivant chez Mme Swann, croit déjà voir « la majesté du gâteau au chocolat, entouré d'un cercle d'assiettes à petits fours et de petites serviettes damassées grises à dessins, exigées par l'étiquette et particulières aux Swann » ; pour lui, « cet ensemble inchangeable et réglé semblait, comme l'univers nécessaire de Kant, suspendu à un acte suprême de liberté ». *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, I, 506. Cf. *Cor* XIV, pp. 198 et 300, note 6.

7. « D'abord, le Théosophe n'a pas affaire à un Dieu extérieur à lui-même, dont tour à tour il implorera la clémence ou redoutera la colère. Non, pour le Théosophe l'être humain procède de la Divinité et doit infailliblement retourner à Elle. Il porte en lui une étincelle divine qui constitue son ego ou son individualité, et c'est avec son propre ego que le Théosophe aspire à s'identifier, ce à quoi il ne réussira, d'ailleurs, qu'à la suite de nombreuses incarnations. » *Op. cit.*, p. 32, chapitre VI, *Religion et Théosophie*.

8. Allusion à la troisième partie du livre cité. L'auteur y propose notamment de promulguer une loi obligeant l'employeur à mettre à la disposition de ses employés « le logement nécessaire à leurs besoins et à ceux des personnes dont ils ont la charge ». *Op. cit.*, p. 118, chapitre XXII.

9. « Voici *le mot de l'énigme :* les malheurs qui accablent l'humanité proviennent d'un affreux malentendu qui à son tour provient de l'ignorance. En effet, l'humanité presque tout entière confond l'individualité, étincelle divine que tout homme a en lui et qui représente son ego véritable et permanent, avec sa personnalité qui est transitoire et varie avec chaque nouvelle incarnation. » *Op. cit.*, p. 6. Nous soulignons.

10. Ms : *mais*, mot barré ; *du moins*, mot ajouté en interligne.

11. Le livre en question se compose en effet de trois parties, la première ayant pour titre « La loi », chapitres I à IV ; la deuxième partie, intitulée « Ce que devra être l'enseignement », chapitres V à XX ; la troisième partie, intitulée « Des devoirs de la société envers ses membres », chapitres XXI à XXIV.

12. « Le Théosophe, lui, sait pertinemment qu'*il n'existe pas d'enfer*, mais il sait aussi que pour mériter le Ciel, ou même un coin du Purgatoire relativement calme, il faut avoir atteint un degré de pureté morale infiniment supérieur, à quelques exceptions près, à celui de notre génération qui, d'ailleurs, n'a rien à envier sous ce rapport à celles qui l'ont précédée. » *Op. cit.*, pp. 33-34, chapitre VI. Nous soulignons.

13. « Je crois que l'enfer existe, mais qu'il n'y a personne dedans. » *Journal de l'abbé Mugnier*, p. 81, *30 août [1894]*. — La dame en question est la comtesse Aynard de Chabrillan, née Félicité de Lévis-Mirepoix, qui avait son hôtel particulier au 8 de la rue Christophe-Colomb. Elle tenait un salon intellectuel, politique, mondain.

14. Ms : *pas*, mot barré.

15. Ms : *gens*, mot ajouté en interligne.

16. Ms : *étaient*, mot barré.

17. Proust ignore sans doute l'existence de deux membres de la famille en question qui sont destinés à devenir des physiciens de marque : 1° Maurice 6e duc de Broglie (1875-1960), officier de marine et physicien qui, en 1917, inventa un appareil permettant aux sous-marins de recevoir les signaux de la T.S.F. En janvier 1921, il va découvrir les spectres corpusculaires des éléments, dits de Broglie, qui permettent de pénétrer directement sur l'atome. En 1942, il succédera à Langevin dans la chaire de physique générale du Collège de France ; 2° son jeune frère, Louis prince de Broglie, plus tard duc (1892-1987), est affecté depuis 1914 au poste de T.S.F. de la Tour Eiffel, où il capte et déchiffre les messages de la radio ennemie ; il sera plus tard professeur à la Faculté des sciences de Paris, et recevra, en 1929, le prix Nobel de physique. R. Didier, *Isographie de l'Académie française*. Paris, 1964, pp. 40-43.

18. « Le roseau pensant plie sous l'effort de la pensée, plus encore que sous le poids de la matière. » Émile Boutroux, *Études d'histoire de la philosophie*. Paris, 1897, p. 218. Chapitre intitulé « Le philosophe allemand Jacob Boehme », lu devant l'Académie des sciences morales et politiques en 1888 et publié dans le compte rendu.

19. Ms : *fait*, mot barré.

20. Le chapitre X de la deuxième partie de l'ouvrage du destinataire s'intitule : *L'altruisme but suprême de l'existence*.

21. Ms : *n'* et *pas*, mots ajoutés en interligne.

22. Ms : *non pas*, mots barrés.

23. Ainsi vous, non pour vous, vous faites du miel, abeilles. Vers attribué à Virgile par Titus Claudius Donat, grammairien latin du IVe siècle. Virgile, *La Fille d'auberge suivie des autres poèmes attribués à Virgile. Traduction nouvelle par Maurice Rat*. Paris, 1935, pp. [246-247], *Inscriptions II*.

24. Hauser écrit : « [...] on peut affirmer qu'en principe, *seuls les peuples qui sont suffisamment évolués pour savoir se gouverner eux-mêmes sont dignes de jouir du régime républicain*. Il s'ensuit que, moins un peuple est évolué et plus il a besoin d'être gouverné d'une main ferme. » *Op. cit.*, p. 81, chapitre XVII, *De la politique*.

25. « Au temps heureux de l'âge d'or la politesse était la manifestation extérieure et tangible des sentiments nobles et élevés qui animaient les individus. Il est de toute évidence que celui qui est spirituellement très évolué et dont l'individualité inspire les élans de la personnalité, n'ouvrira la bouche que pour dire des choses vraies, belles et utiles. Ses actes correspondant nécessairement à ses sentiments, ils seront nobles et désintéressés. » L'auteur affirme qu'« au siècle où nous vivons », l'homme, tout en se reconnaissant de nombreux vices, « veut se donner l'apparence d'avoir toutes les vertus et c'est pour arriver à ce but qu'il a recours à la politesse, qu'il ne peut d'ailleurs atteindre qu'avec le concours de l'hypocrisie ». *Op. cit.*, pp. 70-71, chapitre XIV, *De la Politesse*.

26. Pascal, *Pensées*. Voir *Cor* XII, p. 283, note 15.

27. Ms : *reçu*, mot barré.

28. Deux chèques de la banque Warburg, de Hambourg, chez laquelle les titres étaient restés à cause de la guerre. Voir *Cor* XIII, *passim*.

29. Ms : *totale*, mot ajouté en interligne.

30. Ms : *sans doute*, mots ajoutés en interligne.

84

A MADAME LEMARIÉ

[Avant la fin d'avril 1918] [1]

Chère Madame

Pardonnez-moi de ne pas avoir répondu immédiatement à votre mot qui m'a beaucoup touché. Au milieu de tous les chagrins et ennuis que j'ai, ce me sera une grande joie que le retour de Gaston Gallimard [2]. Puisse sa traversée s'exécuter favorablement. Je suis désolé en effet que par la faute de cet imprimeur il ne puisse trouver le livre prêt (il croyait trouver les cinq, je crois !). Mais si vous le voulez bien nous allons prendre une première décision, en attendant les autres. Je n'ai plus reçu depuis longtemps aucune épreuve, mais ce que j'ai à recevoir est peu de chose et si vous le demandez à l'imprimeur je crois qu'après un tel intervalle, cela doit être prêt.

Or la première décision serait ceci : *Nous mettrions en bloc tout le livre (A l'ombre des jeunes filles en fleurs), sans distinguer entre les parties qui sont en*

placards (dont nous ne demanderions pas de deuxièmes épreuves), celles qui sont en deuxièmes épreuves (dont nous ne demanderions pas de troisièmes), celles qui sont en troisièmes etc. Puisque l'imprimeur envoie les deuxièmes épreuves un peu moins bonnes que les premières, etc., je crois qu'il vaut mieux en finir, faire tirer le tout, et nous aurons ainsi un : *A l'ombre des Jeunes filles en fleurs* complet, auquel on ne touchera plus, et on passera immédiatement aux placards du deuxième volume *(Le Côté de Guermantes)*. Une fois les quatre volumes prêts, comme il est inévitable que dans un ouvrage aussi long et dont les brouillons sont informes et interpolés, une phrase d'un des volumes ne se trouve pas à tort, ou répétée, dans un autre, alors seulement nous ferons les quelques petits changements qui seront nécessaires à l'équilibre des parties. Et ceci fait, le tout pourra paraître. Donc pour nous en tenir au présent, mon avis est d'en finir, c'est-à-dire de ne pas demander de deuxièmes épreuves des placards, de troisièmes des deuxièmes (tout ce que j'ai déjà dit au début de cette lettre) et de demander des épreuves (qu'on appellera comme on voudra) de tout le livre, et qui (premières, secondes ou troisièmes, ou quatrièmes) seront les dernières. Pour cela il faut que je puisse renvoyer à l'imprimeur les épreuves du tout, or il me manque la fin qui n'a jamais été faite en placards [3], et aussi une partie qu'ils ont (M. de Charlus) [4] et devraient envoyer (en troisièmes épreuves je crois). Dès que je serai possesseur du tout (et ce qui manque est peu de chose) j'enverrai tout le volume à l'imprimeur (c'est-à-dire à vous pour l'imprimeur) et je le relirai tout entier. Naturellement il sera préférable qu'il me l'envoie par tranches, chaque fois qu'une partie sera prête, pour que je n'aie pas de longues périodes sans rien faire, et après cela un coup de collier excessif. Mais je ferai cette dernière révision (d'un texte qui sera certainement fautif étant en premières épreuves pour certaines parties) très vite, et nous pourrons passer au *Côté de Guermantes*. Sans cela je ne vois pas de fin possible et la fatigue que tout cela doit vous causer n'est pas la moindre de mes préoccupations.

Crois-moi mon cher Lionel ton bien reconnaissant et dévoué

Marcel PROUST

Tu pourrais peut'être faire déposer chez moi deux exemplaires de ton livre, car je pourrais prêter le mien mais pour *trois* journaux, un ne suffira pas. J'en achèterai volontiers d'autres mais en attendant il vaut mieux ne pas retarder, or je ne peux faute de personnel faire faire de courses lointaines.

1. oφ Coll. U. Ill. Cette lettre se situe entre celles du destinataire datées du *1er mai 1918* (note 3 ci-après) et du *3 mai 1918* (notes 11 et 13). L'allusion à la candidature d'Hermant (note 4) nous permet de dater cette lettre du *jeudi 2 mai 1918*.

2. La plupart des lettres que Proust échangea avec Abel Hermant ne nous sont pas parvenues.

3. Allusion à la lettre du destinataire, du *1er mai 1918,* qui demande s'il y aurait possibilité d'obtenir un article sur son livre dans *Le Figaro*.

4. Abel Hermant était candidat, à l'Académie française, au fauteuil de Jules Lemaître. L'élection eut lieu le jeudi 2 mai 1918. R. Peter, *L'Académie française et le XXe siècle,* p. 114.

5. Ms : *littéraire,* mot barré.

6. Il s'agit de Léon Bailby (voir *Cor* VII, p. 202, note 9). La lettre en question, ainsi que la plupart de celles que Proust échangea avec lui, ne nous sont pas parvenues.

7. André Germain. Voir *Cor* IV, p. 331, note 2.

8. Voir *Cor* XVI, note 2 de la lettre 159.

9. Marcel Prévost. Voir *Cor* V, p. 302, note 7.

10. Voir *Cor* XII, p. 284.

11. Hauser répondra à ce propos dans sa lettre 92, datée du *3 mai 1918*.

12. Ms : *et aussi,* mots ajoutés en interligne.

13. Il semble pourtant que Proust ait envoyé les documents en question avec sa lettre, car Hauser les lui renverra avec la sienne, lettre 91, datée du *3 mai 1918*.

14. Allusion au passage du livre cité que voici : « N'ayant aucunement la prétention de faire ici un cours de Théosophie, nous nous permettons de renvoyer ceux de nos lecteurs qui seraient désireux d'en poursuivre l'étude aux admirables ouvrages d'H.P. Blavatsky, Annie Besant, Leadbeater, etc. [...] » *Op. cit.,* p. 35. — Hélène Petrovna Hahn, dame Blavatsky (1831-1891), théosophe russe. — Annie Besant, née Wood (1847-1933), présidente de la Société théosophique anglaise, auteur de *Réincarnation* (1892). — Charles Webster Leadbeater (1847-1934), collaborateur d'Annie Besant.

15. Pascal, *Pensées.* Voir ci-dessus, note 11 de la lettre 41 du même au même.

16. « Je le crois parce que c'est absurde », paroles faussement attribuées à saint Augustin. Il enseignait que le propre de la foi est de croire sans avoir besoin de comprendre. La formule paradoxale est peut-être une transposition de passages de Tertullien sur le baptême et sur la résurrection. « Si tu n'as pas compris, crois. La compréhension est en effet la récompense de la foi. Ne cherche donc pas à comprendre pour croire mais crois afin de comprendre... » Saint Augustin, *Homélies sur l'Évangile de Saint Jean,* homélie XXIX, § 6. *Œuvres de Saint Augustin.* Traduit par M.F. Berrouard, éd. Desclée De Brouwer, 1977, v. 72, p. 607. Ms : parenthèse non refermée ; nous corrigeons.

17. William James (1840-1910), philosophe et psychologue américain qui contribua à la fondation de la philosophie pragmatique.

18. *Sic.* Il s'agit d'Eusapia Palladino (1858 ?-1918), chiromancienne qui eut une certaine notoriété à cause des séances où elle produisait des matérialisations, des empreintes, etc., devant Branly, Bergson, Mme Curie. — Henri Bardac situe en 1918 une anecdote selon laquelle Proust se serait fait mener chez une chiromancienne. *Cah* I, 91. Peut-être était-ce elle ?

88

A EDMOND JALOUX

102, boulevard Haussmann
[Premiers jours de mai 1918] [1]

Monsieur ? Cher ami ?

Je ne sais comment dire puisque je ne vous ai jamais vu, et que ma pensée se mêle pourtant si souvent à la vôtre. Je viens de recevoir l'*Incertaine* [2] à ce moment où des maux d'yeux terribles que ne vont pas améliorer des milliers d'épreuves à corriger plusieurs fois, me rendent la lecture impossible. C'est vous dire que je remets à plus tard celle de l'*Incertaine*.

Et pourtant je n'ai pu me défendre de la parcourir, une course où il y avait bien des arrêts involontaires et délicieux. Certainement vous n'aviez encore jamais atteint jusque-là. Autant de vie peut'être. Mais jamais n'y fut mêlée tant de beauté. Jamais aux dépens de la vie. L'explication rétrospective de Clochenson relativement aux incertitudes de Charlotte [3] est une chose

étonnante, objective et que le chapitre suivant fait rentrer dans le plan du subjectivisme [4]. Dans ce chapitre, les mots sur les deux rêves « celui qu'on vit et celui qu'on crée » [5] sont un sympathique lien entre nous. Car quand vous lirez le dernier volume de *A la Recherche du Temps perdu* vous verrez que pour s'exprimer de façon tout autre et suivant des chemins opposés notre philosophie n'est pourtant pas si différente.

Mais je ne pense pas qu'en notant sèchement comme je l'ai fait dans mon livre les vérités qui m'apparaissent (noter est d'ailleurs inexact, mais enfin ce n'est pas pour vous parler de moi, mais de vous que je vous écris), j'aie pu jamais arriver à la suavité dans le contour qui charme tant dans l'*Incertaine*. Avec une certaine richesse d'esprit qui fait que vos phrases rebondissent, en procréant d'autres (en ce moment je trouve comme exemple le chien qui dévore le silence [6] et justement cet exemple est mal choisi), avec ce curieux sentiment de tristesse qui vous fait parler de statues endolories [7], d'arbres qui souffrent de l'automne [8], cette suavité est le trait qui me semble le plus caractéristique. Et jamais aux dépens de la vérité. Quels traits pénibles et justes dans le noircissement des deux statues [9]. Pour une seule chose je ne suis pas certain de la justesse. Le clair de lune tendu d'étoffes orientales [10] est peut'être un peu bigarré. Mais je lis [vis ?] trop exclusivement dans mon lit pour pouvoir me prononcer. Tout de même j'ai autrefois assez vu de la nature pour pouvoir goûter infiniment vos branches poussiéreuses [11] et vos paons blancs [12]. Il me semble que c'est eux à qui vous avez fait l'honneur de dédier la plus belle phrase du livre. « Ils marchaient avec précaution, balançant leurs cous, dressant au-dessus d'un œil méchant et fier, d'un bec acerbe, les pistils d'argent de leur cimier. » [13]

Croyez-moi, je vous prie, bien affectueusement à vous.

Marcel PROUST

1. * La *Revue de Paris*, juin 1951, pp. 19-20 ; *Jalx* 121-123. Cette

lettre doit dater des *premiers jours de mai 1918*, moment où Proust reçoit le livre du destinataire : voir ci-après, note 2.

2. *L'Incertaine*. Paris, Albin Michel, Éditeur, 22, rue Huyghens, 22 [s.m.]. La *Bibliographie de la France* du 7 juin 1918, n° 2055, indique pour ce livre le dépôt légal du *1er mai*. L'auteur est Edmond Jaloux. Voir *Cor* X, p. 217, note 4.

3. Allusion au dénouement du roman, pp. 286-291. Henri Clochenson y explique à son ami Hector le plan qu'il a combiné pour amener Charlotte de Giscours à vouloir l'épouser.

4. Dans le chapitre suivant, pp. 294 et sq., c'est Hector qui s'entretient avec Lamparnave du mariage de Charlotte et de Clochenson.

5. « — Tu es mieux partagé que moi, dit Lamparnave. Mais qu'importe ! Chacun de nous suit deux rêves à la fois : celui qu'il vit et celui qu'il crée. » *Op. cit.*, p. 295.

6. « Un *chien* qui aboie *dévore*, à lui tout seul, l'énorme *silence* de la ville endormie. Mais il a beau ouvrir et fermer ses mâchoires, il n'arrive pas à le digérer. Et quand, fatigué, il s'arrête, le silence renaît aussitôt. » *Op. cit.*, pp. 300-301. Nous soulignons.

7. « Elle eut le tact de ne prononcer aucune banalité, en se présentant à moi, mais loua en termes mesurés, le calme du jardin, les parfums qui montaient des dernières fleurs et la suave majesté des *statues endolories* par le temps. » *Op. cit.*, p. 41. Nous soulignons.

8. « Si je tourne la tête, je revois le jardin que j'ai tant aimé. Ses *arbres* opulents *souffrent* en ce moment des premières atteintes *de l'automne*. » *Op. cit.*, p. [7]. Nous soulignons.

9. « Tantôt, en reprenant possession de mon domaine, j'ai présenté mes devoirs aux déesses qui le protègent. L'une est une Cérès au visage noirci par les larmes et qui tient dans ses bras toujours beaux une gerbe pourrie ; l'autre, une Pomone sans nez, dont la robe ouverte laisse épanouir un sein encore intact. » *Op. cit.*, pp. [7]-8.

10. « J'ai ouvert une fenêtre, le clair de lune déplie ses étoffes orientales dans le jardin. » *Op. cit.*, p. 299.

11. « C'est un vieil endroit que le domaine de mon ami. La grille à peine franchie, on s'enfonce dans une allée de cèdres, dont les *branches poussiéreuses* traînent presque à terre. » *Op. cit.*, p. 161. Nous soulignons.

12. « Je fus frappé de voir dans les cèdres des formes suspendues, qui avaient l'aspect et la couleur de la dentelle. Ces écharpes qui tombaient mollement des rameaux, c'étaient des *paons blancs*. » *Ibid.* Nous soulignons.

13. *Ibid.* La citation est exacte.

3. Bedel & Cie, garde-meubles. Le *Paris-Hachette* de 1914 indique neuf adresses pour cette maison, dont rue Saint-Augustin, 18.

4. *Le Figaro,* 16 mai 1919, annonce, p. 2, que Walter Berry est parti pour l'Algérie. Ce dernier enverra à Proust une carte postale de Tunis datée du *25 mai,* disant qu'il a dîné « ce soir » à Carthage.

93

A LOUIS DE ROBERT

102, boulevard Haussmann
[Mai 1919] [1]

Cher ami

C'est à cause de mes yeux que je ne vous ai pas répondu tout de suite, c'est si fatigant pour moi. Et surtout ne vous fatiguez pas vous à me répliquer. Je voulais vous dire que (sauf avis médical autorisé) vous avez tort de vous résigner à l'insomnie [2]. Je l'ai connue et sais l'ombre immense qu'elle projette sur la journée, bien avant l'heure de se coucher. A cette époque je croyais comme beaucoup de gens qu'un narcotique est quelque chose de pernicieux. Là-dessus j'ai consulté Brissaud [3], homme admirable, vaste intelligence et mauvais médecin, qui trouvait (j'exagère à peine) qu'on devait vivre de trional. Je n'entre pas à cause de ma vue dans des détails, mais enfin si vous preniez par exemple une fois ou deux du véronal et dormiez, vous auriez vos cachets sur votre table et au lieu de les avaler (système Brissaud), vous sauriez qu'ils sont là, que cela n'a donc aucune importance que vous vous endormiez ou non puisque vous pourrez toujours grâce au cachet dormir, et cette sécurité suffit à faire dormir. (C'est comme pour rater une femme ou être certain de ne pas rater.) De plus ces hypnotiques (qui n'en sont pas) sont surtout des nervins, et les deux ou trois jours suivants votre système nerveux etc. sera tonifié. Votre travail sera plus aisé. Je ne vois plus Bergson, mais quand je le voyais il prenait régulièrement du trional depuis des années et s'en trouvait très bien. J'ajoute pourtant que si vous désiriez faire cela il faudrait que

je vous donne des précisions. Mais à mon avis ce ne serait pas suffisant, car je crois qu'il faudrait cela transitoirement pour avant tout redormir. Mais ensuite s'attaquer à la cause de l'insomnie. Or je suis persuadé qu'il y a peu d'insomnies dont des *pilules laxatives* ne viennent à bout si elles font tant soit peu couler le foie [4].

Cher ami ma vue fatiguée m'empêche de vous écrire longuement. Mais je tremble que vous me croyiez insensible à vos reproches littéraires, alors qu'ils sont ma torture ; il faut donc vous avouer la vérité ou du moins le commencement de la vérité (mais n'en parlez pas car j'ai retiré mon livre à Grasset pour le donner à la Nouvelle Revue française) [5]. Ce n'est pas seulement *un* volume aussi long que *Swann* qui paraîtra. Mais *quatre* [6], chacun aussi long, *à la fois.* Du moins c'était décidé. Et votre lettre me jette dans de grandes perplexités.

De quel cœur je vous dis avec Horatio « Dormez et que des essaims d'anges bercent en chantant votre sommeil » [7]

Tout à vous

Marcel PROUST

1. *op* Coll. M.H. Bradley Martin. Comme le destinataire répondra à cette lettre au mois de *mai 1919* (note 4 ci-après), Proust doit l'écrire également au mois de *mai 1919* ou à la fin d'avril.

2. Voir à ce sujet la lettre 66 de Louis de Robert et sa note 3.

3. Le docteur Edouard Brissaud. Voir *Cor* II, p. 95, note 4.

4. Le destinataire répondra à ce sujet dans sa lettre 95 ci-après, aussi bien qu'à propos du nombre de volumes et du trional.

5. Ms : la parenthèse n'est pas fermée ; nous corrigeons.

6. Le destinataire supposait encore, en écrivant sa lettre 66, qu'il restait à publier seulement « deux volumes » de l'ouvrage de Proust. Celui-ci le met enfin au courant ici du changement d'éditeur et du nombre de volumes encore à paraître selon le contrat du 23 juin 1918 avec Gallimard.

7. Shakespeare, *Hamlet,* acte V, scène II, Horatio à Hamlet mort.

1. * Pierre Berès, Catalogue 70 (1979), n° 708. Envoi autographe d'un exemplaire d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs,* troisième édition. Doit dater de *peu de jours après le 21 juin 1919.*

2. Evangile de saint Jean, IV, 24.

133

A LA MARQUISE DE LUDRE

[Peu après le 21 juin 1919] [1]

Madame,

Je sens que je ne serais pas en état de venir demain soir. Je tâcherai, *après dîner,* d'aller vous dire bonsoir. Je trouve votre théorie bien audacieuse. 1er point on ne sait *rien* de l'insomnie. 2e point. L'insomnie provient de la déminéralisation des cellules nerveuses. (Comment pouvez-vous passer du premier point au deuxième ?) 3e point pour dormir il faut commencer par supprimer le véronal etc. qui déminéralisait. Qu'en sait-on ? — Je reconnais que ma façon d'user du véronal [2] est absurde. Mais c'est un médicament utile en tant qu'*entraîneur,* par le sommeil artificiel préalable au sommeil naturel. Demandez à Bergson s'il ne me sait pas gré du trional.

Votre respectueux admirateur,

Marcel PROUST

1. * Pierre Berès, Catalogue 70 (1979), n° 707, envoi autographe d'un exemplaire de *Du côté de chez Swann,* éditions de la Nouvelle Revue Française, 1919, deuxième édition. Doit dater de *peu de jours après le 21 juin 1919.*

2. A propos du véronal et du trional, voir ci-dessus, la lettre 93 à Louis de Robert.

134

A LOUIS GAUTIER-VIGNAL

[Peu après le 21 juin 1919] [1]

A l'un des seuls êtres dans la composition desquels n'entrent que des éléments entièrement purs, décantés d'envie, d'ambition, de méchanceté, à tout le reste (car ceci n'est que négatif et il y a les qualités positives)

Marcel PROUST

1. φ *G-Vignal* pp. 162 et [296]. Envoi autographe d'un exemplaire de *Du côté de chez Swann,* Paris, Editions de la Nouvelle Revue Française, deuxième édition.

135

WALTER BERRY A MARCEL PROUST

14, Rue Saint-Guillaume
23 juin 1919 [1]

Cher ami

Je reviens de Tours et, ravi, je trouve votre livre, — ou plutôt mon *livre* [2].

J'ai lu la préface [3], *et je n'ai presque pas osé lire plus avant —*

L'ai-je gagnée [4] *?? En tout cas j'ai gagné autre chose, le pénétrant charme de voir au-dessus de votre nom, les mots « Son Ami ». La Guerre finit aujourd'hui* [5] *: c'est ce qu'elle m'a apporté de mieux.*

Votre dévoué

Walter BERRY

1. oφ Coll. U. Ill.

2. Il s'agit de *Pastiches et Mélanges.* Proust a dû envoyer un exemplaire ordinaire en attendant d'en trouver de l'édition originale. Voir ci-après, la lettre 157.

3. Allusion à la dédicace du livre en question :
« A Monsieur Walter Berry
« Avocat et lettré, qui, depuis le premier jour de la guerre,

Je vous prie de croire, cher Monsieur, à mes sentiments les plus dévoués.

L'administrateur :
[signé] J. G. TRONCHE

1. oφ Coll. Mme Claude Mauriac. *MP-GG* 199.

2. Jacques des Gachons (1868-1945), né à Torcé (Sarthe). *Je sais tout*, mensuel, était une des publications de Pierre Lafitte.

235

JACQUES-ÉMILE BLANCHE A MARCEL PROUST

Offranville (Seine-Inférieure)
4 Oct[obre] 1919 [1]

Cher Ami

Votre lettre[2] *m'apporte un vrai soulagement. Je craignais que quelque chose ne vous eût déplu ! Dieu sait avec quel sentiment je l'ai écrit ! Mon admiration pour l'*ordonnance *de l'œuvre entier augmente de jour en jour, et j'étais révolté, de ce que même des hommes qui vous admirent, ont pu écrire sur les* Jeunes filles en fleurs.

« Lamenter » se prend aussi dans le sens neutre[3] *; on dit soit se lamenter sur ; ou lamenter (le sort de la patrie p. x.)* dictionnaire de l'Académie[4]. *Quant à la syntaxe et à l'obscurité de certaines phrases, je vous supplie, cher Marcel, de me les signaler toutes. Avez-vous encore l'article ? Vous ne pouvez pas me rendre plus grand service, car* « I mean well »[5] *— et ce n'est que par ignorance, ou légèreté, ou vue trouble, que je laisse des choses qui, ensuite, m'empêchent de dormir.*

Vous a-t-on lu mon premier article de Comoedia *1er oct[obre]*[6] *? Lisez celui de Lundi*[7].

Mais cette fièvre ? Et pas un mot de votre été ! Avez-vous été mal, tout ce temps ?

Affec[t] *votre*

J.-É. BLANCHE

P.-S. Cher ami, si vous avez relu l'édition de la N.R.F. avez-vous marqué les centaines *de fautes qui y restent et par lesquelles les typos ont substitué leur orthographie et leur grammaire aux vôtres ? Nous en avions commencé une liste en lisant à haute voix ; mais y renonçâmes parce que le travail était trop irritant. Il y a tout de même un certain nombre de phrases, ou d'expressions, que [nous] vous soumettrons, quand nous nous rencontrerons.*

1. oφ Coll. U. Ill.

2. Allusion à la lettre 232. Voir la note suivante.

3. Blanche répond à la lettre 232, où Proust écrit : « [...] le verbe "lamenter" employé sans "se" me semble un vrai solécisme [...] ».

4. Le *Dictionnaire de l'Académie*, complément de 1845, p. 669, indique quelques cas du verbe *lamenter*, sans pronom, employé surtout en poésie.

5. En anglais : je suis de bonne volonté.

6. *Comoedia*, 1er octobre 1919, p. 2 (six colonnes du bas), premier d'une série d'articles à la rubrique *La Semaine artistique*, sur la peinture.

7. Allusion, semble-t-il, au prochain article de la même série de *Comoedia*, celui qui paraîtra le mercredi 8 octobre suivant, sous le sous-titre : « La réforme de l'Ecole des Beaux-Arts ». Blanche s'y moque d'un projet de réforme élaboré par des étudiants des Beaux-Arts, où la « chaire d'idéologie » serait confiée à : « M. Henri Bergson, M. Julien Benda, M. Jacques Rivière, M. André Lhote, M. André Gide (intérimaire) ». On y propose d'élire comme administrateur : « un homme dévoué, désintéressé, réceptif, énergique et ultra-parisien [...] » : le comte Etienne de Beaumont. Blanche se trompe de jour, ses articles de *Comoedia* paraissant le mercredi. L'article qu'il avait fait publier dans *Le Figaro* avait paru un lundi, mais Blanche sait que Proust l'a lu.

236

A BINET-VALMER

[Peu après le 5 octobre 1919] [1]

Monsieur,

Je vous suis très reconnaissant des choses si aimables que vous avez bien voulu écrire dans *Comoedia*[2]. D'autres m'ont fait de la peine, — (d'autres que vous

43

A ROBERT DE FLERS

44 rue Hamelin
[Premiers jours de mars 1922] [1]

Mon cher Robert

Cette fois-ci (quoique plus malade encore) je n'ai pas recours à la machine de ma Lozeroise de Montjezieu [2] (je pense que tu as eu ma lettre) [3], car le conseil que je veux te donner est justement trop un « conseil » et ce ne serait pas très délicat de dicter, quoique ce soit bien fatigant d'écrire !

Comment faites-vous la folie (entre beaucoup d'autres hélas) de ne pas faire toucher l'abonnement au nouveau *Figaro*. Je suis abonné du *Figaro* depuis plus de trente ans. Toujours quand l'abonnement expirait, on se présentait à domicile pour recevoir le montant du nouveau. Pour la première fois depuis trente ans j'ai appris que mon abonnement était fini par le seul fait que je n'ai pas eu de *Figaro*. Je n'ai pas besoin de te dire que cela ne m'a pas froissé ! et que je pense seulement *à vos intérêts*. Avec votre système, vous vous trouverez perdre — avec un *Figaro* mille fois mieux fait que l'ancien — un grand nombre d'abonnés. Les gens sont négligents, vous n'allez pas à eux, ils n'iront pas à vous. Leur *Figaro* quotidien était une habitude. L'absence de *Figaro* qui dure depuis huit jours (même pour moi qui l'ai fait réclamer) deviendra une habitude aussi, et on verra qu'on peut très bien se passer de *Figaro*. Pardonne-moi la forme un peu âpre où je te dis cela mais vois-y une preuve éclatante de ma tendresse pour toi et de ma sympathie pour Capus. Je ressentirais un chagrin personnel si les efforts de Prestat [4] ou de Latzarus [5] pour vous couler, vous enlevaient seulement (par votre faute) cinquante abonnés. Et même si tu en as dix mille de plus qu'eux, je préfère que tu en aies dix mille cinquante de plus. C'est très « délicat » ce que vous faites. Mais cela l'est *beaucoup trop* pour mon goût d'ami de toi, et par conséquent de ton *Figaro*. Fais encaisser, fais encaisser ! Je ne pouvais vraiment pas dicter cela. J'aurais pu seulement dicter ma grande affection.

Marcel PROUST

1. *op* Coll. M. le marquis de Flers. Cette lettre suit celle du même au même (lettre 38) qui porte la date du *26 Février 1922*, et semble se situer environ une huitaine de jours après ; elle doit donc dater des *premiers jours de mars 1922*.

2. Allusion à la lettre 38 du même au même, datée du *26 Février 1922*, dans laquelle Proust s'excuse de dicter « à une jolie Lozèroise, de Monjézieu ».

3. Ms : la parenthèse est ajoutée en interligne.

4. Voir note 4 de la lettre précédente du même au même.

5. Marie-*Louis*-Joseph Latzarus (1878-1942), né à Vitry-le-François, journaliste, rédacteur en chef du *Figaro*. Son père (1843 ?-1918) fut receveur des postes à Nîmes.

44

A CAMILLE VETTARD

[Vers mars 1922] [1]

Mon cher ami,

Je voudrais bien répondre longuement à vos questions [2], mais je suis à peu près mourant, et c'est presque un vœu d'agonisant qui sera ma réponse. Ce que je voudrais que l'on vît dans mon livre, c'est qu'il est sorti tout entier de l'application d'un sens spécial (du moins je le crois) qu'il est bien difficile de décrire (comme à un aveugle le sens de la vue) à ceux qui ne l'ont jamais exercé. Mais ce n'est pas votre cas et vous me comprendrez (vous trouverez certainement mieux vous-même) si je vous dis que l'image (très imparfaite) qui me paraît la meilleure du moins actuellement [3] pour faire comprendre ce qu'est ce sens spécial c'est peut-être celle d'un télescope qui serait braqué sur le temps [4], car le télescope fait apparaître des étoiles qui sont invisibles à l'œil nu, et j'ai tâché (je ne tiens pas d'ailleurs du tout à mon image) de faire apparaître à la conscience des phénomènes inconscients qui, complètement oubliés, sont quelquefois situés très loin dans le passé. (C'est peut-être, à la réflexion, ce sens spécial qui m'a fait quelquefois rencontrer — puisqu'on le dit — Bergson, car il n'y a pas eu, pour autant que je peux m'en rendre compte, suggestion directe).

Quant au style, je me suis efforcé de rejeter tout ce que dicte l'intelligence pure, tout ce qui est rhétorique, enjolivement et à peu près, images voulues et cherchées (ces images que j'ai dénoncées dans la préface de Morand) [5] pour exprimer mes impressions profondes et authentiques et respecter la marche naturelle de ma pensée.

Je vous dis très mal tout cela, car je suis obligé de dicter

avec une peine inouïe qui ne me laisse plus que la force de vous redire mon admirative et reconnaissante affection.

Marcel PROUST

1. * *CG* III, 194-195 (n° X) ; *Choix* 277-278 (n° 128). Cette lettre, mal classée dans l'édition, se situe après celle (lettre 37) du même au même datée du *21 février 1922* (voir la note suivante), vraisemblablement *vers le mois de mars 1922.*

2. Questions que le destinataire pose à Proust dans une lettre qui répond, semble-t-il, à celle de Proust du *21 février 1922*, lettre non retrouvée.

3. *du moins actuellement*, mots ajoutés en marge à la plume.

4. Vettard, dans son article intitulé « Proust et Einstein », fera allusion à l'explication du « télescope ». Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er août 1922, p. 247.

5. Voir *Cor* XIX, note 3 de la lettre 329 de Lucien Daudet. Cf. *Textes retrouvés*, 1971, p. 322.

45

A PAUL HELLEU

44 rue Hamelin
[Vers mars ou avril 1922] [1]

Cher ami,

Il n'y a aucune raison pour que je vous écrive aujourd'hui plutôt qu'avant-hier ma tendre et fervente admiration, sinon peut-être la peur de ne plus être en état de le faire demain... Déjà maintenant c'est un mortel effort pour moi de dicter une lettre, à plus forte raison d'en écrire une. Or je ne veux pas avec vous user de l'affreuse « machine » de ma dactylographe [2]. Simplement comme je n'ai jamais depuis plusieurs années réussi à vous voir (deux fois vous étiez en Amérique) [3] et que le lit me garde de plus en plus (je reste des mois sans me lever, non sans souffrir), j'ai voulu pendant que ma main trace encore quelques caractères rappeler à votre souvenir un admirateur qui aurait tellement voulu jouir davantage de vous en cette vie.

Mettez mes respects aux pieds de Madame Helleu [4] et de Madame votre fille [5].

Votre reconnaissant ami

Marcel PROUST

1. * Lettre de date incertaine ; doit se situer *vers mars ou avril 1922* : allusion à « ma dactylographe » et la note 2 ci-après. Voir aussi la note 3.

2. Allusion à Yvonne Albaret, installée chez Proust depuis janvier 1922.

3. Helleu a fait son dernier voyage en Amérique du 18 octobre 1920 au 28 mars 1921. Jean Adhémar, cat. B.N. *Helleu*, Paris, 1957, p. 21.

4. Mme Paul Helleu, née Marie-Alice Louis-Guérin. Cf. *Cor* V, p. 177, note 7.

5. Mme Émile Orosdi, née Helen ou Ellen Helleu, mariée en 1912. Voir *Cor* X, p. 367, note 4.

46

SYDNEY SCHIFF A MARCEL PROUST

18, Cambridge Square, Hyde Park W.2
Le 6 Mars '22 [1]

Mon cher ami

Mon écriture est terrible. Ma femme m'a prévenu que vous auriez de la difficulté à la lire. La lettre ne me plaisait pas, j'ai ajouté une feuille pour vous le dire. Elle ne valait pas la peine que vous vous êtes donné. Je ne crois pas vous avoir dit l'adresse de Murry [2] *: Murry* [3] *a été gentil pour moi en m'envoyant l'épreuve de son article* [4]*. Mais je n'estime pas ses critiques. C'est un homme doué, sans convictions et sans principes- poète médiocre, savant plus ou moins, superficiel, peu sincère, un homme qui réagit toujours à ses émotions passagères. Son adresse est Châlet des sapins Montana-sur-Sierre Valais Suisse. Cela dans le cas que vous voudriez lui écrire. J'ai exposé sa psychologie et celle de sa femme Katharine Mansfield* [5] *qui écrit des contes très loués par la presse.*

Votre lettre me fait craindre que vous êtes plus souffrant et je m'en fais une grande peine, laquelle est allourdie par le fait que malgré que je ne voudrais ajouter une plume à vos corvées je vous ai infligé un Federbett [6]*. Je suis sincère en vous assurant qu'à côté de votre bien ou mal, mon livre n'a pas la moindre importance. Ce dernier temps j'ai été souffrant d'un épuisement de nerfs. J'en souffre du reste périodiquement. Je n'ai pu ni lire ni écrire sans un effort soutenu ni prendre une décision quelconque ni m'occuper d'affaires pratiques. Ces dernières sont pour moi toujours une cause d'agacement. Combien de fois mon adorable femme a-t-elle dû subir des changements kaléidoscopiques de projets. Nous allions au midi, à Paris, à la campagne, tour-à-tour tous les jours. Finalement je me suis mis au lit d'où je sors présentement. Ca va mieux maintenant. Nous allons à la campagne, Crowborough* [7]*, endroit sain et fortifiant après-demain, puis retournons pour voir Elena*

60

JACQUES RIVIÈRE A MARCEL PROUST

[Peu après le 22 mars 1922] [1]

Mon cher Marcel

Je suis désolé de tous les contretemps que vous a occasionnés mon retard à vous répondre sur Vettard[2]*. Excusez-moi, je vous prie.*

J'aurais tant aimé vous voir et savoir comment vous allez.

1. *φ Riv* 244 (n° CXLIV) ; 216 (n° 154). Carte de visite. Date du moment du retour de Rivière de sa tournée de conférences du 10 au 22 Mars 1922 ; doit se situer *peu de jours après le 22 mars 1922.* Voir la note suivante.

2. Voir la lettre 61 à Gallimard du *24 Mars 1922,* où Proust parle de la correspondance entre Rivière et Vettard, et écrit : « Vous pouvez [...] montrer ma lettre à Jacques qui doit être sur le point de revenir [...]. »

61

A GASTON GALLIMARD

Paris le 24 Mars 1922 [1]

Mon Cher Gaston,

Je suis très ennuyé de ne pouvoir que dicter à la machine une lettre qui se trouvera forcément très incomplète.

Jacques Rivière, pour qui cela ne change naturellement en rien mes sentiments de tendre affection, m'avait promis une réponse immédiate avant son départ, au sujet de la publication dans la Revue de la dédicace de Mr. Vettard[2]. Il est parti sans me rien dire. Paulhan m'a fait savoir que Jacques avait écrit à Mr. Vettard pour refuser sa dédicace (ce qui naturellement est entièrement le droit de Jacques). J'ai alors écrit à Mr. Vettard, ancien collaborateur de la Revue et savant très remarquable, pour lui exprimer mes regrets[3]. Il m'a répondu qu'il n'avait rien reçu de Jacques, ce qui m'a donné une première attitude mensongère en apparence. Huit jours après Jacques a écrit à Paulhan qu'il écrivait seulement, mais le jour même, à Mr. Vettard, d'où nouvelle lettre de moi au dit Vettard pour m'excuser[4], mais j'avais de nouveau menti sans le savoir, car celui-ci n'avait toujours rien reçu. Tout cela est sans intérêt pratique

pour ce qui touche la dédicace, car dans l'intervalle Jacques Boulenger l'a acceptée, sans même la lire[5]. Mais cela me met, comme collaborateur de la *NRF* revue dans une position très fausse que complique mon retard d'au moins dix mois à répondre à Bergson[6], etc. etc. Je ne peux pas entrer ici dans le détail de ces etc. Vous pouvez du reste très bien montrer ma lettre à Jacques qui doit être sur le point de revenir et pour lequel, dans ma reconnaissante amitié, je ne voudrais pas paraître avoir aucun secret, seulement cela m'obligera à vous reparler des *Œuvres libres.* Je voulais le faire tous ces jours-ci, en même temps que je me serais expliqué avec vous au sujet de Morand (question de fait qui n'a aucune espèce d'importance)[.] Vous lui avez dit que je voyais constamment Jacques Blanche, il y a au moins quatre ans que je ne l'ai pas vu. Il ne fait du reste pas un article sans le dire. Pour tâcher de vous voir, je suis resté des jours entiers à me forcer à ne pas m'endormir, mais n'ayant jamais réussi à vous atteindre, maintenant la trop grande fatigue est venue. Ce sera de toute façon un très grand plaisir pour moi, en dehors des questions que nous avons à discuter, de causer en franche cordialité avec vous et beaucoup plus avec l'ami qu'avec l'éditeur, sur tous les sujets que j'ai amorcés dans cette lettre. Il vous est naturellement impossible de me répondre puisqu'ils ne sont pas adressés à vous. La seule chose que vous seriez bien gentil de m'écrire, c'est si un Mr. Blumenfeld qui dans les *Hommes du Jour* (journal que j'ignorais et sur lequel je serais heureux d'être renseigné) a fait une longue analyse de l'article que m'a consacré Curtius dans une Revue de Munich[7] est quelqu'un qui vaut la peine que je le remercie[8]. Je recommande aussi, à votre bienveillante attention l'ouvrage de Mr. Vettard que Copeau à dû vous apporter il y a quelque temps et qui s'appelle, je crois *Pauper le Grand*[9]. Vous devez vous souvenir des articles que Mr. Vettard donnait autrefois régulièrement à la Revue et qui ont dû vous laisser, comme à moi, l'impression d'un talent véritable. Il est de nouveau dans une phase de production et je crois qu'on peut attendre beaucoup de lui. J'ai reçu beaucoup d'articles étrangers sur moi auxquels je n'ai pas compris un seul mot. Quant à celui de la *Westminster Gazette*[10], il n'est pas signé, peut-être Du Bos pourrait vous dire de qui il est.

J'espère, Mon Cher Gaston, que vous reverrez plus heureusement que moi, littéralement anéanti et désespéré par ma santé, ce jour, si joliment peint par un poète que je déteste d'ailleurs, A. de Musset :

« *Le Carnaval s'en va, les roses vont éclore*[11] ».

Je le souhaite car votre bonheur me reste cher et je vous

raconterai combien tout ce qui vous touche est personnellement ressenti par moi.

Croyez, Mon Cher Gaston, à toute mon amitié.

Marcel PROUST

1. oφ Coll. Archives Gallimard. *MP-GG* 489-491 (n° 315). Lettre dactylographiée ; la signature est de la main de Proust.

2. Voir ci-dessus, lettre 37 à Vettard du *21 février 1922* et sa note 3.

3. Voir ci-dessus, la lettre 49 à Vettard du *12 mars 1922.*

4. Voir le post-scriptum de la lettre 49 à Vettard du *12 mars 1922.*

5. Proust annonce l'acceptation de Jacques Boulenger dans la lettre 52 à Vettard du *18 mars 1921.*

6. Il s'agit sans doute d'Algot Ruhe, que Bergson avait recommandé à Proust. Ce dernier attend la réponse de Rivière au sujet de nouvelles de Ruhe qu'il lui avait proposées pour la *Nouvelle Revue Française* au mois de novembre 1921. Voir *Cor* XX, lettres 315 et 318.

7. Voir ci-dessus, note 3 de la lettre 56 à Jacques Boulenger du *22 Mars 1922.*

8. Gallimard comprend « Blumenthal » au lieu de « Blumenfeld », et répond, le *27.3.1922* (*MP-GG* 493) : « Il [Rivière] me charge également de vous dire que vous pouvez écrire à Blumenthal pour le remercier. » La note 2 de l'édition confond également Blumenthal avec Blumenfeld, bien que Proust ait expliqué, dans sa lettre, qu'il s'agit de l'article de Mr. Blumenfeld paru dans *Les Hommes du jour.*

9. Voir ci-dessus, note 3 de la lettre 37 à Vettard du *21 février 1922.*

10. Article paru dans la *Weekly Westminster Gazette*, vol. 1, n° 1, du samedi 18 février 1922, pp. 20-21, sous le titre « Some French Novels of 1921 ». Rend compte avec une grande perspicacité du *Côté de Guermantes II-Sodome et Gomorrhe I*, en citant un morceau de l'agonie de la grand-mère, qu'il considère comme ce qu'on a écrit de plus fort à ce sujet dans toute la littérature française, et en faisant état de la « variété étonnante » des portraits, descriptions, esquisses psychologiques, ainsi que des qualités de Proust comme critique. Nous tenons à remercier M. Anthony Olden d'avoir pris la peine de rechercher cet article pour nous.

11. *A la mi-carême* (mars 1838), premiers vers. A. de Musset, *Poésies nouvelles.* Cf. *Cor* X, p. 254, note 3.

62

JACQUES RIVIÈRE A MARCEL PROUST

Paris, le 25 Mars 1922 [1]

Mon cher Marcel,

Ne me haïssez pas trop ! Je sais que j'aurais dû depuis longtemps vous donner une réponse au sujet de l'article Vettard, mais cette tournée de conférences a été une assez grosse affaire, étant donné les forces toujours limitées dont je

dispose, et elle a absorbé complètement mon attention jusqu'à ces jours-ci. Me voici enfin débarrassé ! Je viens de relire ces pages que vous m'avez remises : elles sont intelligentes et sympathiques, et de quelqu'un évidemment qui vous comprend et qui vous aime comme il faut.

Trois choses pourtant me semblent s'opposer à leur publication dans la revue :

1° le vocatif, d'abord, qui va très bien pour une préface, dans laquelle on répand son admiration et sa reconnaissance, mais qui ne se comprendrait pas dans un article critique,

2° le fait que l'auteur abuse un peu des comparaisons scientifiques et risque de communiquer à ses lecteurs l'impression que vous êtes aussi abstrait et incompréhensible qu'un Einstein. (Vous savez combien je suis partisan de rapprocher votre attitude de celle du savant, mais encore faut-il éviter de laisser croire qu'elle vous mène à des constatations et à des résultats de l'ordre purement mathématique.)

3° l'accumulation un peu fortuite, et sans plan perceptible, des idées.

Ce n'est pas sans un certain regret que je constate ces impossibilités, car il y a beaucoup de finesse par endroits. C'est dommage que ça reste trop écolier, qu'on sente les connaissances auxquelles l'auteur se réfère, encore si mal digérées, si littérales dans son esprit !

Mais je tâcherai de donner quelque chose de mieux que ça sur vous, quand paraîtra votre prochain Sodome. *Soyez sûr que l'évènement sera congrûment célébré dans la revue.*

J'ai eu la joie de constater, que vous aviez de plus en plus de lecteurs en Suisse, et de plus en plus fervents. L'un d'eux m'a dit : « C'est au moins aussi considérable que Balzac ! J'attends avec une véritable cupidité le prochain volume. »

J'ai parlé de vous dans ma conférence, et de vous seul, comme de notre plus grand écrivain, comme de notre vraie gloire actuelle. Et partout j'ai trouvé l'écho le plus symphatique.

Je vous ferai renvoyer le Vettard demain.

J'espère vous voir bientôt, et pas trop malade.

Mon affection pour vous est profonde.

Jacques RIVIÈRE

1. φ *Riv* 245-246 (n° CXLV) ; 217-218 (n° 155).

109

A SYDNEY SCHIFF

[Le lundi 1er mai 1922] [1]

Mon cher ami,

lisez ma lettre jusqu'au bout car la fin modifiera ce qui précède. Je ne comprend pas pourquoi vous voulez voir quelqu'un qui na pas éteint son électricité ni fermé les yeux depuis huit jours et qui sera aujourdhui le plus mauvais jour de tous une chose informe et titubante, mais enfin ceçi ne peut plus durer et j'aurais mieux fait de vous voir il y a quatre jours ou si malade que je fusse j'étais un peu plus résistant enfin écoutez moi et surtout ne me dites pas ne vous fatiguez pas j'irais vous voir etc.

Faites comme je vous le dit demandez a Olivier ou a Elles une chambre très chaude a tout hasard si je suis capable nous yrons plutôt dans la salle a manger ce que je préfère. Et puis si je suis mort je n'irais nulle part en tout cas je vous en suplie pas de mal entendu venez de toute façon — venez me chercher a huit heures je ne veux aucun autre endroit que le Ritz du reste je ne vous y garderai pas longtemps car je suis exténué et tacherez de mi étendre un peu voulez-vous dire a Olivier l'état dans lequel je suis aujourdhui mais que si le commis blond de Godberry n'est pas parti il le fasse rester car j'aurai qu'elque chose a lui dire excusez le ton un peu impératif de cette lettre mais c'est parce que après une journée pareille je ne sais pas ce que je deviendrais et ma tendresse se changerait en désespoir s'il y avait encore mal entendu[.]

Qu'Olivier ferme bien toutes les fenêtres du restaurant et de la galerie et je compte que vous venez me chercher chez moi ce soir a huit heures mille tendresses de vôtre reconnaissant

Marcel PROUST

1. φ Coll. British Museum. *CG* III, 36-37 (n° XV). Lettre dictée. D'après Schiff, l'écriture de cette lettre, et la signature, sont d'Odilon Albaret. En tête de la lettre : « Received 4 o'clock on May.1. 22. Everything was arranged as he wished. We dined together that evening. » Doit donc dater du *lundi 1er mai 1922.*

110

SYDNEY SCHIFF A MARCEL PROUST

[Le lundi 1er mai 1922] [1]

Mon très cher ami

Tout sera fait comme vous dites.

Je verrai Olivier Je ferai reserver un salon. Je parlerai du commis blond de Godberry. Ma table dans le restaurant est dans le coin droit immédiatement en entrant. Je ferai fermer toutes les fenêtres. Votre ton[2] *est ce que j'aime, c'est de savoir et de faire ce que vous voulez.*

Je serai à la porte de vôtre apartement à huit heures

tendrement vôtre

S. S.

Olivier me dira si vous préférez une autre table à la mienne.

1. oφ Coll. U. Ill. Cette lettre répond à celle de Proust du *lundi 1er mai 1922* ; elle date du même après-midi. Voir la note suivante.

2. Proust s'excuse, en écrivant le *lundi 1er mai 1922,* du « ton un peu impératif » de sa lettre.

111

A HENRI BERGSON

[Premiers jours de mai 1922] [1]

A Monsieur Henri Bergson [2]

Au premier grand métaphysicien depuis Leibnitz [3] (et plus grand). Son système créateur évoluera peut'être mais gardera toujours le nom de Bergson.

Un admirateur affectueusement attaché qui s'excuse qu'à propos de lui on prononce sans rime ni raison les mots de « romans bergsoniens [4] » etc. Mais l'effigie incontestée et souveraine marque toute monnaie du jour [5].

Mettez, je vous prie aux pieds de Madame Bergson [6] les respectueuses amitiés de son cousin

Marcel PROUST

1. o Cat. B. N. *Henri Bergson Exposition du Centenaire.* Paris, 1959, n° 167.

Texte tronqué. Envoi autographe d'un exemplaire de l'édition originale d'*A la recherche du temps perdu, tome V, Sodome et Gomorrhe II.* Doit dater des *premiers jours de mai 1922* : voir la note suivante.

2. Proust écrira à Gallimard, *le 17 ou le 18 mai 1922* : « [...] j'ai envoyé une originale à Me Blumenthal, une à Me Muhlfeld, une à Jaloux, une à Bergson etc. ». Les noms de Mme Blumenthal et de Mme Muhlfeld figurent en effet sur la liste que Gallimard envoya à Proust, *le 26 avril 1922* (*MP-GG* 509), des personnes à qui il devait envoyer des exemplaires de l'édition originale de *Sodome et Gomorrhe II.*

3. Voir *Cor* X, p. 183, note 6.

4. Depuis le compte rendu de *Du côté de chez Swann*, d'Henri Ghéon. Voir *Cor* XIII, p. 39 et sa note 16.

5. Image dont Proust se servit à la fin de l'article qu'il écrivit pour la mort de John Ruskin. Voir *Textes retrouvés,* Urbana, 1968, p. 104 ; Paris, 1971, p. 148.

6. Mme Henri Bergson, née Louise Neuburger (1872-1946), la fille de Mme Gustave Neuburger, née Laure Lazarus, cousine germaine de la mère de Marcel Proust.

112

A JOHN MIDDLETON MURRY

[Premiers jours de mai 1922] [1]

A Monsieur J. Middleton Murry

Hommage admiratif et reconnaissant d'un écrivain que vous avez toujours protégé et soutenu et qui voudrait avoir une heure de santé pour vous remercier moins brièvement

Marcel PROUST

J'envoie ce livre à l'adresse que m'a fournie notre grand ami Sydney Schiff [2]

1. o *Adam 25* (1957), p. 43, note **. Envoi autographe d'un exemplaire de *Sodome et Gomorrhe II.* Doit dater des *premiers jours de mai 1922* : voir la note suivante.

2. Voir ci-dessus, la lettre 94 à M. et Mme Sydney Schiff du *samedi 29 avril 1922,* où Proust demande à Schiff : « Pourrez-vous m'envoyer l'adresse de Mr Middleton Murry ? » Katherine Mansfield, la femme de Murry, avait écrit à Schiff de Suisse, où les Murry se trouvaient au Châlet des Sapins, Montreux-sur-Sierre, *le 3 décembre 1921* : « Dear Sydney, I wish you had J.M.M.'s *real* article on Proust. [...] We lived Proust, breathed him, talked and thought of little else for two weeks — two solid uninterrupted weeks. » (Nous avons vécu Proust, respiré, discuté, pensé à lui et à rien d'autre pendant deux semaines sans interruption.) *Adam 25,* p. 43.

113

A GILBERT SELDES

[Premiers jours de mai 1922] [1]

Au très cher *Dial* [2] qui m'a mieux compris et plus chaleureusement soutenu qu'aucun journal, aucune revue, toute ma reconnaissance [3] pour tant de lumière qui illumine la pensée et réchauffe le cœur.

Marcel PROUST

1. * Envoi autographe d'un exemplaire de *Sodome et Gomorrhe II,* reproduit, avec des fautes de français, dans *Scofield Thayer and The Dial,* par Nicholas Joost. Carbondale, Southern Illinois University Press, 1964, p. 192. Doit dater des *premiers jours de mai 1922.*

2. *The Dial,* revue littéraire américaine, fondée à Chicago en 1880, publiée à partir du 8 octobre 1918 à New York. Un des directeurs était Gilbert Vivian Seldes (1893-1970). Un autre directeur, et le commanditaire de cette revue, était Scofield Thayer, né à Worcester (Massachusetts) en 1889.

3. Proust tient à exprimer sa reconnaissance envers une revue qui, dans son numéro d'octobre 1920, a publié un portrait de Saint Loup, extrait du *Côté de Guermantes,* traduit en anglais, et présenté par un article fort remarquable de Richard Aldington (1892-1962). Cet article était repris de *The English Review* de juin 1920, ce que Proust semble ignorer. Il ignore aussi sans doute que le même numéro d'octobre 1920 de *The Dial* publie des lignes d'Ezra Pound (1885-1972) sur Proust qui sont bien tièdes à son égard, le mettant fort au-dessous de Henry James, tout en avouant que son jugement sur Proust est superficiel. Aldington, au contraire, est capable de le comprendre, le considère comme un « écrivain de race » et juge son œuvre « un des romans les plus originaux de l'époque ». *The Dial,* dans son numéro de mars 1922, p. 320, publie un article de Gilbert Seldes dans lequel celui-ci affirme : « Il faut un minimum de perspicacité pour voir que James Joyce, Dorothy Richardson, et Marcel Proust vont dominer en quelque sorte le roman de la prochaine décennie. » Il insiste sur l'importance des expériences que ces trois romanciers poursuivent en s'attaquant aux problèmes de structure et de plan dans leurs ouvrages en cours de publication : *Ulysses, Pilgrimage, A la recherche du temps perdu.* — Dorothy Miller Richardson (1873-1957).

114

FRANÇOIS MAURIAC A MARCEL PROUST

[Premiers jours de mai 1922] [1]

Cher ami

je prends cette petite carte pour ne pas avoir à vous écrire longuement sur votre livre. Mon immense admiration, *vous la*

adresses les plus pratiques bien qu'assez biscornues sont la Nouvelle Revue Française 3 rue de Grenelle *ou* « aux soins de M. Olivier Dabescat, Hôtel Ritz[»]. L'adresse Ritz est pour vous seul, et non à communiquer car je tiens beaucoup à mon isolement[.]

P.S. Il me semble que vous me demandez les morceaux les mieux (les moins mal). Mais vous êtes si intelligent (preuve : votre lettre) que les mieux ce sera... ceux que vous préférerez. Et rien si vous voulez. Je suis aussi peu homme de lettres que possible et jette généralement toutes les lettres au panier. Ne vous croyez nullement engagé si vous avez changé d'avis.

1. *φ Retour à Marcel Proust* (1956), pp. 186-188 ; *Avec Marcel Proust* (1977), pp. 147-148, photocopie entre les pp. 160 et 161. L'enveloppe porte l'adresse : « Monsieur / J. Benoist-Méchin / C.I.C.F.C. / Secteur Postal 180 », et le cachet postal de : « Paris R.P. DÉPART 24* 17. V 1922 ». La lettre doit dater du *mercredi 17 mai 1922* : voir ci-après, notes 3 et 4.

2. Lettre non retrouvée.

3. L'accident par adrénaline à sec, survenu le lundi 1er mai. Voir la lettre 116 à Gallimard du *mercredi 3 mai 1922.*

4. Voir ci-dessus, la lettre 117 à Gallimard du *Vendredi [5 mai 1922],* à laquelle Gallimard répond, *le 8.5.1922* (*MP-GG* 519) : « Entendu pour la « *Taëglische Roundschau* ». Vous pouvez l'autoriser sans demander aucun droit. [...] »

5. En réalité, Proust avait connu Véra von Saltza, première épouse du baron Benoist-Méchin. Jacques était le fils de la seconde, née Gatel. Voir Benoist-Méchin, *A l'épreuve du temps,* Julliard, 1989, pp. 121 et 147 : « Je n'avais donc aucun lien de parenté avec la femme "superbe et très grande" qu'évoquait l'auteur de *la Recherche.* » Voir aussi la lettre 169.

6. *A l'ombre des jeunes filles en fleurs,* I, 554-556.

145

A GASTON GALLIMARD

[Le 17 ou le 18 mai 1922] [1]

Mon cher Gaston

Je vous retourne (en y joignant une autre demande du même genre reçue par moi, je ne peux pas mettre la main sur les autres) la demande Hellens [2]. L'entourage ne me paraît pas enchanteur, mais agréable et puisque votre avis est d'accepter [3], j'accepte bien volontiers (et avec plaisir). Quant à de l'inédit je me demande s'il ne convient pas de le réserver plutôt pour des revues françaises car ici personne ne saura qu'il a paru de l'inédit au *Disque Vert* [4].

Pour la *Neue Rundschau* j'ai répondu à M. Benoist-Méchin en lui disant votre généreuse autorisation [5]. Je crains d'avoir répondu un peu tard. Je crois que vous ferez bien de ne pas parler de cette revue à vos autres solliciteurs (dont les lettres sont ci-incluses). D'autant que j'ignore même si ma réponse atteindra M. Benoist-Méchin. Dès que j'aurai un mot de lui je vous en informerai. Il est préférable de lui laisser le temps d'arranger cela à sa guise car il me semble fort intelligent et jouissant d'un certain prestige intellectuel là-bas. Je ne le connais pas ; j'ai connu autrefois sa mère, la Baronne Benoist Méchin. Que les générations se ressemblent peu !

Avez-vous encore quelques exemplaires sans marque d'édition (je ne veux pas dire des originales). Quelques-uns me seraient bien utiles.

Je crains d'avoir fâché Régnier (et tiens absolument à ne pas m'en informer) [6]. Je le crains d'abord parce que j'aime beaucoup Régnier, ensuite parce que cela diminuerait mon autorité au comité Blumenthal. Or je sens que pour diverses raisons ma position y sera momentanément moins forte et il y a besoin de beaucoup de force pour Paulhan. Morand me recommande diverses candidatures [7], très intéressantes je n'en doute pas mais il n'y a pas un nombre indéfini de prix ! En pensant à Paulhan (et d'ailleurs ce n'était que dû) [8], j'ai envoyé une originale à Me Blumenthal, une à Me Muhlfeld, une à Jaloux, une à Bergson etc.

Je vois que dans votre liste aucun journal de Bruxelles ne figure. Or beaucoup ont été chaque fois charmants pour moi. Je ne sais plus les noms. En tous cas l'*Indépendance belge* me semble un oubli [9]. De même ce M. Gahier [10] (journaux réactionnaires d'Ile et Vilaine etc.) qui faisait chaque fois des articles remarquables sur Gide et sur moi. Voici que j'ai égaré l'adresse de Me Fitz Gerald [11]. Mille fois pardon de vous la redemander (je peux lui envoyer une des « onzième édition » que j'ai fait acheter, n'est-ce pas ?). Avez-vous tâté Schlumberger et Flers [12]. A la rigueur je pourrais demander à Jacques Boulenger. (Est-il vrai que Marcel Boulenger se présente à l'Académie [13] ?) Un libraire que mon frère connaît lui a dit qu'il vendait, malgré le prix, 50 *Sodome II* par jour. Je ne sais si c'est beaucoup ou peu. Mais il avait l'air de craindre qu'on ne tirât pas assez.

Au revoir mon cher Gaston la fatigue seule arrête un bavardage qui vous montre comme nous aurions des choses à nous dire si nous pouvions nous voir souvent. Que j'aimerais la vie N. R. F., un petit couvent lettré où je pourrais chaque jour demander à Frère Jacques (Jacques Rivière) non pas dormez-vous mais avez-vous bien dormi. Il sonnerait les Matines

et moi plutôt l'Angélus du soir. Quel regret de se connaître quand on ne peut plus se voir ?

Très affectueusement à vous

Marcel PROUST

Une femme que j'ai aimée il y a trente[14] ans m'écrit une lettre furibonde pour me dire qu'Odette c'est elle, que je suis un monstre[15]. De telles lettres (et les réponses !)[16] voilà qui tue tout travail. Je ne parle pas de plaisir. Il y a longtemps que j'y ai renoncé.

P.S. Avez-vous lu le réquisitoire prétendu grammatical de Souday[17]. C'est autant de fautes de français qu'il fait. Et sa défense des gens du monde[18]. Quelle jolie réponse à lui faire si je n'étais bien avec lui.

1. *o φ* Coll. Yale University (Beinecke). *Cah* VI, 211-214, texte tronqué ; *MP-GG* 524-527 (n° 357). Comme Proust dit qu'il a « répondu à M. Benoist-Méchin » (note 5 ci-après) en faisant allusion à la lettre à ce dernier que nous datons du *mercredi 17 mai 1922,* notre lettre se situe après celle-là, peut-être le même soir. Comme Gallimard répondra à Proust le *19 mai 1922,* notre lettre doit dater du *17 ou* du *18 mai 1922 :* voir notes 9, 10, 11. Voir aussi notes 15 et 17.

2. Franz Hellens, pseudonyme de Frédéric Van Ermengem (1881-1972), écrivain belge et journaliste, fondateur et directeur de la revue *Le Disque vert.*

3. Nous ignorons par quel moyen Gallimard a répondu à ce sujet.

4. Aucun texte de Proust ne paraîtra dans *Le Disque vert,* dont le numéro 1 est de mai 1922, et qui aura six numéros. En novembre, *Le Disque vert* fusionne avec *La Lanterne sourde,* et paraît sous le titre *Écrits du Nord, revue mensuelle et littéraire,* directeurs : Franz Hellens et Paul Vanderborght. — Le comité de rédaction du *Disque vert* en France était : André Salmon et Jean Paulhan.

5. *Sic.* Allusion à la lettre à Jacques Benoist-Méchin que nous datons du *mercredi 17 mai 1922.* Proust fait allusion à la lettre de Gallimard du *8.5.1922,* qui répond à celle de Proust du *Vendredi [5 mai 1922]* en ces termes : « Entendu pour le *Taëglisher Roundschau.* Vous pouvez l'autoriser sans demander aucun droit. » *MP-GG* 519. Proust avait d'abord parlé d'un quotidien nommé *Taeglische Rundschau.* Ici il s'agit d'une revue mensuelle : *Die Neue Rundschau,* tous deux de Berlin.

6. Ms : la parenthèse n'est pas fermée ; nous corrigeons.

7. Morand, dans sa lettre du *6.5.1922,* recommande à Proust les candidatures de Benjamin Crémieux et de Gabory.

8. Ms : la parenthèse n'est pas fermée ; nous corrigeons.

9. Gallimard répondra, le *19.5.1922* (*MP-GG* 527) : « C'est un oubli en effet de n'avoir pas porté sur la liste l'*Indépendance Belge.* » La bibliographie Alden indique un article de Georges Rency, paru dans l'*Indépendance belge* du 1er janvier 1921, sous le titre « Le Côté de Guermantes ». Proust avait gardé la coupure de cet article, ainsi que celle d'un autre du même auteur qui paraîtra dans le même journal le 27 août 1922, sous le titre « Sodome et Gomorrhe ». *Alden,* nos 1752 et 1757. Il est possible que Proust ait reçu d'autres coupures d'articles parus dans le même journal.

10. Joseph Gahier (*Cor* XIX, note 7 de la lettre 54 de Rivière) qui écrivait dans *Le Nouvelliste de Bretagne.* Proust lui avait écrit au mois de *juillet 1921* :

voir *Cor* XX, lettre 232. — Gallimard promettra, dans sa lettre du *19.5.1922,* d'inscrire le nom de Gahier « pour la prochaine fois ». *MP-GG* 528.

11. Gallimard avait déjà envoyé à Proust l'adresse d'Ellen Fitzgerald, avec sa lettre du *5.5.1922* (*MP-GG* 516). Il la lui enverra une seconde fois dans sa lettre du *19.5.1922* (*op. cit.,* p. 527). — Voir ci-dessus, note 5 de la lettre 1 de Rivière du *Dimanche soir 1er Janv[ier 1922].*

12. Pour un article dans *Le Figaro.* Voir ci-dessus, la lettre 116 à Gallimard du *mercredi 3 mai 1922,* et sa note 7.

13. *L'Opinion* du 6 mai 1922 annonce, p. 482, à la rubrique « Ce qu'on dit » : « [...] l'Académie française va avoir prochainement à pourvoir au remplacement des défunts. Déjà l'on parle de MM. Estaunié, Appell [...], Marcel Boulenger, Francis de Croisset, Fernand Gregh, etc. etc., sans compter les anciens candidats, MM. Abel Hermant, de Porto-Riche, Radelin et *tutti quanti* [...] ». Marcel Boulenger posait sa candidature au fauteuil d'Émile Boutroux, décédé le 22 novembre 1921. (Voir *Cor* I, note 5 de la lettre 22.) Il sera remplacé, le 15 juin, par Pierre de Nolhac : voir *Cor* VI, p. 182, note 5.

14. Ms : *40,* chiffre barré ; *30,* chiffre ajouté en interligne.

15. Il s'agit de Mme Laure Hayman (cf. *Cor* II, p. 63, note 2) que Proust connaît depuis 1888, époque où il est âgé de dix-sept ans, et elle de trente-six. En 1922, il la connaît donc depuis plus de trente-trois ans. Voir *Cor* I, note 2 de la lettre 12. Elle devait mourir à Monaco en 1939.

16. Voir ci-après, la lettre 146 à Mme Hayman.

17. Article paru dans *Le Temps,* feuilleton du 12 mai 1922, p. 3, rubrique « Les Livres » : « Marcel Proust : *A la recherche du temps perdu,* tome V, *Sodome et Gomorrhe II,* 3 vol. aux éditions de la Nouvelle Revue française » : « [...] D'autres phrases sont franchement boiteuses et défient la syntaxe. Puis, il y a beaucoup de subjonctifs, mais non pas toujours où il en faudrait, et quelquefois, en revanche, où il n'en faudrait pas. M. Proust est brouillé avec les temps, les modes et généralement avec la grammaire. [...] Mais M. Proust, peut-être parce que son ouvrage est malgré tout un peu long, même pour lui, ne trouve probablement pas le loisir de se relire, même sur épreuves. Et cela explique aussi qu'il ne manque guère de laisser *eut* et *fut* sans accent circonflexe, au subjonctif, où cet accent s'impose, quitte à souffrir qu'on le leur inflige à l'indicatif, alors qu'ils préfèrent s'en passer. [...] »

18. « Une grande préoccupation de M. Marcel Proust est de bien nous faire savoir qu'il regarde les gens du monde comme insignifiants, ignorants et parfaitement stupides. Je crois même qu'il exagère. On se persuade malaisément qu'un jeune comte de Surgis ne sache pas qui est Balzac, ou que le duc de Guermantes ignore si Ibsen et d'Annunzio sont morts ou vivants. Il semble probable que ce monde là ressemble de ce point de vue aux autres mondes plus bourgeois, que l'intelligence et la culture y sont répandues à doses inégales, mais n'en sont pas radicalement absentes. Une condamnation sans nuance serait sans doute aussi injuste qu'une idôlatrie systématique. Un titre de duc, de prince, ou de marquis, n'implique pas la valeur intellectuelle, mais ne l'exclut pas obligatoirement. Et il y a quelque illogisme après cette exécution générale et sommaire, à nous entretenir infatigablement, en tant de tomes et de volumes, de ces gens présentés *a priori* comme de simples et indiscernables crétins. » *Loc. cit.*

traits d'une femme qui n'était pas votre mère et que vous n'avez sans doute jamais vue[3]. A travers elle, un reflet du type de femme qu'aimait votre père est venu se poser sur votre visage, créant en quelque sorte une ressemblance au second degré. Cela confirme tout ce que je pense et, comme vous le voyez, malgré les apparences, je ne me suis pas trompé. D'ailleurs, nous en reparlerons lorsque vous viendrez me voir, car j'espère que vous me ferez ce plaisir, lors de la prochaine permission que vous passerez à Paris.[...]

1. * *Avec Marcel Proust* (1977), pp. 150-151. Cette lettre semble se situer *vers les derniers jours de mai 1922* : voir la note suivante.

2. Le destinataire dit avoir répondu à la lettre 144 de Proust que nous datons du *mercredi 17 mai 1922*, en lui envoyant la photo que Proust lui demandait. « Huit jours plus tard, je reçus une seconde lettre de Proust. Il me remerciait de ma photographie et me demandait la permission de la conserver "car", ajoutait-il, "elle a fait revivre en moi le souvenir de Madame votre Mère, à laquelle vous ressemblez si étonnamment". » *Avec Marcel Proust*, p. 150. Il affirme avoir reçu de lui une troisième lettre « [c]inq jours plus tard ». Cela semble nous permettre de situer cette troisième lettre dans les *derniers jours de mai 1922*. Dans *A l'épreuve du temps*, p. 147, J. Benoist-Méchin déclare citer cette lettre « de mémoire », en ayant confié l'original à E.R. Curtius : « Où est-elle ? Je l'ignore. »

3. Le destinataire affirme ne pas avoir connu la première femme de son père. *Op. cit.*, p. 149.

170

A JEAN BÉRAUD

[Vers la fin de mai 1922] [1]

Cher Monsieur Béraud

J'hésitais beaucoup à vous envoyer ce livre. J'avais peur qu'il vous déplût. Ses intentions morales voilées sous des ornements objectifs, ne sont pas perceptibles d'abord. J'en étais là de mes doutes quand le jour même où il parut, je fus à demi foudroyé par un terrible accident[2]. Depuis ce moment je continuais, même immobile, ne pouvant lire ni écrire, à me poser la question. Après un mois je la résous par l'affirmative. Ne pas vous voir m'est déjà assez cruel (et vous voir de temps en temps ne me serait peut'être pas impossible). Pourquoi perdre au moins l'occasion d'aller sous l'espèce d'un livre plus transportable que moi vous faire visite, vous rendre hommage

de la plus respectueuse et plus ardemment reconnaissante admiration

Marcel PROUST

1. o Cat. Georges Heilbronn 30 (1968), n° 311. Envoi autographe d'un exemplaire d'*A la recherche du temps perdu*, tome V, *Sodome et Gomorrhe II*. Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française. Il doit se situer *vers la fin de mai 1922* : allusions à l'accident du 1er mai (note 2 ci-après), aux hésitations que Proust a eues pendant « un mois » d'envoyer l'ouvrage à cause du sujet.

2. Accident du 1er mai. Voir ci-dessus, lettre 116 à Gallimard du *3 mai 1922*.

171

JACQUES RIVIÈRE A MARCEL PROUST

Paris, le 1er Juin 22 [1]

Mon cher Marcel,

Je crains que vous n'ayez quelque chose contre moi : cela me ferait beaucoup de peine. Si je ne vous ai pas donné signe de vie tous ces derniers temps, c'est que j'ai été très agité à tous les points de vue, très ballotté, très à la dérive. J'avais perdu (l'ai-je retrouvé ?) l'instinct de la direction.

Depuis que j'ai fini Aimée, *je n'ai rien fait de bon. Je n'ai même pas lu. Je me sentais si inférieur à moi-même que je n'ai pas osé ouvrir* Sodome et Gomorrhe. *Et je ne sais même pas si le plus sage ne serait pas d'attendre pour le lire la grande retraite que je vais faire en Juillet dans la montagne. Il me semble que c'est là seulement que je percevrai votre livre comme il faut.*

Gaston m'a dit que vous alliez un peu mieux. Cela me donne beaucoup de joie.

L'adresse d'Algot Ruhe[2] *n'est pas sur les manuscrits que vous m'avez confiés. J'en suis désolé.*

Je vous envoie ci-joint une lettre de M. Edmond Debarge, directeur de la Semaine Littéraire *de Genève qui voudrait avoir un portrait de vous pour accompagner un article de Gillouin sur votre œuvre*[3]. *Vous serez aimable de me la rendre.*

La Semaine littéraire *est très lue dans toute la Suisse romande et à mon avis il y a avantage pour vous à lui fournir le portrait qu'elle demande. Je pense que cela vous sera facile.*

J'espère vous voir avant de quitter Paris (je serai encore très

pris la semaine prochaine). Mais surtout je ne veux être pour vous l'occasion d'aucune fatigue.

Je vous serre les mains avec beaucoup d'amitié.

Jacques Rivière

Avez-vous vu le dernier numéro de la N.R.F.[4] *?*

1. *φ Riv* 253-254 (n° CLII) ; 225 (n° 163).

2. Au sujet d'Algot Ruhe, voir ci-dessus, note 6 de la lettre 61 à Gallimard du *24 Mars 1922*. Voir aussi la lettre 165 de Morand du *28. 5. 22*.

3. La *Semaine littéraire* de Genève va publier, dans son numéro du 1er juillet 1922, un article important de René Gillouin intitulé « Points de vue sur Marcel Proust ». Cet article sera repris dans *Esquisses littéraires et morales*. Paris, Grasset, 1926. -- *René*-Charles-Auguste Gillouin (1881-1971), homme de lettres et fonctionnaire né à Aouste (Drôme). Ancien élève de l'École normale supérieure, il fut chef adjoint du cabinet du président du Conseil municipal de Paris, l'auteur d'études sur Bergson, Mme de Noailles, Claudel. *Q E-V* 1924 ; *DBF 16*, 91.

4. En tête du numéro qui vient de paraître, Rivière a placé l'article important de Roger Allard sur *Sodome et Gomorrhe II*.

172

WALTER BERRY A MARCEL PROUST

53 Rue de Varenne
1 Juin 1922[1]

Quelle lettre exquise, cher ami, et que vous êtes bon pour ces pauvres gestes[2] *déjà tombées dans le trou noir des hiers lointains ; mais ce que vous en dites me fait un plaisir énorme. Ce qui est navrant à constater c'est l'incompréhension générale, l'admiration pour les platitudes et les prétentions du jour. Dieu, les bêtises qu'on débite de* vous, *— surtout quand on vous loue ! Quand je les entends, je ris formidablement sans rien dire, — et ça les agace, — et cela me fait du bien-*

Et que vous êtes gentil de penser à mon exemplaire[3]*. Je suis allé, dès le premier jour, à la N. R. F. pour en retenir un de l'Édition Originale. Pendant que j'attendais je vis un grand ballot de livres sur lequel était écrit : 10e Édition. Je demandis à l'employé : « Combien de volumes font une* édition *? » « Ça dépend, dit-il, mille, ou cinq cents, même des fois deux cents cinquante ». A quoi je répondis : « J'espère qu'on ne compte pas mille pour la N.R.F. et deux cent cinquante pour l'auteur ». Il s'esclaffa !*

Comme je serais content si un soir que cela vous prend d'aller au Ritz, vous me téléphoniez que vous y venez dîner avec moi. Voulez-vous ?

Votre dévoué

Walter Berry

Moi aussi j'ai connu Albertine. Elle avait des yeux infinis qui masquaient le néant. Quelle allégresse et quelle tristesse quand je fus dépoisonné d'elle —

1. Coll. U. Ill.

2. Allusion aux discours de Berry sur lesquels Proust lui a fait compliment dans la lettre 156 que nous situons *peu après le 23 mai 1922*.

3. Allusion à la même lettre 156, où Proust dit qu'il se serait occupé de l'exemplaire de *Sodome et Gomorrhe II* pour Berry s'il ne lui était pas arrivé l'accident du 1er mai.

173

A LA BARONNE DE PIERREBOURG

[Vers les premiers jours de juin 1922][1]

Madame

Incapable de lire, d'écrire, de parler, je n'ai pu pourtant m'empêcher de suivre de la première page à la dernière le palpitant roman de la *Mort de Cléopâtre*[2]. Je n'ai pu corriger les épreuves de mon livre, l'ouvrir une fois paru[3], mais je me sens enchanté du vôtre. Il y a quelques années j'étais allé (peut'être une seule soirée au théâtre en dix ans) voir quelques scènes de la *Cléopâtre* de Shakespeare traduction de Gide[4]. Je ne pus rester jusqu'à la fin, je ne vis pas mourir Me Rubinstein, mais hélas en rentrant rue Laurent Pichat je trouvai qui venait de mourir, non sur le théâtre, mais dans son lit, l'admirable actrice de la *Course du Flambeau*, Réjane[5]. Ce soir marqué d'un signe si funeste le resta aussi pour moi d'un signe éclatant. J'aurais tant voulu apprendre sur la Reine d'Égypte. Je le craignais aussi ; malgré le mot de Goethe réalité nuirait à poésie[6]. Pour un tel livre il faudrait trop de science qu'animât trop de vie, trop d'intelligence soulevée par le sentiment, trop d'art aussi. Qui pourrait l'écrire ? Ce fut vous. Par instants en lisant le nom : « Cléopâtre » on pense à vous, on ne peut se défendre entièrement de la supposition que vous-même avez dû y penser[7]. Les études astronomiques, la contemplation de Cassiopée[8], cela ne fait-il pas songer à une chère union que la

arrivé à temps. Du reste on ne doit aujourd'hui que poser les candidatures[3]. En tous cas, depuis quelques jours, j'ai beaucoup écrit à Madame Blumenthal qui sait que Monsieur Gabory est mon candidat pour l'une des bourses, et pour l'autre (Paulhan ayant dépassé de deux ans la limite d'âge), Monsieur Benjamin Crémieux. J'ai demandé à Madame Blumenthal de s'adresser à vous pour tous renseignements complémentaires sur mon candidat (Gabory). Je vous expliquerai de vive voix ce qui m'a fait dire cela (dans l'intérêt de Monsieur Gabory). En revanche, je ne lui ai pas demandé de tâcher que vous vous ralliiez à Monsieur Crémieux pour l'autre bourse, car vous m'aviez fait dire que vous étiez forcé de voter pour Monsieur Genevoix[4]. (Ma phrase mal construite ne signifie pas, bien entendu, que j'ai dit cela à Madame Blumenthal, à laquelle je n'avais nullement à parler de votre autre vote.) Ma phrase veut dire que, comme vous aviez dit à ma femme de chambre que personnellement vous étiez forcé de voter pour Monsieur Genevoix, je n'ai pas voulu vous influencer pour Crémieux. Je crois du reste, parce que Crémieux me l'a fait dire (je ne le connais pas), qu'il dispose de plusieurs voix dans le Comité. J'espère que Gabory et lui passeront le jour où l'on votera. Je serai certainement convoqué ; en tous cas, pour me préparer d'avance, vous seriez bien gentil de m'envoyer dès aujourd'hui un pneumatique me disant quel jour on votera (ou me le faire envoyer par Monsieur Gabory). Remerciez-le bien de son petit mot, dites-lui que Madame Blumenthal sait que je vote inébranlablement pour lui.

Votre bien affectueux

Marcel PROUST

1. * *Gide* 86-88. Pneumatique portant le cachet postal du *14 juin 1922*. Comme Proust écrit : « on ne doit aujourd'hui que poser les candidatures » (note 3 ci-après), et dit qu'il ne serait « plus arrivé à temps », il doit écrire *le mardi soir 13 juin 1922*. Voir aussi la note 2.

2. Allusion à la lettre 188 de Gabory du *Mardi matin [13 juin 1922]*.

3. Proust le suppose d'après ce que Berry lui a écrit : voir ci-dessus, note 2 de la lettre 185 à Crémieux du *lundi 12 juin 1922*.

4. Maurice Genevoix (1890-1980), homme de lettres, ancien élève de l'École normale supérieure, né à Decize (Nièvre). Il avait déjà publié : *Sous Verdun* (1916), *Au seuil des guitounes* (1918) ; *Rémi des Rauches* sort en 1922.

192

ANDRÉ GIDE A MARCEL PROUST

Mercredi matin [14 juin 1922][1]

Mon bien cher Proust

Votre pneumatique de ce matin[2] *n'émeut profondément — où je retrouve toute la sensibilité exquise de votre cœur. Hélas ! il est trop tard. J'ai dû rapporter hier soir, au pauvre petit Gabory la triste nouvelle de son échec. Nous tâcherons donc, à quelques-uns, de l'aider — car il est absolument sans ressources et de plus il a la charge (partielle) de son père et de sa mère infirmes. C'est un être exquis, plein d'intelligence et de curiosité (j'entends : de cette curiosité d'autrui, qui fait le vrai romancier). De tous les « jeunes » que j'ai eu l'occasion d'approcher, c'est un des mieux doués, assurément et, hier, même ceux qui n'ont pas voté pour lui ont fait hommage à son remarquable don poétique. Un des arguments contre lui a même été celui-ci : « Quand on est si bien doué, on se tire toujours d'affaire ». (textuel !) En attendant il peut bien crever de faim, si nous ne l'aidions pas.*

Les assurances que m'ont donné[es] d'abord Madame Muhlfeld et Mme de Noailles m'ont par trop assuré de sa victoire. Mme de Noailles qui m'avait promis de voter pour lui (à condition que moi je vote pour Genevoix)[3] *— au dernier moment l'a lâché. Crémieux a habilement usé de manœuvres de la dernière heure, intrigué, écrit, fait écrire à Bergson par Thibaudet. J'ai tenu ma parole et voté pour son candidat ; c'est le mien qui s'est trouvé sacrifié. Certes, je veux beaucoup de bien à Crémieux ; vous savez que nous l'éditons et le soutenons de notre mieux à la revue ; mais tout de même il a plus de ressources que Gabory : un traitement assuré de 1000 fr. par mois — en plus de ce que lui rapportent ses articles ; l'autre n'a rien, et la qualité même de son talent rend celui-ci beaucoup plus difficilement monnayable. On n'a pas tenu le moindre compte de vos lettres ; il n'en a même pas été question — et, par discrétion vis-à-vis de vous, étant censé les ignorer, je n'ai pas cru devoir en parler.*

Je sais que vous vous attristerez avec moi, et suis navré de devoir vous écrire tout ceci — que pourtant il faut bien que je vous dise — amicalement, et ne doutant pas de votre profonde sympathie.

Bien à vous

André GIDE

1. oφ Coll. U. Ill. *Gide* 89-91. Lettre datée seulement de *Mercredi matin* ; l'allusion à « Votre pneumatique de ce matin » (note 2 ci-après) nous permet de la dater du *Mercredi matin 14 juin 1922.*

2. Allusion à la lettre 191 à Gide que nous datons du *mardi soir 13 juin 1922*, et que celui-ci reçoit le lendemain matin.

3. Ms : la parenthèse n'est pas fermée ; nous corrigeons.

193

A SYDNEY SCHIFF

[Le mercredi 14 juin 1922] [1]

Cher Sydney

1° Je n'ai pas de mon papier bleu près de moi, excusez pour une fois l'horreur sur laquelle j'écris [2]

2° Merci mille fois de votre dépêche (*votre* signifie Madame Violet et vous). Je ne veux pas que vous demandiez aucune diminution à Olivier [3]. Car maintenant j'ai reçu ma note et je la paierai dès que j'irai au Ritz [4].

3° Je ne veux pas non plus des 25 francs que je vais vous renvoyer.

Dès que le gilet sera revenu du teinturier [5] (Céleste l'a fait nettoyer ne le trouvant pas « assez bien pour Monsieur Schiff[»] et le teinturier seul peut nettoyer ce velours fragile) il partira pour Londres.

4° Je vais tout d'un coup mieux (et n'allez pas supposer que votre départ qui ne peut que me faire verser des larmes, en est cause). Je suis allé avant-hier soir dans une soirée où, mélancolique rappel, étaient Me de Polignac et Castellane [6].

Je ne suis pas encore retourné au Ritz. Un des deux jumeaux dont vous jugez la personnalité différente (elle est pareille, et d'ailleurs nulle) est parti accompagner Lord Northcliffe en Suisse [7].

5° J'ai beaucoup de drames à vous raconter de la Nouvelle Revue française.

6° Cher Sydney quand vous recevrez cette lettre il faut diminuer légèrement ce que vous prenez d'alcool mais pas tout d'un coup (par exemple mettre quinze jours à passer d'une bouteille de champagne à pas de champagne du tout). C'[est] l'alcool et non la chaleur qui vous incommode. Puis il vous vieillira, puis vous abîmera le foie etc. D'autre part dès [que] vous le pourrez, faites prendre votre tension artérielle. Si elle est au-*dessous* (hypotension) de la moyenne (je crains que non) avalez les jours de fatigue une ampoule d'adrénaline qui vous stimulera mieux que le champagne.

Mettez mes respectueux soucis aux pieds de votre chère Violette si belle

Votre

Marcel

1. φ Coll. British Museum. *CG* III, 42-43 (n° XIX), texte tronqué. L'enveloppe *recommandée* porte l'adresse : « Monsieur Sydney Schiff / 18 Cambridge Square / Hyde Park W. 2 / London England » et le cachet postal de « PARIS 10 30 19 -6 22 ». L'allusion à la soirée où Proust est allé « avant-hier soir » (note 6) et où il a rencontré Mme de Polignac et Castellane, semble nous permettre de dater cette lettre du *mercredi 14 juin 1922.*

2. Proust écrit sur un papier vergé au filigrane « JEAN BART ».

3. Dans la lettre 168 à Schiff du *30 mai 1922*, Proust disait : « [...] m'étant levé *pour vous* et ayant fait chercher mon dîner au Ritz où je pense que je dois plusieurs milliers de francs ! [...] ».

4. Proust a déjà reçu sa note du Ritz lorsqu'il écrit à Berry, le *10 juin 1922* (lettre 183), car il s'y plaint que le Ritz lui compte la glace qu'il fait chercher tous les jours depuis le 1er mai « pour 850 francs ce mois-ci, ce que je trouve abusif ».

5. Le gilet envoyé chez le teinturier se rapporte sans doute à ce que Proust écrit dans sa lettre du *30 mai* : « j'ai été si triste de vous avoir infligé l'autre soir les bains turcs ».

6. Allusion à la soirée chez Mme Hennessy du lundi 12 juin, où Proust rencontra en effet la princesse de Polignac et Boni de Castellane. Voir ci-dessus, la lettre 190 à Mme Hennessy du *mardi 13 juin 1922*, et ses notes 8 et 12.

7. Lord Northcliffe, propriétaire du *Times* et du *Daily Mail*, quitta Cologne le 3 juin pour la Suisse. Voir *The Times*, 5 juin 1922, p. 6, et 13 juin, p. 9. — Alfred-Charles-William Harmsworth, vicomte Northcliffe (1865-1922). Il sera déjà de retour à Londres le 20 du mois. *The Times*, June 20, 1922, p. 10. Il mourra le 14 août suivant. — Nous ignorons l'identité de celui des jumeaux qui l'accompagnait en Suisse.

194

A ROBERT DE FLERS

[Le jeudi 15 juin 1922] [1]

Cher Robert

Je suis désolé que tu n'aies pas fait passer l'écho sur la conférence faite sur moi à Madrid [2]. Je te l'avais envoyé au hasard, entre tant d'autres conférences faites un peu partout. Quarante-huit heures encore et cet écho n'aura plus aucun sens. Et il vaut mieux pas un Samedi ni un Dimanche [3]. Tout ce mouvement autour de mon livre qui ne le mérite pas m'est

1. *oφ* Coll. U. Ill. La date suit la signature. *Cahiers Charles Du Bos 1* (décembre 1956), pp. 29-31.

2. La lettre 263 du *dimanche soir 23 juillet 1922.*

3. Jacques Rivière, *Études.* Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1912.

4. Voir ci-dessus, note 11 de la lettre 269 de Schiff du *30 Juillet '22.*

5. Avec l'œil de l'esprit. Shakespeare, *Hamlet,* acte I, scène I, 185, Hamlet : *Methinks I see my father.* Horatio : *Oh, where, my lord ?* Hamlet : *In my mind's eye.*

6. Mme Charles Du Bos, née Juliette Siry.

272

A CAMILLE VETTARD

Paris, 2 août 1922 [1]

Votre magnifique article [2] mon cher ami est le plus grand honneur que je puisse recevoir. Je voudrais ajouter plaisir à honneur si la même souffrance qui m'empêche de vous écrire ne s'interposait entre moi et le plaisir. Je suis aussi très heureux de votre éclatante rentrée dans nos revues... qui sera pour vous au milieu de travaux plus considérables une source utile de distractions sérieuses et fécondes. Je vous envoie toute mon affection reconnaissante. Rivière est en vacances. Je ne sais où. Sans quoi il vous eût certainement malgré son état de santé écrit en même temps que moi.

Marcel PROUST

1. * *Lettres inédites* (1926), p. 65 ; *CG* III, 191 ; *Du côté de chez,* pp. 149-150. Télégramme adressé à Camille Vettard, 26, boulevard Carnot, Bagnères-de-Bigorre. Voir la note suivante.

2. Article intitulé « Proust et Einstein », paru dans la *Nouvelle Revue Française,* n° 107 (1er août 1922), pp. 246-252, à la rubrique « Correspondance ».

273

A CHARLES BUGNET

[Le 3 ou le 4 août 1922] [1]

Mon cher ami

la raison que vous supposez est la vraie et je n'ai même pas revu mon frère avant son départ en vacances [2]. J'ai eu une

grande joie de savoir enfin votre livre prêt à faire régner sur nos esprits assoupis d'extase son clair de lune spirituel [3]. Et j'ai repensé à des vers que j'avais faits à vingt ans là-dessus, c'est vous dire sans votre profondeur, sans rien en somme de vous, ils n'ont jamais paru que comme paroles d'une mélodie [4], mais comme je me suis brouillé avec le musicien et qu'il est petit esprit — de grand talent [5] — il est fort capable d'avoir effacé le nom de l'auteur des vers. Depuis trente ans je n'ai pas eu la curiosité de m'en informer.

Ma santé ne m'aurait pas empêché de vous écrire malgré les difficultés matérielles ajoutées à la santé elle-même (pas de lunettes pour écrire moi-même, pas de secrétaire [6] pour dicter), si j'avais eu quelque chose de pratique à vous dire. Mais Rivière est en vacances pour encore quelque temps et il a oublié une seule chose, en me demandant une réponse urgente, de me donner son adresse [7]. Quand je lui aurai parlé — et ceci est entre nous — je vous conseille deux choses. La première de lui demander *qui* fera l'article sur vous. Si c'est Crémieux, si c'est Schlumberger, si c'est Allard, je leur parlerai directement. 2° Sans froisser Rivière tâchez d'avoir d'avance communication de l'article. J'adore Rivière, c'est l'être le plus noble, la plus lucide intelligence qu'on puisse imaginer. Mais très fatigué depuis la guerre (qu'il a faite d'une façon atroce) il m'a par sa fatigue, sa distraction, l'oubli de recommandations notées sur de petits bouts de papier qu'il perd, causé plus d'ennuis que n'auraient pu faire cinquante ennemis coalisés.

Une des formes de ces ennuis que bien involontairement sa loyale affection m'inflige est du type suivant. Il me promit qu'il fera[it] dire du bien de Jacques Boulenger, (il y a deux ans) [8], de Cocteau (il y a quinze jours) [9] je pourrais citer une vingtaine de noms. Il m'assure que l'article est excellent, j'ai la joie de l'annoncer d'avance à l'intéressé. L'article paraît, c'est un effroyable éreintement. Il faut que mes amis aient une bien grande confiance en ma rectitude morale pour ne pas croire, en se reportant à la façon trop chaleureuse dont la *N.R.F.* parle de moi, que je leur ai joué sciemment un mauvais tour. Je pourrais voir Bergson que je n'oserais pas Rivière ayant promis la publication de petits poëmes en prose qu'il m'avait confiés [10], sans que depuis plus d'un an j'aie pu obtenir d'en revoir... même le manuscrit. Je ne vous réponds que pour le Sésame ouvre-toi de la *N.R.F.* parce que n'ayant pas votre lettre sous les yeux je ne me souviens pas d'autre chose. J'ai du reste en tête depuis que je vous connais plus de dix lettres qui ne seront sans doute jamais écrites, une sur le Perche notre

commun berceau (je suis né à Paris mais mon père, percheron, a fait ses études au collège de Chartres qui est d'ailleurs dans la Beauce), une sur ce qu'il y a d'indispensable pour votre vocation poétique à la contrarier en quelque sorte de façon que le nectar seul jaillisse, et malgré vous. Si vos occupations militaires ne sont pas suffisantes à remplir votre temps, des ouvrages entièrement différents (je pense à une étude sur le Maréchal[11] par exemple) feraient rebondir votre veine poétique. Votre « genre » ne comporte que l'exquis et s'affadirait à être délayé. Vous avez besoin de contrastes, ou du moins vous ne pouvez que gagner aux contrastes. Combien j'ai présente à l'esprit, fleur par fleur, la description de votre jardin.

Tout à vous.

Marcel PROUST

1. * *BMP 3* (1953), 19-21. Cachet postal du *4 août 1922*. Cette lettre doit dater du *3 ou* du *4 août 1922* : allusions au départ en vacances de Robert Proust (note 2 ci-après), à la lettre de Rivière qui demande une réponse urgente (note 7), à l'éreintement de Cocteau « il y a quinze jours » (note 9) à l'annonce du livre du destinataire (note 3).

2. Robert Proust a dû partir en vacances vers le 1er août.

3. Le destinataire vient d'annoncer que Bernard Grasset a accepté de publier son recueil de poèmes lequel est sur le point de paraître. Bugnet a fait mettre sur la bande de la couverture du livre une citation arrangée de la lettre de Proust du *25 ou 26 mars 1921* (voir *Cor* XX, lettre 73) : « ... mon émerveillement... et l'extrême émotion que m'a causée ce Jardin des beautés extérieures rendues significatives de l'âme. Marcel Proust ». *Bibliographie de la France*, III, annonce *Le Collier de pierres de lune*, de Charles Bugnet, chez Bernard Grasset, le 14 juillet 1922, p. 1767.

4. *Mensonges*, poésie de Marcel Proust, publiée dans un recueil de *six mélodies, avec accompagnement de piano*, de Léon Delafosse, Paris, Au Ménestrel, Heuger & Cie, avec la date d'*Avril 1894*. La *Bibliographie de la France*, 2e série, 14 décembre 1895, p. 862. — Il s'agit de la quatrième des six mélodies de la série. Voir *Poèmes. Cahiers Marcel Proust, nouvelle série [tome] 10*. [Paris] Gallimard [1982], pp. 49-50, texte établi inexactement. Voir *op. cit.*, pp. 168 à 172, fac-similé.

5. Voir *Cor* I, note 2 de la lettre 139.

6. Proust, lors de la visite que Bugnet lui fit le 25 juillet, l'avait prié de lui recommander quelqu'un comme secrétaire. *BMP 3*, p. 17-18. Il a déjà dû indiquer le besoin d'un secrétaire à Gallimard, qui lui avait écrit, le *26 juin* (*MP-GG* 548) : « [...] je connais un jeune homme charmant, très intelligent, très méritant et très cultivé, qui est dans le besoin et qui sans doute pourrait vous rendre de grands services. » Cependant, dans sa lettre du *4 juillet* suivant, Gallimard écrit en post-scriptum : « Vous ne m'avez pas répondu au sujet du secrétaire dont je vous parlais. » *Loc. cit.*, p. 554.

7. Voir la lettre 274 à Gallimard, où Proust dit de même qu'il a reçu une lettre de Rivière : « Il me demande une réponse urgente. Mais néglige de me donner son adresse. »

8. Voir à ce sujet *Cor* XX, lettre 213 à Jacques Boulenger et sa note 4.

9. Voir ci-dessus, la lettre 234 de Lucien Daudet du *3 juillet 1922* et sa note 6.

10. Poèmes en prose ou nouvelles d'Algot Ruhe. Voir ci-dessus, la lettre 61 à Gallimard du *24 Mars 1922*, et sa note 6.

11. Le capitaine Bugnet était devenu officier d'ordonnance du maréchal Foch. Voir *Cor* XVII, p. 276, note 3.

274

A GASTON GALLIMARD

[Peu avant le 5 août 1922] [1]

Mon cher Gaston

J'ai une infinité de choses à vous dire. D'abord merci pour le chèque (3 000 frs.) fin Juillet dont je vois seulement à l'instant[2] qu'il m'était demandé d'accuser réception[3]. En fait si je ne vous en ai pas parlé c'est que c'était un chèque barré et que Marie ignorant ces distinctions m'avait seulement dit qu'elle n'avait pu le toucher. Dès aujourd'hui un établissement de crédit où j'ai un compte sera prié d'en assurer l'encaissement. Vous me dites très gentiment (et avec une harmonie presque préétablie[4] car je retrouve un commencement de lettre de la semaine dernière où je vous disais la même chose mais j'ai vu que le dos de la feuille était écrit, j'ai recommencé ma lettre et oublié ma, notre, formule)[5], qu'il ne faut plus qu'il y ait de nuages entre nous. Mais la meilleure manière n'est pas que nous fassions semblant de voir un azur resplendissant quand le ciel se voile, mais au contraire d'éviter d'avance toute cause de nuage. Il n'y a aucune raison pour qu'il en survienne jamais s'il n'y a pas de personne interposée[6]. A cet égard et je le dis pour l'avenir, excepté Jacques, je préfère que nos rapports d'affaires soient ceux du fidèle avec son confesseur lequel doit garder le secret de la confession, et j'aurais[7] mieux aimé (sans revenir sur le passé sans importance) que vous ne disiez pas à Brach que je crois que Pierre Hamp etc[8]. C'est d'ailleurs d'autant plus inoffensif que Brach a les meilleurs sentiments pour vous je vous l'ai spontanément écrit, et ne doit pas en avoir de mauvais pour moi (je n'en sais rien mais j'ai toujours été, et très sincèrement, aimable avec lui dont la cordialité, la bonne humeur et l'esprit compréhensif me plaisent beaucoup)[9].

J'ai reçu l'autre jour une magnifique lettre de Jacques[10]. Il me demande une réponse urgente. Mais néglige de me donner son adresse. Comme d'autre part j'ai été un peu souffrant (Brach m'avait laissé espérer votre visite et je n'osais pas m'endormir), tout cela fera bien du retard, mais où lui écrire ?